



3 1761 04408 7948





LE MARQUIS DE POMBAL

LE MANS. — IMPR. DU TEMPLE ET C^o.

LE

MARQUIS

DE POMBAL

PAR

CLÉMENCE ROBERT



PARIS

ARNAULD DE VRESSE, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE DE RIVOLI, 55

1860

07
1988
R.2 M.2

1-2-88 1982

LE MARQUIS DE POMBAL

i

A peu de distance de Lisbonne, dans un endroit retiré au bord de la mer, des groupes d'hommes du peuple buvaient et fumaient à la porte d'une petite taverne. Pêcheurs et cultivateurs de ces parages, ils portaient le bonnet de laine pointu, la veste courte rouge ou bleue sur une chemise de toile blanche et un pantalon semblable, relevés de manière à laisser les bras et les jambes nus. Les buveurs étaient garantis du soleil par des pampres de vignes allant d'un myrte à un autre, et assez humides de la poudre de la mer, qu'apportait le vent du matin, pour rafraîchir l'air qu'ils respiraient.

— Camarades, dit Jacques le pêcheur, puisqu'on

boit sans cesse à la santé de tel ou tel, ne pourrait-on aussi fumer à la santé de quelqu'un ?

— Et en l'honneur de qui voudrais-tu allumer ton cigare de contrebande ?

— En l'honneur de Sébastien Carvalho, marquis de Pombal et notre gracieux ministre, afin de lui rendre en fumée ce que nous lui ôtons en espèces, en venant consommer ici l'excellent manille que les forbaus apportent sur ces côtes.

— Eh bien ! va lui porter ton toast sur la place du palais où on vient justement d'élever une belle statue à sa ressemblance.

— Vrai Dieu ! il n'y a pas besoin d'aller si loin pour le voir, on retrouve cet homme en tout lieu, par toute sorte de miracles qu'il accomplit aussi facilement que je bois ce verre de vin.

— C'est vrai ça. Il a fait reconstruire d'un coup de main toute la ville de Lisbonne, où le tremblement n'avait pas laissé pierre sur pierre. En ma foi, elle n'a pas perdu au change.

— Et quand il n'y avait plus de navires dans le port, plus de marchandise dans les magasins, il a trouvé des vaisseaux tout neufs et des denrées pour les charger.

— Et les campagnes donc, qui étaient de vrais déserts, et où il a mis des blés, des vignes, qui poussent comme par merveille... Aussi vrai que voilà du fin Porto, je salue son excellence dans chaque vaisseau que je vois sortir du port, et je lui ôte mon bonnet

devant chaque moisson que je trouve en mon chemin.

— Tu oublies le plus beau, camarade. C'est cette colonnade de deux cents potences qui entourent la ville, soutenant chacune leur pendu.

— C'est parbleu vrai, il les a un peu rudement menés, ces brigands qui fourmillaient partout, comme si le tremblement de terre avait fait des trous dans le sol pour laisser sortir des démons... Ils volaient tout ce qui restait dans les ruines, en plein jour, à force armée. On aurait dit que l'incendie et l'inondation, en partant, avaient chargé ces valets d'enfer d'achever leur besogne.

— Rien ne lui coûte, à ce marquis de Pombal. Élever des monuments ou des gibets, créer des soldats ou prendre des voleurs, ça lui est égal. Il commande aux hommes comme s'il était roi, et au roi comme s'il était Dieu.

— Hein! il pourrait bien y avoir quelque chose de cela. Ceux qui l'approchent disent que le marquis de Pombal n'est pas un homme comme un autre. Son visage est toujours impassible, on ne l'a jamais vu rire ni pleurer, et les années ont beau venir pour tout le monde, lui, il reste toujours jeune et dans sa beauté comme dans son esprit.

— Il faut bien qu'il soit Dieu ou diable, pour tenir en bride ces vieux nobles révoltés contre le roi José, qui leur ôte ce qu'ils appellent leurs privilèges, et ces

enragés de jésuites, excommuniés et chassés par le saint clergé de Lisbonne : tous ces gens à cabales, à révolutions, qu'il tient dans sa main comme je tiens dans la mienne ce verre de vin de Madère.

— Et puisse-t-il tarir cette race impie jusqu'à la source, aussi sûrement que tu vas vider ce verre jusqu'à la dernière goutte.

— Dieu le veuille ! mais ce n'est pas aussi facile à faire qu'à dire. Il y a parmi les jésuites, ce fameux père Malagrida, qui ne se tiendra pas pour battu, tant qu'il lui restera une goutte de sang dans les veines.

— Je le crois parbleu bien, il a plus de pouvoir à lui seul que tous les jésuites ensemble.

— Mais le saint Père l'a excommunié.

— Il ne s'en soucie guère ; on dit qu'il a des entretiens secrets avec Dieu même et la Vierge en personne.

— Il a été déporté au fond des îles.

— Il s'en soucie encore moins : il a le pouvoir de se transporter en une minute où bon lui semble ; mers et montagnes ne le gênent en rien du tout.

— Et cela est si vrai, qu'il était ces jours passés au Brésil, et qu'on l'a vu dernièrement sur le continent.

— Sur le continent, que dis-tu donc, on l'a vu en Portugal, et tout près de Lisbonne.

— Et laisse-nous donc tranquille avec tes contes ; est-ce qu'on va s'inquiéter de quelques fous, quand on a un bon prince et un bon ministre, qui donnent paix et prospérité.

En ce moment il se trouva, au milieu des pêcheurs, un très-jeune homme dont l'apparence ne différait guère de la leur qu'en ce qu'il était bien chaussé et drapé avec goût d'un manteau bleu doublé de rouge.

Il frappa sur l'épaule de Jacques, et répondit à ces dernières paroles :

— Et pour comble de bienfaits, ce bon gouvernement garde pour lui le monopole du tabac, afin de vous laisser même la jouissance de le tromper un peu, en venant ici fumer des cigares de contrebande.

— Il paraît, dit un des assistants, que vous êtes disposé à en faire autant.

En effet, le jeune homme prit place et se mit à boire et à fumer avec les pêcheurs.

— C'est si bon, n'est-ce pas, dit-il, de frauder l'amende et de narguer la prison ?

— C'est un plaisir qui en vaut bien un autre.

— Mais hâtez-vous d'en jouir, reprit le nouveau venu; le plaisir passe vite, et surtout en fumée... Peut-être avant ce soir cesserez-vous de savourer avec tant de goût cette feuille de manille...

A peine avait-il dit ces paroles qu'on vit arriver de loin des personnages d'aspect peu agréable.

— Jour de Dieu ! s'écria Jacques, qu'est-ce que je vois descendre de la colline... Un homme portant le ruban rouge, le bâton blanc de l'alguazil... des hommes

armés... Par tous les diables, ceci ressemble plus à des officiers de police qu'à des amis...

Le magistrat descendu de son mulet, montra en effet les signes de sa dignité.

Aussitôt tout ce peuple dégourdi, effronté, tapageur, demeura frappé de stupeur, et laissa tomber la pipe encore fumante.

— Au nom de la loi, dit l'exempt, je vous arrête; vous, consommateurs de denrées prohibées, pour vous faire payer l'amende imposée, et vous, vendeurs de ces objets, pour être conduits en prison.

Et ces braves gens, toujours consternés, le bonnet et le courage bas, se rangèrent de bonne foi du côté des agens de justice et se disposèrent à les suivre. Il ne restait plus que le jeune homme en manteau bleu, tenant ferme dans la citadelle des tables et des bouteilles, et gardant son poste au milieu des verres et des calumets.

— Avez-vous entendu la sommation, jeune homme? dit l'alguazil.

Une énorme colonne de fumée, la plus chaude et la plus odorante, envoyée au visage du magistrat, fut sa seule réponse.

Ne pouvant se contenter de cet argument, l'exempt interpella de nouveau le fumeur récalcitrant :

— Eh bien! beau fils, n'entendez-vous pas que vous êtes prisonnier au nom du roi?

— Non, car je suis libre au nom du marquis de Pombal.

Alors il tira de dessous son manteau et déroula un parchemin contenant un édit qui proclamait la liberté du commerce de tabac et qui venait d'être revêtu du sceau du ministre.

Aussitôt on rendit mille actions de grâce au favorable messenger; les bonnets volèrent en l'air avec mille acclamations de joie, et des vivats adressés au marquis de Pombal¹.

Les agens de justice s'en allèrent, l'ordre se rétablit dans la taverne en libations nouvelles et en cigares rallumés... Mais bientôt l'ardeur se ralentit; en parlant du bonheur qu'apportait cette nouvelle liberté de commerce, la gaieté disparut; peu à peu les fumeurs laissèrent éteindre la précieuse étincelle, et s'éloignèrent.

— Je vous l'avais bien prédit, répéta le jeune homme au dernier qui partit, que la Havane allait perdre de sa saveur. Le plus grand charme qu'on puisse ôter au plaisir est celui du fruit défendu.

Celui qui parlait ainsi ne suivit point ses compagnons de table; il resta à errer sur le bord de la mer. A en juger par sa grande jeunesse, il allait sans doute

¹ La liberté du commerce de tabac, donnée par un édit du 12 septembre 1759, fut reçue avec un enthousiasme par le peuple portugais, et fit le plus grand nombre de partisans au ministère du marquis de Pombal. (Rabbe, historique du P.)

chercher à la frange de la vague les petites coupes de nacre rose qu'elle apporte sur le sable. Mais si on s'en rapportait au caractère de pensée profonde, prématurément inscrit sur son front, il allait méditer sur les choses de la nature en face de son plus grand spectacle. Ou bien plutôt, il allait rêver d'amour au bruit des flots, si l'on en croyait l'exaltation de son regard, la mélancolie de son sourire qui semblaient le révéler, la beauté de visage et le charme de toute sa personne qui devaient l'appeler.

Quoi qu'il en fût, le jeune homme, caché dans les massifs d'orangers du rivage, tenait ses yeux avidement attachés sur un point lumineux qu'on voyait au loin sur la mer.

Ce n'était d'abord qu'une paillette jouant sur l'eau, mais le point lumineux grandit, se développa, et devint un bateau en forme de cygne, au cou et aux ailes argentées, aux voiles de soie blanche, au pavillon brodé d'armoiries éclatantes. Des rameurs richement vêtus manœuvraient à la poupe et à la proue : au milieu s'élevait une tente brodée de mille ramures d'argent, sous laquelle était assis un jeune homme, et, près de lui, une femme portant la mantille de dentelles et le diadème de perles, signe de la plus haute condition.

Le cavalier disait à sa compagne :

— Comme le temps a parfois des révolutions rapides ! Il y a une année à peine, cette mer, maintenant si

calme et si belle , lançait des trombes horribles sur le rivage , qui lui jetait à son tour des édifices écroulés comme des grains de sable emportés par le vent. Les habitants de ce bord étaient dans une nuit profonde ; une voûte de noire poussière s'étendait sur leur tête , et le sol s'écroulait sous leurs pas. Il n'y avait plus pour les malheureux ni ciel ni terre... Quelques jours se sont écoulés , et la mer paisible se promène sur ces prairies d'algues-marines à l'ombre de ces saules. Le rivage s'est couvert de verdure et de fruits. Le génie d'un grand homme a relevé la ville de ses ruines, Lisbonne jouit sans mélange de son retour à la vie ; et moi , si morne , si indifférent , si froid , moi , qui me croyais enveloppé pour toujours dans ce linceul de solitude et de tristesse , le plus doux soleil est venu briller sur moi , et je me suis ranimé comme ce rivage ! Vous m'avez aimé , Thérésa , et toute une jeunesse d'émotions nouvelles et charmantes , de joies vives et de longs bonheurs est revenue en moi.

— Quel était donc cet homme si étonné du bonheur , si reconnaissant d'un peu d'amour ? Hélas ! c'était le roi de Portugal , don José I^{er} , assis en ce moment auprès de sa belle maîtresse , la comtesse de Tavora.

— Vous avez d'autres sujets de joie et d'orgueil , mon cher seigneur , lui dit-elle , votre royaume retrouve aujourd'hui toute la grandeur que l'usurpation des Espagnols lui avait longtemps ravie , et vous

avez pris place au rang des premiers souverains de l'Europe.

— Ma Thérèse, je n'étais pas fait, je vous assure, pour la profession de prince : les labeurs de la royauté étaient trop pénibles pour moi, et j'ai très-bien fait de les remettre aux mains de Sébastien Carvalho de Pomal, que la nature avait créé bien plus souverain que moi. Les splendeurs de la couronne ne me touchent pas ; mon âme n'était faite que pour aimer ; je ne vois mes richesses que dans les diamants dont je peux couvrir votre front ; je n'aime de pourpre royale que celle de ce beau soleil qui nous enveloppe tous deux ; je ne me sens roi qu'à vos genoux.

— Nous étions bien faits l'un pour l'autre, don José. Moi aussi je suis étrangère au milieu des grandeurs. J'ai toujours senti que j'aurais été heureuse de passer ma vie dans une de ces *cases* de bambous et de feuilles de palmiers qui couvrent les rives indiennes où je suis née. J'ai besoin d'ombre et de solitude ; j'ai besoin que personne ne me regarde vivre pour respirer à l'aise ; j'ai besoin que personne ne m'envie pour être tout-à-fait heureuse ! et il y a eu plus de douleurs que de jouissances pour moi à trouver sur le trône l'homme que j'aimais.

— Et la plus grande de ces douleurs, que vous ne dites pas, Thérèse, est celle de vous trouver par cet amour en opposition avec votre famille, une des plus puissantes de cette noblesse qui se croit lésée dans ses

droits, et qui s'est mise en guerre ouverte avec son souverain.

— Paix, monseigneur. Oubliez l'injustice de la famille des Tavora, oubliez la haine de toute la race des hidalgos ! Je vous aime assez pour compenser par mon amour toutes les inimitiés possibles. A toute heure du jour et de la nuit, quand votre cœur vient à penser, vous pouvez dire : On m'aime, on songe à moi, on serait prêt à donner la vie et l'éternité pour moi. Le matin, quand vous ouvrez les yeux, la première personne que vous voyez des fenêtres de votre palais est une femme éveillée avant vous pour épier votre réveil, pour venir respirer l'air des ombrages qui vous entourent, embrasser du regard la demeure qui vous renferme, avec cette tendresse qui fait aimer même de froides murailles. Et le soir, quand je vous quitte, les fleurs de mon bouquet, éparses partout autour de vous, sur votre luth, sur vos instruments de chasse, sur vos livres de piété, sur votre manteau royal, mêlent ma pensée à tout le cours de votre vie pour l'adoucir et le parfumer.

— Oh oui ! Thérésa, vous seule me faites aimer cette existence pleine de tant de contrainte et d'ennui, et qui doit être si rapide si j'en crois les aveux des médecins et le mal qui me consume... Je suis heureux partout auprès de vous. Ainsi, en ce moment, je jouis de regarder votre image si bien peinte dans le miroir de la mer, je me plais à suivre les gracieux mouve-

ments que l'air imprime aux boucles de vos cheveux, et je ne sais où nous conduit cette nef qui semble glisser sur les eaux, comme le cygne qu'elle représente, pour le seul plaisir d'y voguer.

— Vous ne le savez pas ; je vais vous le dire. Nous allons passer devant ce golfe boisé de lauriers immortels, devant cette grotte tapissée de nacre, devant cette rive couverte d'aloès et de gazons parfumés, et nous ne nous arrêterons point. Mais quand nous trouverons une roche escarpée, surmontée d'une chapelle en ruine, c'est là que notre barque mouillera et que nous descendrons.

— Et dans quel dessein, dona Thérésa.

— J'ai aujourd'hui vingt ans, mon seigneur ; je pense que Dieu doit nous être favorable dans ces jours de naissance qui lui rappellent qu'il nous a envoyés sur la terre pour nous protéger ; je vais lui demander, dans cette chapelle consacrée dès longtemps, le retour à la santé de notre souverain bien-aimé, et déposer en offrande, sur son autel, ce collier de perles précieuses.

— Enfant.

— Oh ! laissez-moi ma dévotion d'enfance ! c'est tout ce qui me reste de ma vie passée, de ma vie d'innocence dans le sein d'une famille pieuse, de mes journées de jeune fille dont chaque heure pouvait être bénie.

Un instant après, dona Thérésa quitta le prince, qui demeura dans le bateau royal, et arriva seule avec une camériste sur la plate-forme où, non loin de la

petite taverne que venaient de quitter les buveurs, se trouvait une chapelle dédiée à Sainte-Appoline, abandonnée par le culte depuis qu'une secousse du tremblement de terre avait fait enfoncer en partie une de ses murailles dans le sable, où elle demeurait penchée comme une nef légère voguant sur le côté; mais toujours visitée par la dévotion, qui connaissait le pouvoir dont la sainte jouissait dans le ciel, et les grâces qu'on pouvait obtenir par son intervention. Tout autour de la chapelle, étaient de hautes roches à pic qui avaient été aussi ébranlées à leur base, et, inclinant du même côté, semblaient un champ de rochers pliant sous le vent; des lianes et des pampres touffus, qui pendaient de leur sommet surplombant jusqu'à terre, formaient des retraites profondes sous leurs réseaux.

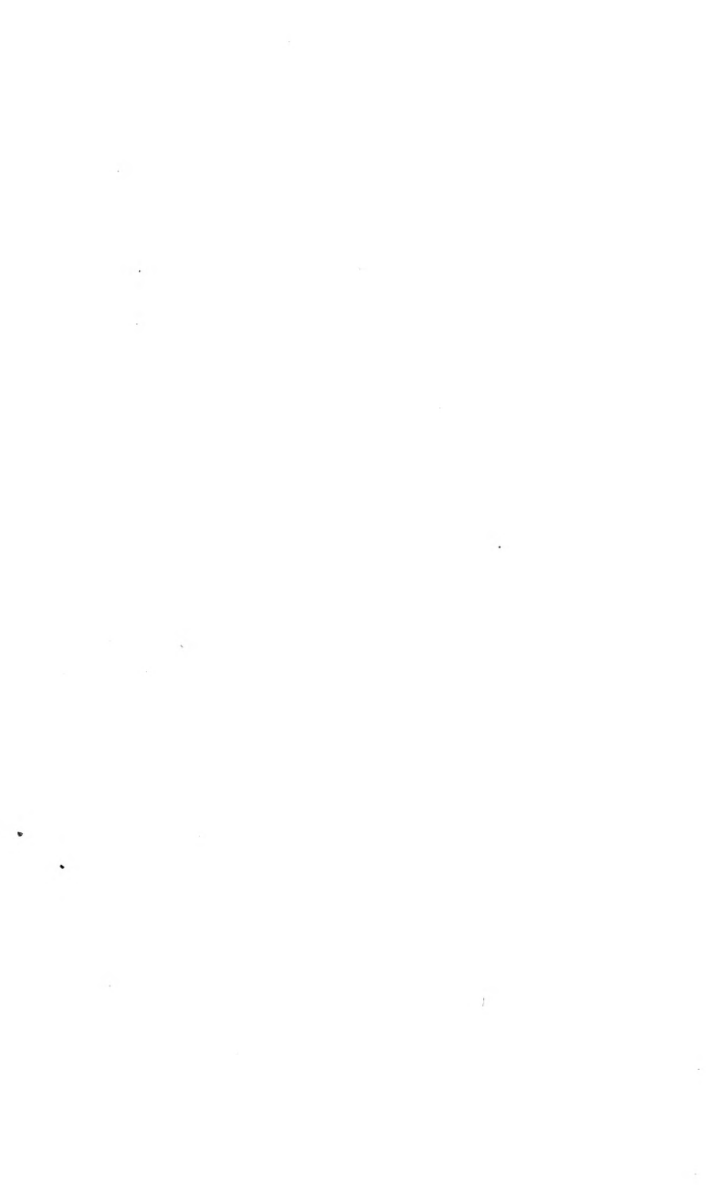
La comtesse Thérèse de Tavora prit le sentier qui conduisait au vieux temple. Attirée par l'amour seul à la place de maîtresse en titre du roi, Thérèse n'en éprouvait pas moins les dédains et le blâme d'une noblesse altière. Dans sa grandeur humiliée, elle venait confier ses tristesses aux saintes du ciel qui, plus riches en vertu que les mortelles, ont plus d'indulgence à répandre. Elle venait surtout demander à sainte Appoline la guérison de son royal amant, atteint d'une mélancolie profonde et malade, et faire à la sainte un de ces vœux par lesquels les humains pensent arracher aux habitants des cieux des faveurs trop difficiles à obtenir.

Comme la jeune femme arrivait sur la colline, elle vit venir de loin un groupe de personnes masquées. L'usage permettant alors de porter parfois le masque hors des temps de carnaval, cette rencontre n'avait rien d'effrayant. Cependant Thérèse préféra ne pas être exposée à des regards peut-être trop hardis, et se retira avec sa camériste dans une des grottes formées par les rochers et les rameaux pendants de leur cime.

Lorsque les masques furent arrivés sur le plateau de la chapelle, d'autres personnes, dont le visage était également caché, vinrent les rejoindre de plusieurs points de la campagne, et tous s'entretinrent ensemble à voix basse. Il ne sortait de leur groupe qu'un murmure confus; mais c'étaient ces accents rapides et passionnés qui communiquent l'émotion comme ils en sont remplis. Thérèse se sentit glacée d'une vague terreur. A l'instant où elle s'étonnait elle-même de cette impression, quelques mots plus distincts arrivèrent jusqu'à elle. C'étaient les noms du roi, du ministre; puis des imprécations contre eux, puis des indications de temps et de lieu échangées à voix basse encore, et qui semblaient révéler de funestes projets. Thérèse, frappée au cœur et palpitante, s'appuya contre le rocher et demeura immobile en retenant son haleine. Elle vit les masques déposer un papier sous une petite roche branlante, puis s'éloigner et se disperser de tous côtés dans la campagne.

Elle courut à l'endroit où était cette lettre, la ravit au rocher, puis entra précipitamment dans la chapelle pour la lire en sûreté. C'étaient des caractères déguisés et revêtus d'une croix pour signature. Un complot contre la vie du roi était énoncé dans cette lettre en termes trop obscurs pour révéler les moyens projetés, mais qui ne laissaient aucun doute sur le but. La missive était adressée à un des complices du coup audacieux qui semblait devoir venir la prendre à l'endroit où on la déposait. On lui annonçait que les temps étaient mûrs pour le grand dessein, que la volonté de Dieu marquerait bientôt le jour de la vengeance pour la noblesse méconnue et le premier des ordres religieux indignement persécuté. La comtesse Thérèse pressa avec ardeur entre ses mains ce papier révélateur, grâce auquel elle allait sauver la précieuse tête menacée, et jugea que le ciel, qui lui devait une faveur pour l'anniversaire de sa naissance, l'avait largement payée. Elle se jeta à genoux pour remercier sainte Appoline de la protection qu'elle lui accordait; elle détacha de son cou le collier de perles qu'elle passa à celui de la sainte, et déposa au pied de cet autel rustique les plus ferventes prières qu'ait jamais laissées dans le temple une âme chrétienne.

Peu d'heures après, la comtesse Thérèse arrivait dans le palais du premier ministre.



II

Dans une des vastes pièces qui précèdent le cabinet du marquis de Pombal, nous retrouvons le jeune homme que nous avons vu, il y a peu de temps, mêlé aux buveurs de la taverne et laissé errant au bord de la mer.

Mais ici son aspect est bien changé; sa taille semble s'être rehaussée sous le magnifique uniforme bleu et or qui le couvre; ses grands cheveux bruns sont lissés et bouclés avec le plus grand soin, il a le maintien posé et presque immobile de la représentation. Avec ses dix-huit ans et son visage à peine velouté, il est assis à la place du secrétaire intime du ministre : sa raison printanière, son aptitude aux affaires sérieuses, sa rare lucidité d'esprit l'y ont appelé avant l'âge,

et son air digne et froid, joint à un regard perspicace et profond, impose aux vieux diplomates qui l'entourent.

À l'extrémité de ces magnifiques appartements est le sanctuaire renfermant l'homme qui remplit les deux mondes de son nom, prononcé partout avec enthousiasme ou avec terreur. Le hasard de la naissance et de la fortune lui ont ouvert les portes de tous les emplois, son génie l'y fait briller de la plus rare splendeur.

Sébastien Carvalho est né dans le comté de Coimbre de parents nobles de robe et d'épée¹; il a étudié à l'Université et commencé la carrière militaire par les plus simples grades, mais ses talents ont bientôt inspiré l'idée de l'utiliser ailleurs. Jean V, père de José I^{er}, l'a envoyé en ambassade extraordinaire aux cours de Londres et de Vienne, il y a complété ses études philosophiques, approfondi la science administrative, et puisé les éléments de sa haute puissance.

La nature lui a donné l'empreinte de grandeur, de dignité dont elle marque ses nobles à elle, la beauté des traits, le front haut, le regard pénétrant et doux, la bouche expressive dans le silence, l'organe vibrant, l'éloquence naturelle, les belles manières. Elle lui a donné encore, auprès de ce haut entendement qui

(1) Son grand-père était conseiller, son père capitaine des gardes-du-corps.

sert dans les grandes circonstances de la vie, cet esprit gracieux, ce charme d'un caractère aimable qui éclot à toute minute.

Deux mariages successifs ont allié Sébastien Carvalho aux plus nobles familles de Portugal, celle de Mendoza et celle d'Aun. Après son second veuvage, les honneurs sont venus le prendre et l'ont élevé rapidement jusqu'à la place où il est premier ministre de nom, et roi de fait; mais le foyer de famille est resté vide : sa mère et sa sœur, retirées dans le cloître des dominicaines, son frère expatrié, ses enfants morts, le laissent seul au monde, selon le sang et l'amour.

On ne sait cependant s'il jouit de ses grandeurs publiques, s'il souffre de son isolement privé, tant il sait se faire un front impassible, tant il met de soin à cacher aux regards de la foule les émotions intimes de son âme.

On ne voit l'homme que par ses œuvres.

En arrivant au pouvoir, Pombal trouve l'état dénué de forces et d'argent, et rempli de factions, suscitées par le *noble* et le *prêtre*, ces deux vieux contemporains qui se soutiennent l'un l'autre. Loin d'essayer de les ramener par de doucereuses concessions, il ôte aux *hildagos* les fiefs injustement ravis par eux à la couronne, il reprend aux jésuites l'empire du Paraguay, il les irrite au dernier point, et les amène à se perdre par leur propre colère, à se précipiter d'eux-mêmes sur les armes qu'il tient levées contre eux.

Le tremblement de terre de Lisbonne vient ajouter aux difficultés du gouvernement des malheurs épouvantables. Au lieu d'une ville c'est un sol encombré de débris. Quarante mille habitants sont tués, les autres ruinés, anéantis. Sur cet immense tombeau d'hommes, de monuments, de richesses, où les uns laissent leur vie, les autres leur courage, il demeure, lui, le seul *être vivant* ! Et bientôt une nouvelle ville s'élève plus florissante, plus animée que la première.

En même temps qu'il donne du pain et des asiles à toutes les victimes du fléau, il délivre la cité des malfaiteurs qui étaient venus dans le désordre, comme dans leur empire, piller et ravager tout ce qui restait encore ; il les fait pendre en foule et fusiller sans procès. Là il est bienfaisant, ici il est cruel, on dit de lui qu'il *a deux âmes*.

Comme un simple cultivateur irait dans son domaine faire arracher l'ivraie, les mauvais plants d'arbre et semer le bon grain, il parcourt le Portugal, fait défricher les landes, ensemençer les terres et reflleurir toutes les campagnes.

De son port, Lisbonne voyait briller sur la mer les canons des corsaires d'Alger, comme des feux errants de sinistres présages ; il établit des vaisseaux gardes-côtes, et la cité n'a plus que ses fidèles serviteurs autour d'elle.

Il donne plus de grandeur au luxe, plus de dignité

aux arts ; il remplit la ville de bibliothèques , de musées , de spectacles , et il en fait disparaître les *auto-dafés* ; il fait succéder les amusements des hommes policés aux parties de plaisir des sauvages : il réunit en lui , grâce à l'étude , aux travaux de la pensée et aux dons du ciel , les diverses qualités dont brillèrent Richelieu , Sully , Louvois , Colbert , et ce que Dieu s'était jusque-là réservé pour lui seul , le désintéressement personnel.

Dans les immenses choses que Pombal accomplit , on ne voit pas qu'il ait jamais songé à lui , ni agi autrement que dans l'intérêt pur du peuple portugais. Il éleva ce peuple aussi haut que son âge moral lui permettait d'arriver ; il lui donna une littérature , des artistes , il lui créa un commerce immense , une armée redoutée , une marine royale , des relations d'égal à égal avec les premières puissances d'Europe. Les monuments , les soldats , les navires , les trésors semblaient naître sous ses pas... Et celui qui fit toutes ces choses est là dans une retraite intime , près d'une jeune femme dont il écoute et console les tristesses.

Des tentures de pourpre dont les vifs reflets étaient tempérés par d'innombrables draperies de mousselines blanches , éloignaient de ce sanctuaire le bruit et la lumière , et formaient le silence et la solitude au milieu d'un palais.

Dona Thérèse , la jeune favorite du roi José , fit part

au premier ministre, en frémissant encore d'effroi, de la réunion des conjurés dont elle avait secrètement été témoin, et de la lettre qui attestait davantage leur audacieux projet. Quoique la comtesse de Tavora fût bien accoutumée à voir le calme immuable et la dignité sans nuage siéger sur le front du marquis de Pombal, elle demeura encore frappée d'étonnement à l'impassibilité avec laquelle il reçut ces avertissements : cette entreprise infernale qui menaçait la vie du roi et la sienne, n'appela pas un éclair de colère dans ses yeux ; cette lettre qui contenait une révolution tout entière pour le Portugal ne fit pas trembler de la plus légère émotion la main qui la tenait.

— J'étais informé de ces choses, dit-il. Les personnes que vous avez vues sur le rivage de Sainte-Apolline sont arrêtées en ce moment ; avant une heure elles seront amenées dans la salle de détention, située dans l'aile voisine du palais et qu'on voit de cette fenêtre, et de là transférées dans les prisons du tribunal suprême.

Dona Thérèse joignit les mains et leva les yeux sur le ministre dans une extase de reconnaissance indécible : la joie qui remplissait son âme s'exhala par ces paroles :

— Dieu puissant, le roi est donc sauvé !

Ce rayon de bonheur ne se refléta point sur le visage de Pombal ; ce cri du cœur n'éveilla point d'écho dans son sein ; rien en lui ne s'identifia au

mouvement de la jeune femme ; il ne montra dans son regard qu'une pitié profonde.

Thérésa crut que la raison austère du ministre blâmait cette expression trop naïve d'un amour criminel.

— Oh ! don Sébastien , dit-elle , vous devez me trouver bien imprudente , bien coupable , de laisser voir de telles faiblesses et d'abandonner même ainsi l'excuse du mystère... Vous jugez avec une sévérité implacable celle dont la vie est un outrage aux saintes vertus de famille , comme aux premières lois sociales , vous la condamnez dans ses craintes pour l'être aimé comme dans le retour de sa joie , et ce serait bien en vain qu'elle vous en demanderait le pardon...

— Non , dona Thérésa , vous vous trompez sur mes sentiments , je connais l'existence qui vous est faite comme si j'étais le génie familier de votre demeure. Descendante de l'antique maison des Tavora , vous avez été élevée selon la loi de soumission entière et aveugle aux parents. Fille de l'altière marquise de Tavora qui pousse les préjugés de la noblesse à leur dernier degré , sœur de jeunes hommes qui partagent son fanatisme , vous avez été mariée bien jeune à un cousin qui a encore le même nom et le même sang : vous avez donc été nourrie de l'orgueil nobiliaire et de la croyance que la race des hidalgos est d'une essence supérieure , faite pour commander aux autres êtres. Vous avez vu croître autour de vous une haine profonde pour le souverain qui ne soutient pas les

privilèges de cette caste et a plus d'une fois réprimé ses usurpations. En même temps un amour vrai, pur, désintéressé, est venu vous unir à ce même prince, une ardente contradiction à tout ce qu'on vous avait appris est devenue votre unique existence. Et puis l'imprudence de votre âge et surtout la franchise de votre âme, vous ont entraînée à dévoiler votre liaison avec le souverain, à accepter les témoignages publics qui la proclamaient aux yeux de la nation, à joindre au lien chéri des cœurs le titre de favorite... Pauvre jeune femme, vous avez accepté un fardeau qui serait trop lourd à porter pour une âme de fer.

— Oh oui! vous connaissez bien ma situation! Mais si vous saviez plus encore, si vous saviez tout ce qu'il y a en moi de combats et de regrets, et quelle était la force du sentiment qui m'entraînait, vous m'excuseriez peut-être... O don Sébastien! vous aurez peine à le croire : élevée par de bons et vertueux parents, c'est seulement depuis que j'ai connu José qu'il m'a été permis d'aimer. Si vous saviez quelle froide sévérité a pesé sur mon enfance, quelle austère réserve, quelle implacable distance régnait entre mes parents et moi, et glaçait ma pauvre âme prête à s'épancher! Je voyais à peine mon père; quand la marquise de Tavora m'appelait *sa fille*, il n'y avait dans l'accent de ce mot prononcé par elle que la subordination qu'il contenait... Quelquefois, toute jeune fille, sous ce ciel ardent du tropique, dans cet air enivrant où tout porte

à la tendresse, je sentais soudain mes yeux se remplir de larmes d'amour, mon cœur battait violemment, je cherchais autour de moi... rien! rien! pas de mère, pas d'amie! je me sauvais dans les champs, je pressais une belle fleur d'aloès dans mes bras, et je mêlais mes larmes à sa rosée...

— Pauvre enfant!

— Quand je vins à Lisbonne, on me maria bientôt au comte de Tavora, mon cousin, qui ne pouvait, ni par son caractère, ni par ses mœurs, inspirer aucun attachement sérieux. Je n'avais vu le roi que dans des réunions publiques et dans le court instant de ma présentation. Un jour vous vîtes chez moi des sites pittoresques du Brésil que je m'étais pluë à dessiner. Cette vue vous frappa; vous aviez passé quelques années de votre jeunesse sur les rivages d'Olinda, vous aimiez ces promontoires majestueux, ces anses aux magnifiques verdure, où la barque de l'homme est cachée tout entière par une feuille; vous sembliez ému à tout ce qu'ils vous rappelaient de vos jeunes années. Vous m'engageâtes à présenter ces paysages au roi, qui aimerait aussi leur simple vérité, et ce fut vous, don Sébastien, qui me conduistes près de lui pour lui faire cette légère offrande.

— Je l'ai trop regretté pour l'oublier jamais.

— Dans ce long entretien, nos esprits et nos cœurs s'entendirent si bien! Amis d'un jour, nous le fûmes pour jamais! Je trouvais dans José un être bon, aimant

et simple comme moi : le premier il m'appela Thérèse, il m'appela sa sœur; il était comme moi jeune, timide, comprimé dans toutes les effusions de son âme; je trouvais à aimer mon égal, et cet égal était mon roi!... Je ne pus lui refuser de me revoir, je n'y songeai même pas. Bientôt il me fit de magnifiques présents, et je m'en parai parce que sa main les avait touchés; il porta mes couleurs, et j'étais si heureuse de les voir que j'oubliai que le monde le voyait aussi!... Enfin notre amour ne fut plus un mystère... Cependant je trouvais mon mari toujours le même pour moi; pas le moindre changement n'était survenu dans son ton ni dans ses manières; je crus que c'était aveuglement, et je me désolais... Un jour je vis que c'était consentement et je n'eus plus de remords.

— Et moi, mon enfant, depuis ce jour, je n'ai fait que joindre une pitié bien vive à la tendresse qui m'entraînait vers vous.

— O vous! don Sébastien, vous êtes d'une admirable bonté, mais le monde a pour moi des blâmes bien cruels. Dans ma situation, où la vie intime est exposée aux regards de tous, ce n'est plus un petit cercle d'amis qui réprovoque la faute de la femme séduite, c'est une nation entière qui lui jette la pierre sans que le Christ vienne de nouveau la retenir.

— Et comme on est obligé d'absoudre le souverain, on se dédommage de cette indulgence forcée sur sa complice.

— Mon Dieu je le sens bien, la sévérité du monde pour les favorites doit redoubler à mon égard. Par une bizarrerie douloureuse, j'appartiens à une famille ennemie du roi mon amant. On vient au foyer d'une maison de vieux hidalgos, où règne l'esprit de féodalité, les préjugés nobiliaires, et la haine du prince qui veut les renverser, qu'y trouve-t-on? la maîtresse en titre de ce prince, encore toute parée du diadème de perles qu'il lui a donné le matin, du bracelet qui porte son portrait. On va à la cour, qui voit-on assise au côté du roi, soutenir sa tête penchée par les ennuis et la souffrance, c'est une femme de la maison de Tavora, une fille, une sœur de ceux qui désirent sa mort, une alliée des ennemis mortels du roi, qui peut au premier jour être comprise dans les soupçons de régicide qu'on fait planer sur eux... Alors on me jette mon nom comme un reproche : *Comtesse de Tavora, maîtresse de José Ier*; car on voit le rapprochement coupable de ces deux mots, hélas! et on ne voit pas le chemin d'amour et de larmes qui conduit de l'un à l'autre.

En ce moment, on entendit dans la cour du palais des bruits de voitures et des pas de chevaux, c'étaient les auteurs de la conspiration que les officiers de *la barre Blanche* amenaient dans la salle de détention, placée en face du cabinet du ministre.

Pombal, après les avoir vus descendre de voiture, revint s'asseoir auprès de la jeune femme.

— Oui, Thérésa, dit-il, vous êtes avec la faiblesse de vos vingt ans dans la situation la plus dangereuse qui se puisse concevoir... Cependant vous devez vous attendre à des luttes plus difficiles et plus déchirantes encore... vous aurez des sacrifices immenses à accomplir... sont-ils au-dessus des forces humaines? Dieu le sait.

— Ce que je sais bien, moi, faible créature, c'est que je ne saurais faillir à l'amour que je dois à don José, à mon amant, à mon roi... mais je serai fidèle aussi à ce que je dois à mes parents; car, croyez-le bien, don Sébastien, malgré ce que je vous ai dit de la froideur extrême qui règne entre nous, je les aime et je leur rends le culte filial que je leur dois... Et puis, je ne saurais jamais réparer par trop de dévouement l'outrage que je leur fais subir par un criminel amour, la tache que j'imprime sur leur antique et saint écusson.

— Mon enfant, dit Pombal, on a arrêté les traîtres qui conspiraient contre la vie du roi au pied du coteau de Sainte-Appoline; ils sont là entre deux rangs de gardes, dans la salle basse qui est en face de nous. Au lieu de leur rendez-vous, ils étaient cachés dans des masques et des manteaux; mais ici ils ont orgueilleusement découvert leur visage, et portent le front haut dans leur revers.

— Dieu soit loué, dit Thérésa, le roi ne court plus aucun danger!

— Ne vous réjouissez pas, imprudente enfant, armez-vous seulement de courage pour tout ce que la vue de ces prisonniers va vous révéler.

A ces mots, il conduisit la jeune femme devant une des croisées, et soulevant d'une main le lourd rideau de pourpre, il lui montra de l'autre la galerie située en face d'eux.

Thérèse porta ses regards dans la direction que le ministre lui indiquait et ayant fixé, avec une surprise épouvantée, le visage découvert des prisonniers, elle poussa un cri déchirant et se jeta toute en larmes dans le sein de Pombal.

Les personnes amenées dans la salle de détention étaient le marquis de Tavora, ancien vice-roi aux Indes, vieillard d'honneur et de foi, dit l'histoire, mais entraîné dans la conspiration par une puissance plus forte que la sienne. Sa femme, la marquise Éléonore de Tavora, patricienne exaltée, dévote fanatique, âme à la fois austère et ardente, incapable de faiblesse et prête à tous les excès criminels; puis des nobles froissés par le nouveau règne, et qui appelaient injustice la répression des abus, et tyrannie le pouvoir qui les retenait dans leurs droits légaux. Parmi eux on remarquait le duc d'Ovéiro, qui prétendait à la couronne après le renversement de José; les deux fils du marquis de Tavora et son neveu, le mari de la jeune comtesse Thérèse.

Elle, frappée de l'affreux spectacle de leur arrestation.

tion , pensait avec horreur qu'elle était venue elle-même pour accuser ses parents , et apporter la lettre qui aggravait le danger de leur situation.

Elle ne concevait pas comment de la haine morne et silencieuse qu'elle leur avait vu nourrir pour le roi, ils étaient arrivés à cette pensée atroce et audacieuse de l'assassinat , aux complots à travers champs , et à cette salle d'arrêt, péristyle de la prison...

Elle supplia le marquis de Pombal de lui permettre d'aller rejoindre sa mère. Il lui accorda de descendre auprès des prisonniers, à la condition de les quitter promptement , et de ne faire aucune tentative pour partager leur sort. Il confia la jeune femme à deux officiers de sa garde qui l'introduisirent dans la salle de détention.

Les remords de Thérèse, qui pensait avec un effroi croissant à la preuve terrible qu'elle avait fournie contre ses parents, la rendaient si tremblante et si abattue , quand elle arriva près d'eux , qu'attribuant son trouble à la douleur seule , ils en eurent pitié , et lui donnèrent tous les témoignages de la plus tendre affection.

La marquise de Tavora, froide et impassible, n'eut pour elle aucune caresse ; mais quand Thérèse inclina sur la main de sa mère son front pâle et ses yeux baignés de larmes , celle-ci lui dit à voix basse :

— Rassurez-vous , ma fille , nous serons tous libres demain.

III

Le roi don José aimait beaucoup la chasse et y consacrait une partie de ses journées. Ce que ce prince délicat et voluptueux cherchait dans cet exercice, n'était point cette partie brutale et niaise de la chasse qui consiste à s'armer de pied en cap pour se mesurer avec des cerfs et des daims; à poser un siège complet devant leur frêle citadelle de feuillage, et à prouver qu'un homme est plus fort qu'un lièvre. Ce qu'il aimait, c'étaient les courses matinales dans les bois, sous les voûtes de chênes verts tout étoilées des fleurs du laurier rose. Une musique délicieuse, partant de chaque côté du bois, vibrait dans tout le palais de verdure; les femmes en litières cueillaient en passant la branche d'un oranger qui secouait toutes ses fleurs.

sur la dentelle de leur mantille et la pourpre de leur robe; de jeunes seigneurs montés sur des chevaux arabes, et tenant des discours de courtoisie chevaleresque et de poésie orientale, faisaient briller à l'envi leurs divers avantages; et toute la bande chasseresse filait lentement sur des gazons aromatiques bordés de cythise et de bruyère rose. Seulement au loin des gens en livrée poursuivaient, pour la forme, quelques animaux des bois accoutumés à ce jeu, et qui pouvaient le jouer sans crainte pour leur vie. C'était une chasse toute débonnaire et amie des forêts : les chevreuils s'approchaient pour la voir passer, les biches s'en donnaient le spectacle, les oiseaux venaient écouter sa musique et y mêler leur chant...

Mais le maître de ces bois, de ce cortège, de cette contrée magnifique, de ces seigneurs dorés, était absorbé dans de tristes pensées; le poids des soucis tenait sa tête penchée sur sa poitrine et ses yeux fixés sur les rênes de son cheval. Il avait ardemment désiré que son règne marquât parmi les jours heureux du Portugal; il avait rêvé pour son pays une civilisation plus avancée; se sentant trop faible lui-même pour accomplir ses généreux desseins, il avait abjuré tout amour-propre et remis le pouvoir aux mains d'un ministre plus habile que lui; le succès avait couronné son ouvrage; malgré le fléau dont il venait d'être victime, le Portugal avait grandi en richesse et en puissance, et pris place parmi les premières nations de l'Europe.

Cependant la caste des hidalgos et la société des jésuites, réprimés dans leurs usurpations, se soulevaient contre lui ; il se sentait haï de cette belle partie de la nation qui avait été le soutien et l'ornement du trône de ses aïeux : il se voyait en horreur à tout ce corps de jésuites, à ce peuple entier qui avait mérité d'être chassé du Portugal, et qui exécrait l'auteur de sa juste punition ; il savait vaguement que ces nobles, que ces prêtres se faisaient les instigateurs de mouvements révolutionnaires, que des conspirateurs avaient été arrêtés la veille, et son âme se contristait dans tous ces désenchantements... Et puis le doux soleil de sa vie, la consolation de toutes ses peines, sa belle amie Thérèse de Tavora n'était pas là en ce moment pour conduire son âme dans ce monde d'amour, où on oubliait tout le reste.

Don José fut tiré de sa rêverie par un mouvement tumultueux qui se fit autour de lui, et par des cris de frayeur qui partaient de tous les points du cortége.

Le marquis de Pombal montait un cheval bai, digne fils d'étalon arabe. Ce cheval, nommé *Phébus*, s'impatientait depuis longtemps de la marche lente de la chasse, et s'ennuyait à mourir ; enfin, n'y tenant plus, il venait des'élaner hors des rangs et de se mettre à galopper au gré de son envie. Le vent ne l'aurait pas suivi, le plus fort cavalier ne l'aurait pas retenu.

Par les bois, les vallons, par les falaises, les bruyères, par les sables de la grève, les sentiers des

montagnes, il emporta son cavalier. Pombal, incapable de s'opposer à cet essort, profitait tranquillement de sa course aventureuse pour examiner les campagnes déroulées autour de lui avec une si prodigieuse rapidité : il remarquait les lieux où l'agriculture avait encore à faire, et ceux où la nature déployait toute sa fécondité. Mais bientôt ce ne furent plus les champs couverts de moissons, les prés coupés de ruisseaux, les vergers chargés de fruits ; ce fut un plateau hérissé de rochers nus et de pierres brutes. Là, le cheval lassé ralentit sa course, reprit le pas, et, voyant une source d'eau vive jaillir entre deux rochers, s'arrêta pour se désaltérer. Alors Pombal mit pied à terre et examina l'endroit où il se trouvait.

Partout où le regard pouvait s'étendre, on ne voyait que sables et pierres. Un énorme rocher qui se couchait au bord de la mer, semblait répandre la stérilité tout autour de lui ; les mousses, les ronces le verdissaient seules de loin en loin, les longs circuits de la couleuvre formaient le seul mouvement qu'on y entendit. Des croix de fer noires montraient les places où des vaisseaux étaient venus échouer. Au sommet du roc, on voyait les ruines d'un couvent renversé par le tremblement de terre : leurs blocs de marbre sculpté augmentaient les monceaux informes.

Le cavalier égaré reconnut l'endroit désert qu'on nommait *le Rocher du Trident* à cause des trois pointes par lesquelles il s'avancait dans la mer. Il en fut plus

assuré encore en voyant une petite barque sur les flots qui le baignaient, une cabane construite dans les débris du couvent, et des filets qui séchaient alentour. Il savait que cet endroit était habité par un vieux pêcheur, dont la réputation de prophète s'était étendue jusqu'à Lisbonne.

En effet, cet homme était très-connu dans le pays, parce qu'on ne le connaissait pas. On ne savait ni d'où il venait, ni depuis quand il était là. Le monastère qui s'était élevé à cette place étant un des plus austères de la chrétienté, soustrait aux désordres qui s'étaient introduits ailleurs, on pensait que c'était peut-être les âmes de tous ces saints hommes, réunies en une seule âme, qui habitait dans le sein du vieux pêcheur. Comme il n'y avait que les hommes très-croyants qui se décidassent à franchir les lieues de rochers qui conduisaient à sa demeure, on contait des merveilles de sa science divinatoire et de sa vie. Il passait pour voir aussi clairement, sur tous les points du monde et dans l'avenir, que dans sa cabane et dans son bateau. Il vivait là entièrement seul, n'étant visité que par les marchands qui achetaient ses poissons et par les fidèles qui venaient le consulter. Il ne pêchait que la nuit. Lorsqu'il voulait aller en mer, il s'avancait sur le seuil de sa cabane, entre deux colonnes de granit qui la décoraient encore, le flot se soulevait doucement et amenait la barque jusqu'à ses pieds; une étoile descendait allumer la lanterne qui était à la

proue ; les poissons venaient d'eux-mêmes à la place où il devait jeter ses filets ; et, lorsqu'ils étaient pleins, le flot serviable reprenait la barque légère et la rapportait au seuil du vieux temple.

Le marquis de Pombal présuma que, puisque ce prophète voyait par tout le globe et dans tout l'avenir, il pourrait bien lui montrer le chemin le plus court pour retourner à Lisbonne, et lui prédire s'il y arriverait avant le souper. Il attacha Phébus près de la source et s'avança vers la cabane solitaire.

Le vieillard était assis sur un socle brisé dans un champ de blocs de marbre semés par la ruine. Vêtu en pêcheur, les bras et les jambes nus, il était éclairé par des reflets d'un soleil rouge que dardait la mer. Il était très-avancé en âge ; mais sa taille haute et droite, mais ses traits hardiment dessinés, ses membres bien moulés avec leurs muscles saillants, toutes ses formes sévères et vigoureuses étaient si bien faites pour porter l'empreinte du temps, qu'il semblait, comme Saturne, n'avoir jamais été jeune et tenir de ses années mêmes une imposante beauté ; c'était la vieillesse divinisée.

Quand le pêcheur vit le marquis de Pombal devant lui, ses traits si fortement arrêtés qu'on eût dit que rien ne pouvait les émouvoir, s'altérèrent cependant ; sa poitrine, ses bras, ses jambes nus, se couvrirent de frissons, le duvet s'en dressa, et, un nuage passant en ce moment sur la lumière pourpre du soir, on eût dit que tout son corps pâlisait. Le ministre était trop

bien accoutumé à observer les hommes, même les moins importants, pour ne pas remarquer cette impression.

— Vous ne vous attendiez pas, bon pêcheur, lui dit-il, à voir un étranger près de votre habitation ; vous ne recevez ici que les hommes qui viennent vous demander l'avenir, et ce n'est pas ce dessein qui m'amène.

— Non, répondit le vieillard sans se lever, le marquis de Pombal ne demande l'avenir à personne ; car il pense le créer lui-même au gré de sa volonté toute-puissante. C'est le hasard qui l'a éloigné de la chasse du roi jusque dans ce désert.

— Vous avez raison, dit le ministre frappé de la vibration de cette voix qui appartenait à une classe élevée ; cependant je profiterai de votre science prophétique pour savoir si j'arriverai à Lisbonne avant la nuit.

— Non, don Sébastien, votre place restera vide ce soir au banquet du roi où vous étiez convié. Il y a trois heures de route du bord de la mer pour retourner à Lisbonne, et vous avez besoin de vous reposer avant de les entreprendre.

A ces mots, il se leva et indiqua de la main au marquis l'intérieur de sa retraite.

C'était un mélange de temple et de chaumière. Des pans de murailles revêtus de sculptures et rompus en

tous sens, étaient remplis dans leurs interstices par des mousses pendantes; des solives dorées soutenaient une toiture de chaume; à travers les ouvertures qui servaient de fenêtres, on apercevait au dehors des statues mutilées soutenant les filets du pêcheur, qui cachaient à demi leur front humilié; la paille qui servait de couche était déposée dans le marbre creux d'un antique mausolée; on voyait que le Christ, pour reparaître, avait été exhumé à grands efforts des entrailles des rochers.

Pombal s'assit au milieu de ces débris en les regardant avec intérêt.

— C'est un mélange de grandeur passée et de misère présente, dit le pêcheur, répondant à sa pensée; et bien des destinées lui sont semblables quand il plait à un homme, aussi fort que celui qui se trouve ici dans ce moment, d'anéantir tout un règne de choses consacrées au profit d'un règne de choses nouvelles.

— Un homme n'est fort, dit Pombal, que lorsqu'il agit selon les pensées de tous, et pousse les événements dans le courant des lois providentielles.

— Il y avait naguère en Portugal, huit cents monastères contenant une population entière de religieux; la race des hidaigos est aussi considérable. Ce ne sont assurément ni les uns ni les autres que vous avez consultés sur le bien public; c'est donc la voix du *peuple* seul que vous appelez la voix de *tous*.

— Vous devez admettre la souveraineté de ce peuple,

pêcheur, puisque vous en faites partie, dit Pombal, avec un sourire légèrement ironique.

— Je ne dois du moins ni condamner les grands, ni leur porter envie; je suis trop assuré que le palais d'une excellence ne renferme pas plus de bonheur et de repos que cette ruine.

Et le pêcheur, à son tour, jeta au ministre un coup d'œil significatif.

— Vous, continua-t-il, vous, don Sébastien Carvalho, la fortune vous a mené à travers les pouvoirs et les dignités, au faite de la grandeur, absolument comme vient de vous amener à travers monts et vallées, sur ce roc escarpé, votre cheval Phébus qui avait le mors aux dents. Vous avez fait tout ce que vous avez voulu. Ministre du roi, plus roi que lui-même, vous avez renversé une noblesse que soutenaient dix siècles de féodalité, dépossédé les seigneurs des pays transatlantiques, abattu une société religieuse, riche et puissante; bouleversé l'armée, la marine, le commerce; vous avez forcé le pontife romain et les rois d'Europe à ratifier tous vos décrets, à condamner ce que vous aviez condamné, à admettre ce que vous aviez admis. Vous avez donné un sceptre à un roi qui n'aurait pas eu la force de prendre une houlette, et fait un grand règne de l'occupation d'un prince nul, muet, inutile, qui, dans son long sommeil, n'aurait pas même eu un rêve. Vous avez fait ce que vous avez voulu pour le Portugal, mais qu'avez-vous fait pour vous-même!

— Dieu le sait.

— Et moi, je vais le dire. Vous avez voulu être supérieur à l'humanité. Au milieu de ces chétifs ambitieux qui s'agitaient pour un peu de fortune, pour un peu de pouvoir, vous avez voulu, dédaignant de misérables prérogatives, devenir *l'âme d'une nation* ; parmi tous ces hommes manqués, lâches ou frénétiques, vous avez voulu être le ministre, ne connaissant ni haine, ni amour, ni ambition personnelle, n'ayant pour véritable but que le salut du pays ; vous avez voulu devenir plus qu'un homme, et vous avez peut-être réussi ; mais, dans cette région supérieure où vous vous êtes placé, vous êtes seul et vous souffrez éternellement de cette solitude.

— Le lion ne pleure pas.

— Qui sait s'il ne pleure pas quelquefois dans son antre... Marquis de Pombal, toute cette impassibilité dont il vous plaît de vous parer, n'est qu'un masque ; vous en avez fait le trait caractéristique qui doit vous désigner dans la postérité ; mais ce n'est qu'une apparence. Ce contact continu des affaires qui, de même que l'eau de quelques fontaines a le pouvoir de pétrifier, n'a durci que la surface, vous vivez encore par le cœur. Dans votre palais où tant de solitude vous environne, vous cherchez souvent avec angoisse un regard ami, et vous ne rencontrez que les insignes de votre grandeur ; tandis que votre aspect toujours immuable fait dire à un peuple crédule que vous avez

un sein de marbre où le cœur ne bat pas, ce cœur a battu plus d'une fois en voyant le soir, le musicien ambulante, assis sous le ciel, qui est son seul toit, partager avec sa femme et son enfant le pain de l'aumône qu'il apportait sur sa lyre...

Pombal parut atteint au cœur et troublé pour la première fois.

— Ce n'est pas tout encore, vous doutez souvent de vous-même. Vous voyez déjà l'histoire de l'avenir tailler sa plume pour écrire que votre administration novatrice n'a été qu'une brillante erreur, et vous ne savez si elle n'a pas raison. Vous voyez le peuple même que vous exaltez abattre demain votre statue qui est sur la place du palais, et vous ne savez s'il ne fera pas bien. Vous entendez vos victimes qui sont dans l'exil, dans le cachot, dans la tombe, se réjouir de vos revers futurs, se glorifier dans la postérité qui les vengera, et vous ne savez si ce ne sera pas justice... Vous doutez de l'infaillibilité de vos œuvres!...

Déjà Pombal s'était remis; il interrompit froidement le vieillard.

— Pêcheur, dit-il, vous raisonnez bien hardiment des choses du monde, pour un homme qui devrait connaître seulement les lunes pendant lesquelles les bancs de poissons passent dans ces parages.

— Le travail de celui qui vit de ses filets n'empêche pas la lumière de descendre dans son esprit. Ne sont-ce

pas des pêcheurs qui ont, les premiers, entendu et compris la parole du Christ!

— Oui! et ils sont devenus *pêcheurs d'hommes*, comme le dit l'Évangile, et tout m'assure, vieillard, que vous avez été ou que vous voulez être semblable à eux en tous points.

Le pêcheur demeura parfaitement calme en entendant exprimer ce soupçon,

— J'ai soixante-douze ans, et je vis sous l'œil de Dieu qui m'appellera bientôt, dit-il en montrant les emblèmes religieux qui étaient aux murs de sa chaumière.

Un hennissement de Phébus apprit au marquis de Pombal que son cheval était assez reposé pour le ramener à la ville; il quitta les ruines du couvent en y laissant le prix de l'hospitalité. Il s'éloigna au plus petit pas de sa monture, en songeant à ce qu'il venait d'entendre. Quand il fut à peu de distance, il se retourna pour voir encore cette demeure étrange. Il découvrait en ce moment une porté de la chaumière opposée à celle où il avait trouvé le pêcheur assis entre deux colonnes. Pombal fut saisi d'un vif étonnement au tableau qui s'offrit à lui. Le vieillard, debout sur le seuil, se montrait dans toute la dignité de son imposante figure. Un jeune homme qui l'aborda se prosterna devant lui : comme il était à genoux, un coup de vent fit tomber son manteau et il parut vêtu de l'habit de cour le plus magnifique.

Pombal, étonné de cette apparition, ne put comprendre comment cet étranger était arrivé là sans qu'il l'aperçût. Cette vue confirma dans son esprit les soupçons qu'avait fait naître le bizarre solitaire; il se promit d'apprendre promptement quel était en réalité le vieux pêcheur prophète. Mais les circonstances ne lui en laissèrent pas le temps.

IV

Dès que le ministre arriva au palais , on lui dit que la marquise de Tavora , transférée aux prisons de *l'Inconfidance* , avec les autres conjurés , demandait à lui parler quelques instants sans témoins, et attendait cette faveur avec tant d'impatience, que depuis le matin elle avait fait demander vingt fois s'il n'était pas de retour.

Toute la ville avait été en proie à la plus vive agitation en apprenant l'arrestation hardie des membres de la noblesse les plus influents et les plus près du trône. La femme qui se trouvait parmi eux, et pour ainsi dire à leur tête, avait une trop grande importance dans le monde pour que le marquis de Pombal pût refuser un moment d'entretien à son désir; cepen-

dant cette conférence était des plus pénibles pour lui. Son noble cœur n'avait jamais pris l'initiative de la haine avec personne; mais le premier jour où cette femme et lui s'étaient rencontrés, une répulsion profonde avait fait sentir son souffle de glace à l'un et à l'autre, et il était toujours resté entre eux une barrière insurmontable.

Éléonore, marquise de Tavora, était connue dans le monde par sa dévotion excessive; c'était le point le plus saillant de sa réputation; elle avait cet orgueil hostile, cette sécheresse de manière, cette âpreté de jugement qui s'allient ordinairement aux étroites croyances, aux mesquines pratiques de la religion. Agée de trente-six ans seulement, sa beauté s'était flétrie bien vite sous les atteintes des peines secrètes qui semblaient la consumer, et dans la tristesse continue qu'imprime le fanatisme religieux. On attribuait ces souffrances voilées au regret des grandeurs qu'elle avait laissées sur la terre des Indes, lorsque son mari avait cessé d'être vice-roi, et à l'inaction humiliée de sa condition présente, où il ne restait plus d'empire à exercer. Pour ce qui lui restait encore d'attraits dans ses grands yeux noirs pleins de feux, dans ses longs cheveux noirs, dans son teint d'une éclatante blancheur, elle semblait y renoncer volontairement et effacer ce qu'il y avait encore de jeune en elle, par un vêtement toujours sombre, qui la rangeait parmi les femmes plus avancées en âge. Sa

maison était tenue aussi sur un ton austère, amené par la rigidité de ses mœurs et la diminution de sa fortune. Les armoiries d'une antique noblesse relevaient seules cette demeure, dont la marquise avait vendu les ornements les plus précieux pour en donner le produit aux jésuites bannis du Portugal.

Lorsque Pombal entra dans la prison d'Éléonore de Tavora, il sentit plus d'éloignement encore pour celle qui allait prendre envers lui la supériorité du malheur, et faire peser cet avantage de tout le poids de son orgueil accoutumé.

Pour elle, elle le vit venir avec la tranquillité la plus ferme, et lui dit, d'un ton moins humble que ses paroles ne devaient le comporter :

— Marquis de Pombal, il n'appartient pas aux condamnés d'offrir des conditions à leurs juges, cependant comme l'arrestation que vous avez faite d'une des premières familles de Lisbonne n'est pas encore sanctionnée par le tribunal suprême, j'oserai vous proposer un traité de conciliation.

— Cette arrestation n'est point une simple mesure de sûreté, répondit Pombal, elle repose sur des preuves de haute trahison qui mettraient au rang des traîtres celui qui ne la punirait pas.

— Ces preuves ?

— Les aveux des complices subalternes, arrêtés quelques instants avant vous, et le complot que dénonce cette lettre, déposée sous une roche de la mon

tagne Sainte-Appoline, et portant le seing qui vous désigne, vous marquise de Tavora, parmi les conjurés.

La marquise pâlit légèrement; on put voir qu'elle était atteinte mais non abattue par cet incident contraire.

— Oui, madame, ce pli de papier contient toute l'accusation qui va s'élever contre vous. La famille de Tavora est dépossédée dans le Brésil des provinces qu'elle usurpait depuis longtemps; cependant, donnant à ce larcin héréditaire quelque chose des saints droits de la propriété, on laisse aux ravisseurs des terres qui feraient encore l'apanage d'un prince; on reçoit cette famille à la cour de Portugal, on la comble de grâces, on donne à son vieil écusson rouillé et inutile, le rang qu'il veut s'arroger, on l'honore comme relique du passé... Et cette lettre nous dit que la famille de Tavora conspire contre le maître le plus clément; qu'une femme... une femme qui devrait être l'ange de paix et de miséricorde du foyer! excite les siens au dernier degré de la révolte. Cette lettre nous dit que dona Éléonore elle-même, annonce que les temps sont mûrs pour qu'un coup d'état décisif vienne ôter au roi José le trône et la vie.

— Elle dit encore que tel est le vœu le plus ardent de celle qui l'a tracée.

— Vous vous trompez, madame, vous ne désirez rien pour vous-même, vous êtes l'instrument d'un prêtre fanatique, d'un de ces jésuites, chassés d'Europe,

qui s'est soustrait au bannissement, qui est demeuré caché à Lisbonne, et qui, au tribunal de la pénitence, exalte votre esprit jusqu'aux plus criminelles pensées. Vous croyez proclamer le duc d'Avéiro à la place de don José 1^{er}, vous croyez mettre sur le trône, à la place du roi du peuple, le roi de la noblesse, vous y mettriez le jésuite qui rampe aujourd'hui dans l'ombre, le roi du monastère !...

— Écoutez, marquis de Pombal, une lutte à mort existe maintenant entre notre parti et le vôtre; vaincus aujourd'hui, nous pouvons être vainqueurs demain, si le tribunal, où nous avons de nombreux partisans, nous absout, ou s'il nous condamne et que des vengeurs s'élèvent de notre tombe : c'est pourquoi, du sein même de cette prison, je peux vous proposer des conditions de paix, et nous vous jurons, si vous les acceptez, de nous retirer au-delà de l'Océan, dans le cercle étroit des domaines qui nous ont été laissés. Là, nous saurons nous faire à l'obscurité, mourir en paix, et laisser à nos descendants le soin de relever une tribu aujourd'hui frappée de désolation.

— Est-ce bien vous, madame, qui pourriez jamais arriver à la résignation ? Non, vous emporteriez dans les terres transatlantiques tous les éléments de haine, de discorde, qu'un orgueil et une dévotion également insensés ont mis en vous. Vous sentiriez sans cesse le besoin de mettre en œuvre les ardeurs ambitieuses qui vous dévorent, et vous regarderiez du côté de Lis-

bonne... Non, toute la paix de cette douce contrée ne pourrait éteindre la passion brûlante de votre âme.

— Vous savez pourtant qu'on peut vivre heureux sur la terre d'Olinda et se contenter des biens qu'elle donne; vous y avez passé quelques années de votre jeunesse, et vous dites parfois qu'elles ont été les plus belles de votre vie.

— Oui, madame, quand on arrive à la fin de sa carrière et qu'on regarde derrière soi, les jours de paix et de quiétude semblent préférables à ceux des plus éclatants succès.

— Vous étiez alors le jeune Sébastien Carvalho, habitant d'une demeure splendide située entre la rivière de Linez et la campagne boisée qui se déroule jusqu'à la mer. De l'autre côté de la rivière, était l'habitation d'une des plus nobles familles portugaises, établie là depuis la conquête du Brésil.

Pombal parut se livrer avec douceur au souvenir qu'on évoquait devant lui, et toute son âme fut attachée aux paroles de la marquise.

Elle continua :

— Une jeune fille était née dans cette maison, il y avait à peine quatorze ans; cependant elle en était déjà l'orgueil et l'amour. Elle avait le développement et la beauté d'un âge plus avancé. Elle aimait à parcourir à cheval ces majestueuses campagnes, qui lui avaient été données pour horizon, à naviguer dans les

passages dangereux où la Linez se gonflait en torrent. Sur une barque fragile, conduite par deux rameurs noirs, elle se hasardait dans ces endroits où la rivière, courant sur des rochers en pentes, s'élançait de l'un à l'autre, légère et bondissante, et emportait la barque, comme une feuille morte, sur l'écume de son onde. Et vous, vous la regardiez passer du haut de votre terrasse de marbre, ombragée par des palmiers. La première fois, vous jetâtes un faible cri d'effroi, et vous revintes les jours suivants voir encore dans ses courses la nef aventureuse. Vous crûtes d'abord que la jeune fille se livrait à cette fantaisie dangereuse par un orgueil d'enfant et pour le plaisir d'exercer son jeune courage, mais vous vous aperçûtes que si elle jouait ainsi à ce jeu de mort, c'est que vous la regardiez, et qu'elle aimait à attirer vos regards... Alors, vous descendîtes sur le rivage et vous voulûtes conduire seul sa barque hasardeuse. Ce ne fut plus sur des courants difficiles et bouillonnants que vous la menâtes, ce fut dans des parages où la Linez repose unie et limpide parmi des champs d'épis dorés, comme une glace dans son cadre d'or, ou bien coule tout bas sous des touffes de verdure fleurie; puis vous faisiez mouiller la barque dans quelque anse solitaire, où la jeune fille et vous, vous reposiez à l'ombre de la grotte, à côté des cygnes dormant dans les roseaux.

Les traits de don Sébastien exprimaient avec une égale vivacité la surprise de voir la marquise si

bien instruite de cette circonstance de sa jeunesse et le charme tout puissant qui y était attaché pour lui.

Dona Éléonore, en voyant ce rayonnement de bonheur, dit encore :

— Vous vous en souvenez, Sébastien ; mais vous rappelez-vous aussi bien la fin de cette lointaine histoire ? Dans ces solitudes enchantées où vous vous reposiez tous deux, la jeune fille s'appuyait sur votre épaule. Comme l'iris qui s'ouvrait près d'elle au bord de l'eau, en ignorant l'amour, elle se livrait à lui, et aussi ignorante que la faible plante, elle n'était pas plus coupable... Elle fut bien punie cependant ! Peu de temps après, elle errait loin de la demeure de ses parents, se déroband à leurs regards. Elle n'avait plus d'autre asile que la case d'une pauvre négresse, qui avait recueilli l'enfant prête à devenir mère... Dans ce réduit de chaume, situé au bord de la mer, vous alliez la voir souvent et la consoler en pleurant avec elle... mais vous reçûtes, du roi de Portugal, l'ordre de venir prendre à la cour le grade de secrétaire d'état... et vous ne revintes plus ! Quand la noble fille n'avait que vous au monde dans cette lutte de terre, où elle se cachait, dépouillée à la fois de tant de couronnes, vous l'avez laissée prête à mourir ou à devenir mère... et les premiers cris de son enfant s'exhalèrent sur le rivage au moment où le vaisseau qui vous emportait disparaissait de l'horizon.

Pombal ne put plus tenir à son agitation, il dit avec une espèce de terreur :

— Comment pouvez-vous connaître ces tristes détails, mon Dieu, et pourquoi les rappelez-vous ici : il y a vingt ans de cela.

— Oui, car Thérésa de Tavora a vingt ans.

— Thérésa!...

— Thérésa est votre fille, et vous ne le devinez pas même dans ce moment! mon Dieu, je suis donc bien changée!...

Pombal était en proie à une émotion si violente, qu'elle oppressait sa poitrine et glaçait toute parole sur ses lèvres.

Éléonore continua :

— Oh! j'avais peine à le croire... Quoi! jamais un vestige de mes traits d'autrefois conservé au milieu de ces traits vieillis par la douleur! jamais un accent de ma voix passée n'ont éveillé en vous un souvenir! La couronne de marquise cachait donc bien ces cheveux que vous aviez tant aimés! Cette robe de cour voilait donc bien ma taille d'autrefois!... Quoi! pas un doute, rien!... rien que l'oubli!... Il en est ainsi, mais c'est affreux! Quand deux êtres qui s'étaient chéris se revoient après un temps écoulé, d'où sort donc cette indifférence, cette froideur, cette haine que voilà entre eux!... Dieu d'amour! ce moment où ils se retrouvaient n'aurait-il pas dû faire circuler autour d'eux la brise du pays d'Olinda, n'aurait-il pas dû

répandre dans l'espace le murmure de la Linez et le frémissement de ses roseaux!... Mais non, pas un écho des jours lointains! rien que l'oubli! la haine!..

— Éléonore, ne me calomniez pas; non, jamais je n'ai oublié la noble enfant du nouveau monde, ce trésor de pureté et d'amour; jamais son image n'a pâli devant mes yeux; et quand la vie que je menais au milieu des tourbillons du monde emportait chaque jour tant d'amours loin de moi, elle seule est restée à mes côtés, toujours vivante et toujours chère.

— Vous l'aimiez pour vous, pour avoir toujours une douce pensée à évoquer, mais pour elle, non! vous n'avez jamais demandé s'il restait encore quelque chose d'elle, ou si vous l'aviez tuée tout-à-fait... Tel devait être mon sort. Mais il s'est trouvé un homme aussi grand que vous aviez été méprisable, aussi généreux que vous aviez été égoïste.

Un ami de mon père, qui avait toujours eu pour moi une affection grave comme son âge, tendre et sublime comme son cœur, apprit l'état affreux où je me trouvais; il vint me chercher dans ma retraite désolée, pour me rendre la vie et l'honneur. Il m'a donné sa main, son nom, grâce auquel j'ai pu rentrer dans ma famille, dans le monde; et, pour comble de bienfaits, il s'est fait le père de ma pauvre petite fille, pour que je pusse toujours la garder près de moi. Thérèse a été son premier enfant.

Un ardent mouvement de tendresse et de joie se fit sentir dans le cœur de Pombal.

— Ainsi, dit-il, Thérésa, cette belle, cette touchante Thérésa, le charme de notre cour, la fleur de nos beautés, Thérésa m'appartient.

— Oui, car sa mère était la jeune fille d'Olinda. En voici pour preuve l'anneau gravé de vos armes, que vous avez autrefois donné à celle-ci.

— Oh ! je n'en veux pour assurance que l'amour instinctif et paternel que j'ai toujours senti pour Thérésa.

— Oui, dit-elle, avec l'ironie la plus amère; vous avez eu pour elle un amour de père bien heureux et bien inspiré. C'est par vous que Thérésa a été rapprochée de don José; par vous, qu'elle s'est trouvée fatalement poussée à un amour qui déshonore ses parents, son époux, qui l'unit à un prince ennemi de tous les siens, la met en lutte continuelle et déchirante avec tout ce que la nature lui a donné de plus sacré. Et non content de ce service signalé que vous lui avez rendu, c'est vous qui faites aujourd'hui arrêter, emprisonner, et peut-être tuer sa mère.

— Non ! s'écria-t-il, non, je ne le voudrai jamais.

— Sa mère, qui n'a reçu qu'opprobre et souffrance depuis les jours de malédiction où elle vous a connu.

— Éléonore, les jours de notre passé sont des morts couchés aux rives du Brésil dans leur tombe de fleurs :

ils ont droit, comme tout ce qui n'est plus, au respect et au silence.

— En effet, ces temps n'existent plus, même en souvenir! il ne reste ici que le ministre persécuteur de la caste des hidalgos, et la femme qui, par son courage et sa haine, représente cette caste révoltée.

A ces mots, le regard que don Sébastien rencontra dans les yeux d'Éléonore était si froid et si acéré, qu'il glaça toute expansion dans son âme; il ne vit plus devant lui que la marquise de Tavora.

— N'accusez donc, madame, de l'état où vous êtes maintenant tombée, et des malheurs qui pourront suivre, que la folie et l'iniquité de votre parti.

— Quelle que soit la cause de notre situation, Thérèse qui a dans le cœur l'instinct de tous les nobles dévouements, voudra la partager, j'en suis sûre, dùt-elle la conduire à la mort! C'est là que je vous attends, père tendre et généreux.

Pombal tressaillit, se leva et se mit à parcourir à grands pas la sombre enceinte.

Il pressait son front de sa main, comme lorsqu'on cherche en vain une pensée salutaire à laquelle s'arrêter.

La marquise répondit à cette cruelle anxiété :

— Laissez-nous, pauvres vaincus que nous sommes, nous retirer dans les campagnes du Brésil, peuplées d'esclaves ignorants. Là, nous serons aussi incapables de réveiller les discordes civiles que dans le cachot ou

dans la tombe... Marquis de Pombal, mettez l'Océan entre nous deux, afin que nous puissions nous oublier aussi comme ennemis!

Il fixa dona Éléonore comme pour lui demander si cela était possible... Puis sa figure prit l'expression d'une résolution soudaine; il déchira en pièces la lettre qui contenait les preuves les plus authentiques du complot, et les jetant aux pieds d'Éléonore :

— Vous et vos complices, vous serez libres, dit-il, sous la condition de partir dans quarante-huit heures pour les Indes... mais rendez grâce à Thérésa!

En effet, peu d'instants après les portes de la prison furent ouvertes aux conspirateurs, après qu'ils eurent fait serment de quitter le Portugal dans le délai indiqué. Le ministre était maître de suspendre le procès des détenus qui consentaient à s'expatrier.

Dès qu'Éléonore rentra dans l'hôtel, son premier soin fut d'aller s'enfermer dans son oratoire et s'agenouiller devant le Christ. L'histoire a dit : que *l'oratoire de la marquise de Tavora était le réceptacle de complots et de trahisons où les chefs de la faction venaient retremper leur fanatisme*. Rien ne le prouve mieux que la scène funeste et décisive qui allait s'y passer.

V

La marquise de Tavora était agenouillée dans son oratoire. C'était une étroite enceinte, aux murailles nues, aux ogives avares de lumière, à la voûte perdue dans sa sombre hauteur. Il y avait un prie-dieu de bois noir, un groupe d'ivoire jauni où la Madeleine pleurait aux pieds d'un Christ au front sévère, aux flancs percés de coups. Là, la religion n'exhalait que l'austérité, le sang et les larmes.

Éléonore priait avec ferveur lorsqu'une petite porte dérobée glissa sur ses coulisses et un homme entra.

C'était le vieux pêcheur du Rocher du Trident, portant maintenant la longue robe noire des jésuites sur sa taille haute et majestueuse ; le chapeau noir à bord relevé des deux côtés, couvrait son chef, d'où

tombait une belle couronne de cheveux blancs. C'était le célèbre Gabriel Malagrida.

Ce jésuite était connu de tout le monde catholique par le don de sainteté extraordinaire qui le mettait en rapport direct avec le ciel. Il avait composé plusieurs livres mystiques, et entre autres une vie de Sainte-Anne mère de la vierge Marie, dans laquelle il parlait de ses visions, de ses entretiens à haute voix avec les trois personnes de la Trinité, de ses communications avec la Vierge, et on n'avait point douté de ces faits de la part d'un aussi saint personnage. Lorsque quelques années auparavant il arrivait du Maragon, le vaisseau qui le portait se trouvant sur le point de périr en vue des côtes, on eut recours à ses prières qui sauvèrent immédiatement le navire. En l'honneur de ce miracle, le roi Jean V avait baisé la main de ce moine. Malagrida conservait à soixante-douze ans toutes ses facultés morales et physiques, ce qui affermissait encore sa réputation d'être surnaturel; le feu sacré de l'amour conservait à son regard cette force magnétique qui disparaît ordinairement de la prunelle terne de la vieillesse; les vibrations de sa voix donnaient à sa parole une extrême puissance ¹.

Ce vieillard était l'âme de la société de Jésus, dispersée et abattue sous les proscriptions foudroyantes

¹ Voyez les *Manifestes du roi de Portugal José 1^{er}*, et les *Relations du bannissement des Jésuites*.

du marquis de Pombal. Il était demeuré caché en Portugal sous les habits d'un pêcheur ; il était le point central des sourdes intrigues de ses frères, et il fanatisait avec une facilité extrême les femmes et les jeunes hommes , qu'il amenait à un culte idolâtre pour les illustres proscrits.

Cet homme avait toujours été le confesseur de la marquise de Tavora.

Lorsqu'il entra, Éléonore, à genoux sur la pierre devant le prie-dieu, tourna vers lui, sans se lever, un visage où les larmes sillonnaient ses joues pâles.

Il fixa sur elle son regard de flamme...

— Que demandez-vous à Dieu ? dit-il impérieusement.

— Je lui rendais grâce d'avoir sauvé les miens des suites de notre conjuration échouée, comme les tristes débris de ce naufrage.

— Vous lui demandiez encore de bénir votre voyage dans le fond du Brésil.

— Je lui demandais seulement la grâce de me résigner à l'accomplir.

— Il n'y a point d'autre grâce à demander à Dieu, que de vous prêter force et courage pour l'extermination des ennemis de la foi.

— Il nous a abandonnés dans la tentative que nous en avons faite, et de toute la richesse de nos espérances, il ne nous laisse qu'une misérable vie.

— Vous êtes tombée bien bas, ma fille, pendant le peu de jours que je n'ai pu vous soutenir. Au premier

revers, vous abandonnez vos projets et vos plus saints devoirs; vous pensez à la vie de votre mari, de vos fils, de tous vos alliés; vous songez aux domaines d'O-linda qui vous donneront encore un abri et des champs où recueillir le pain de la journée. Vous avez oublié que le sang de votre famille jusqu'à la dernière goutte, que les produits de vos domaines jusqu'au dernier épi, appartiennent à la défense de la bonne cause.

— Mon Dieu! j'ai donc été bien coupable d'acheter le salut des miens au prix de l'exil.

— Non, car cette pensée n'est pas de vous, c'est moi qui vous l'ai envoyée.

— Vous, mon père!

— N'avez-vous pas rêvé, pendant votre nuit de prison, que vous étiez au Brésil, au bord de la Linez, qu'après avoir cueilli le fruit d'un dattier vous y portiez vos lèvres, et que ce jus savoureux vous donnait une vie nouvelle toute d'oubli et de paix?

— Oui, mon père.

— N'est-ce pas en vous éveillant que vous avez conçu le projet d'offrir au ministre la suspension de toute hostilité s'il voulait vous laisser fuir dans ce lieu d'asile?

— Cela est vrai.

— C'est moi qui ai envoyé un des anges, auxquels je commande, vous porter ce rêve et cette inspiration; car cette condition offerte au ministre était le seul moyen de faire cesser votre emprisonnement, et

comme je savais que votre orgueil vous empêcherait de recourir à une feinte, il a fallu vous en donner un moment la pensée réelle, quelque coupable qu'elle fût, pour vous porter à faire cette proposition. Mais maintenant il y aurait un péché mortel à y persévérer davantage.

— Et quelle autre la remplacera, juste ciel! Après cette retraite humiliante, mais secourable, je ne vois que guerre et déchirement.

— Ne faut-il pas la guerre et ses déchirements pour terminer le règne d'un ministre impie!... Je croyais que vous le haïssez davantage. Que vous faut-il donc d'outrages pour éveiller votre vengeance, grand Dieu! L'image odieuse de cet homme doit vous poursuivre partout... *Sébastien Carvalho*, ce nom est écrit sur les rochers des rivages où vous avez laissé toute l'innocence, tout le bonheur de votre jeunesse, ce nom est écrit sur le palais royal des Indes, d'où vous avez été indignement chassée, ce nom est écrit sur la prison où l'on vous a traînée avec ignominie; sur toutes les armes qui vous frappent, ce nom odieux est écrit! N'aimeriez-vous donc pas à le voir enfin tracé sur un tombeau.

— Et bien! que faut-il! dit la malheureuse femme, toute brisée et palpitante sous ce despotisme cruel. Que faut-il encore? des complots, des crimes, du sang à verser?

— Oui, des complots, du sang versé! Mais ensuite

le règne de lumière et de vie, où la noblesse portugaise sortira de son esclavage, secouera la poussière dont on a chargé sa couronne, verra renaître ses jours de gloire et de richesse; ce règne où l'Église sainte, relevée par vous, sortira de ses ruines... ou bien les revers et le martyre; le martyre! qui vous donnera plus de joie dans le ciel en un instant que vous n'en auriez éprouvé dans toute une vie ici-bas.

— Eh bien soit, le martyre! car je ne vois que lui dans les clartés de mes pressentiments.... mais avant d'y marcher, je veux me confesser de mes dernières fautes. Mon père, écoutez-moi.

Le père Malagrida s'assit près d'Éléonore agenouillée, et se recueillit. Nul son ne se fit plus entendre que celui du souffle égal qui sortait de sa puissante poitrine.

Au bout de quelques instants la pénitente reprit :

— Je suis tombée bien des fois dans ces péchés d'orgueil et d'intérêt personnel auxquels je ne puis arracher mon âme. Quand j'ai assemblé les conjurés sur la montagne de Sainte-Appoline, j'ai été saisie d'une pensée de vengeance individuelle. J'ai demandé que le marquis de Tavora, que mon mari fût seul investi des titres, dignités, emplois du marquis de Pom-bal, pour me repaître tout à mon aise de sa ruine, pour savourer à toute minute, autour de moi, l'aspect de ses dépouilles arrachées. Je ne devais cependant songer qu'à l'intérêt général de la noblesse, en voyant

à mes côtés tant de douleurs et d'humiliations peintes sur le front de mes frères... Et peu après, dans la prison où j'ai été obligée de révéler la vérité au marquis de Pombal, de lui faire connaître que Thérèse était sa fille, parce que ce n'était qu'au nom de cet enfant que je pouvais obtenir son adhésion à mes projets, j'ai senti que ce ennemi de toute ma famille, de toute ma race, m'était odieux surtout à cause de l'amour qu'il m'avait autrefois inspiré... O mon père ! la haine que je lui porte est bien assez grande, ne l'accusez pas de faillir jamais ; mais, hélas ! c'est une haine de femme... et là même je me laisse égarer dans de vains regrets, dans de vaines colères ; je déteste moins Sébastien pour la faute qu'il m'a fait commettre que pour l'abandon qui l'a suivie, que parce qu'il venait ici se faire riche, heureux, tandis qu'il me laissait dans une lutte sauvage, moi, pauvre enfant et pauvre mère !... J'ai trouvé plus de poison dans le calice de cette fleur de jeunesse que dans toutes les coupes d'humiliations, d'injustices, qui nous ont été versées depuis... O Dieu puissant ! c'est trop de haïr l'oppresseur comme femme, comme abandonnée ! il ne reste plus de place pour cette sainte indignation qui ne verrait en lui que l'ennemi de votre nom !... Et vous, mon père, qui avez si souvent entendu l'aveu de ces fautes, pourrez-vous m'en absoudre encore !

Et la malheureuse femme était prosternée jusqu'à terre ; ses longs cheveux noirs tombaient sur la dalle

et sur les pieds nus du moine ; et elle répétait à celui qui était pour elle le Dieu invisible :

— Mon père, quelle pénitence m'ordonnez-vous ?

Il dit, du ton de l'interprète de la divinité :

— Je vous ordonne, au nom de votre salut éternel, de rester à genoux sur cette pierre jusqu'à ce que vous ayez pris la ferme résolution de consacrer toutes les puissances qui sont en vous, à renouer la sainte entreprise de délivrance universelle.

— Nous devons être embarqués dans quarante-huit heures.

— Il n'en faut qu'une, il ne faut qu'une minute pour délivrer le Portugal du joug qui l'opprime.

— Mes forces sont brisées.

Malagrida déchira un morceau de la ceinture qui retenait sa robe monacale.

— Prenez cette relique, dit-il à sa pénitente, et qu'elle vous pénètre d'une partie de l'esprit saint qui est répandu en moi. Je vais prier pour vous.

Le moine se releva, et se dressant de toute la hauteur de sa taille majestueuse, les yeux levés au ciel, les bras croisés sur sa poitrine, il pria Dieu à haute voix d'envoyer de nouvelles forces à la créature anéantie devant lui. L'extase rayonnait sur son front ; comme l'aiguille électrique attire le feu de l'orage, ses yeux attiraient l'esprit divin et resplendissaient de son éclat surnaturel ; le son de sa parole ressortait tout entier

dans le silence du sanctuaire et dans l'immobilité palpitante qui régnait autour de lui. De cette figure gigantesque ruisselaient la foi, l'enthousiasme et l'ardeur du sacrifice.

Et la malheureuse femme demeurait abattue, torturée, foudroyée sous cette puissance terrible.

—Maintenant, faible créature, dit-il, reste-là jusqu'à ce qu'une grâce divine soit descendue en toi, et ne te relève que pour jurer la mort du roi tyran.

Eléonore pressa sur son sein la relique qui venait de lui être donnée et resta prosternée sur la dalle, dans une prière extatique et profonde. Elle n'en fut pas même tirée par le bruit de la porte à coulisse qui s'ouvrit de nouveau et laissa entrer les conjurés qui venaient comme elle de sortir de leur prison, sous parole de quitter le Portugal dans un court délai.

C'était le marquis de Tavora, vieillard de haute vertu et de sainte loyauté, ses deux fils dignes de lui, Luiz de Tavora son gendre, homme de plaisir à la tête légère; puis le duc d'Avéiro, capitaine vaillant et ambitieux, aspirant à régner par l'épée, et Braz-Roméiro, conspirateur aveugle et inintelligent, dont une force athlétique était le seul avantage.

— Le bâtiment qui doit nous éloigner de Lisbonne prépare ses voiles, dit le marquis de Tavora, et nous venons ici, père Malagrida, pour que vous bénissiez, avant leur départ, ceux qui vont, sous un pavillon noir, prendre la route de l'exil.

— Vous acceptez donc les conditions qui vous sont faites, dit le moine.

— Il n'y a pas d'autre parti à prendre pour le moment, dit le duc d'Avéiro; nous allons sur la terre étrangère attendre que l'armée soit assez forte et assez instruite de ses vrais intérêts pour proclamer roi de Portugal celui qui en a été jugé le premier capitaine.

— Il faut bien que nous allions vivre du fruit des palmiers et du miel des savanes, dit Luiz de Tavora, puisque le Portugal ne nous offre plus que les murs de la prison et son pain de maïs.

— On trouve, sur la terre du Brésil, un arbre dont le feuillage endort, dit Braz-Roméiro; nous irons nous coucher à son ombre pour ne plus sentir l'ardeur de la vie.

— Ainsi, vous voulez tous partir, mes seigneurs? demanda encore le moine.

— Nous partirons puisque nous l'avons juré, dit le marquis de Tavora.

— Nous partirons puisqu'il le faut, dirent les autres. Alors une apparition se dressa devant eux.

— Vous êtes tous des lâches! dit sa voix creuse et profonde.

C'était la marquise de Tavora qui, enveloppée de ses longs cheveux noirs épars, se levait du prie-dieu, pâle comme celui qui est en proie aux révélations divines.

— Vous êtes des lâches de vous laisser abattre par

un revers, et d'abandonner le dessein que vous devez suivre jusqu'à la mort. Qu'importe que vos partisans se retirent de vous, qu'importe qu'il vous reste à peine quelques heures à voir le soleil de cette terre, il ne faut qu'un bras quand Dieu le soutient; il ne faut qu'un instant quand Dieu l'a marqué... Vous vouliez emmener une partie de la nation avec vous et combattre parti contre parti; laissez-là ces moyens vulgaires qui vous font trainer au bout de votre manteau tout un peuple imbécile; ne prenez qu'un seul d'entre vous, une heure favorable, et un endroit bien choisi — le cœur ou la tête du roi — pour y enfoncer une lance ou une balle... — Oui, je vois ce moment ! il fait nuit... tout est tranquille... le roi rêve dans l'indolence..., son orgueilleux ministre croit tout ennemi vaincu par un de ses ordres, par un mot de sa bouche... vous frappez, une goutte de sang coule... c'est du sang royal... et tout est changé, le règne de la justice est venu, l'antique noblesse brille de tout son éclat, et le Portugal tout entier resplendit du reflet de sa lumière.

Cette femme, sa voix, son regard n'étaient plus de ce monde; il était impossible de ne pas fléchir sous sa volonté comme sous un ordre céleste. Cette forme si blanche et si éthérée n'était plus qu'une urne diaphane renfermant le fanatisme embrasé, où la haine et l'amour bouillonnent ensemble et s'exhalent en vapeur dévorante. Ces hommes, quelle que fût la dif-

férence de leur nature, en furent tous pénétrés jusqu'à la moëlle des os ; tous en même temps entraînés par la même puissance, portèrent la main sur leurs armes.

— Tirez vos épées, dit-elle, et jurez d'accomplir le grand sacrifice.

Et comme ils hésitaient encore, elle ajouta d'une voix haletante :

— Si vous refusez, vous sortirez seuls d'ici ; je vais me coucher sur cette dalle jusqu'à ce que la mort vienne m'y atteindre, et mon ombre vous poursuivra partout pour vous maudire.

Entraînés par une force au-dessus de leur volonté, les conjurés tirèrent leurs épées.

Ils étaient rangés en demi-cercle en face du grand Christ d'ivoire, et leurs fers se touchaient à l'extrémité pour recevoir la bénédiction du moine. La marquise de Tavora tendit au milieu des lames son bras si frêle et si blanc, qui méritait, par sa puissance, d'être joint à ces glaives les plus terribles. Il y avait une solennité profonde dans cette scène placée au fond d'un oratoire austère, dans une teinte sombre qui éclairait à peine les traits des assistants, et semblait mettre la figure du Christ au nombre de ces personnages vivants.

— Saint des saints, dit le père Malagrida en s'adressant au crucifix, bénis le fer de ces hommes qui vont venger ton nom profané, tes autels détruits, tes plus fidèles serviteurs dispersés : qu'ils sortent triomphants de ce péril pour te servir longtemps sur la terre...

Les conjurés prononcèrent le serment qui leur était dicté.

En ce moment le sol trembla, une de ces secousses qui suivirent longtemps le tremblement de terre se fit sentir... Ces hommes pâlirent, un frisson courut dans leurs veines.

— Voyez ! s'écria le prêtre, la volonté du ciel se déclare, la terre s'agite d'elle-même sous vos pieds pour vous inviter à marcher en avant !... Obéissez !

Il y eut un long et pénible silence après lequel le duc d'Avéiro dit au moine :

— Mon père, notre foi profonde et l'ardeur de notre courage pour la bonne cause vous sont connus, il ne nous manque que de pouvoir les mettre à l'épreuve dans le court laps de temps qui nous est donné. Voyez l'aiguille marcher sur ce cadran, quand elle en aura fait deux fois le tour, nous n'aurons plus d'autre démarche à accomplir qu'à nous rendre sur le navire qui nous attend. D'ici là pourrons-nous trouver des moyens d'exécution pour nos projets ?

— Oui, car le Seigneur vous les révélera. Demain, à la première heure de la nuit, vous vous rendrez à l'extrémité du port, vous y trouverez une barque montée par un seul batelier masqué qui vous amènera au Rocher du Trident, et je vous communiquerai les instructions que j'aurai reçues du ciel.

Les conjurés sortirent lentement et absorbés par la gravité de leurs engagements. Ils défilèrent dans les

rues les plus sombres de Lisbonne ; ce ne fut qu'arrivés devant l'hôtel du duc d'Avéiro, situé sur le quai au fond de la rade, qu'ils purent s'arrêter, reprendre leurs esprits, et envisager ensemble la position où ils se trouvaient.

Le duc d'Avéiro qui avait le plus à gagner dans le renversement du roi José 1^{er}, puisqu'il était désigné pour lui succéder, était celui des coopérateurs qui avait repris le plus de confiance et de courage. D'ailleurs, sa nature et sa profession le rendaient hardi à tous les dangers. D'Avéiro, ancien favori de Jean V, et sous son règne lieutenant-général de toute l'armée, était homme de guerre s'il en fût jamais ; ses traits, parés du courage militaire, n'avaient pas d'autre expression ; sa taille haute et effacée semblait faite pour l'uniforme ; il ne comprenait la nation que dans l'armée et ne voyait dans un homme qu'une épée ; il mettait toute civilisation dans le pouvoir de la force armée, portait dans toutes les parties du gouvernement le commandement militaire, et voulait faire marcher les idées au pas de charge. Dépossédé, sous le nouveau règne, du marquisat de Gouréa, de la charge de grand-maître de la maison du roi, son audace et son arrogance l'avaient porté à ne vouloir rien moins que le trône pour dédommagement.

Le marquis de Tavora, comme nous l'avons dit, avait l'estime et le respect de toute la nation. Il appartenait à cette noblesse du Portugal, vieille comme les

roches qui le portent sur les ondes : incapable d'intérêt personnel, il s'était laissé enlever sans murmurer la vice-royauté des Indes, mais sa nature généreuse lui faisait embrasser avec ardeur la cause de toutes les infortunes ; il n'avait vu dans les réformes du ministre de José I^{er} que l'humiliation des plus nobles familles, la ruine de quelques-unes, le malheureux état des jésuites errants de royaume en royaume, et trouvant partout l'anathème parce que Pombal les avait frappés du sien, et il était entré dans les idées de révolte, dont sa femme avait d'ailleurs placé le foyer dans sa demeure et imprégné tout l'air qu'il respirait. Près de lui étaient ses deux fils. L'ainé, Bernard de Tavora, hautain, présomptueux, téméraire, avait cet orgueil extravagant de la noblesse pour elle-même, lorsqu'elle cesse d'être appuyée sur des titres réels et devient préjugé. Le plus jeune, Joseph-Marie de Tavora, âme grande, noble et belle, ne s'était lié à la conjuration que pour partager le sort de sa famille.

Leur cousin, le jeune comte de Luiz de Tavora, était léger, vain, frivole et, quelquefois, vil et criminel par défaut d'intelligence. Tous ses torts innocents venaient de ce qu'il avait le front trop étroit pour contenir une pensée. Il voyait la noblesse dans le panache blanc, le cordon d'honneur, l'habit brodé, le droit inné sur les plus jolies femmes et les meilleurs vins. Il s'était un moment attaché au roi de Portugal et avait vu, sans peine, sa femme devenir la maîtresse en titre de ce

prince, parce qu'il trouvait à sa cour plaisirs et richesses; puis il était revenu à l'opposition parce qu'on lui avait promis, sous le futur règne, plus de plaisirs et de richesses encore. Il ne voyait que les choses matérielles, parce que son esprit était trop faible pour arriver à la pensée philosophique ou religieuse qui les dominait; il s'amusaît aux mousses et aux coquillages du rivage, parce qu'il ne pouvait atteindre la perle au fond des mers.

Ces seigneurs avaient avec eux plusieurs partisans dévoués. Le plus connu de l'histoire est Braz-Roméiro, capitaine au régiment de Tavora, créature de ses chefs, mettant à leur service ses bonnes armes, ses membres athlétiques et la prépondérance que lui donnait sa force physique dans le peuple, toujours prêt à considérer cet avantage, parce que chez lui il sert à résoudre presque toutes les discussions.

Les conjurés s'entretenaient devant la porte de l'hôtel d'Avéiro. En face d'eux, était la rade chargée de navires de toutes nations; la nuit était entièrement close et l'horizon n'offrait qu'une masse d'ombre, où chacun des édifices flottants jetait seulement la faible lumière du fallot qu'il portait à la proue. Comme les seigneurs de Tavora et leurs compagnons avaient les yeux fixés sur le port, ils virent un des plus vastes bâtiments s'éclairer soudain, à l'intérieur, d'une lumière éclatante. Un grand mouvement semblait se faire dans ses cabines; puis la clarté arriva sur le pont,

et beaucoup de monde s'y répandit. Des dorures d'habits de cour brillèrent à la lueur des flambeaux. Au pied du grand mât, une figure s'éclaira plus distinctement : on reconnut le marquis de Pombal, que les officiers de l'équipage entouraient avec respect. Il ne fut pas difficile aux chefs de la conjuration de reconnaître que ce grand bâtiment qu'ils voyaient là était le navire destiné à les emmener tous en exil, et que le ministre le visitait lui-même pour s'assurer que tout y était en bon ordre et disposé pour le départ. On apporta devant le marquis de Pombal les pavillons différents que le vaisseau hissait dans les diverses circonstances; il désigna du doigt un drapeau noir.

Bientôt il descendit du bâtiment et traversa le quai avec ses officiers à peu de distance de l'hôtel d'Avéiro. Les flambeaux de sa suite formaient une ligne de lumière sur son passage, mais l'endroit où était le groupe des conjurés restait entièrement dans l'ombre. Une personne se détacha du cortège et vint passer tout près d'eux; c'était une figure aérienne de femme ou de jeune homme, on n'en savait rien, car une demi-lueur éclairait à peine sa forme suave et angélique. Elle chanta ce couplet d'un vieux poète portugais en passant devant les conjurés, et en tournant gracieusement la tête de leur côté.

Déjà, dans l'ombre qui le voile,
Le navire apprête ses mâts;

Mais quand vient à changer l'étoile,
Le vent du départ dans la voile
Ne souffle pas.

Et la figure s'évanouit.

— Nous avons des amis dans la suite du ministre ,
dit le marquis de Tavora ; le ciel nous protège.

— Nous sommes sûrs du succès, dit le duc d'Avéiro.

— Diable ! dit Luiz de Tavora , qui avait seulement
aperçu l'ovale délicat , et la grâce de cette jolie tête
penchée vers eux , si les anges que le père Malagrida
nous envoie ont cette figure-là, on peut bien se vouer
à eux.

VI

Aux premières heures du matin , la jeune comtesse de Tavora parcourait le parc du palais souverain. Elle aimait à aller dès le lever du jour s'enfoncer sous ces ombrages et voir de là s'ouvrir les fenêtres de son royal amour. Elle attachait son âme pleine d'une tendresse inquiète sur ces stores de soie qui, en s'ouvrant, allaient lui parler du prince , de cet être cher et souffrant à qui une maladie de langueur donnait des sommeils fiévreux et trop tôt interrompus.

Ce matin là elle se reposait aussi , dans un air où les aromates répandaient un léger enivrement, des cruelles agitations de la veille. Le calme que sa mère lui avait montré dans son arrestation , la certitude manifestée par elle d'être délivrée le lendemain, et

qui s'était si bien réalisée , la facilité avec laquelle le ministre avait rendu la liberté aux accusés, lui faisait penser que ses parents avaient été victimes de quelque erreur, et que , quoique ennemis déclarés du roi , ils étaient cependant étrangers aux complots formés contre lui. La veille au soir, à la nouvelle de leur élargissement , elle avait couru à leur hôtel pour les serrer dans ses bras ; mais sa mère était enfermée dans son oratoire où nul ne pouvait pénétrer ; le marquis de Tavora et ses fils étaient chez le duc d'Avéiro ; elle ignorait donc à quel prix la liberté leur avait été donnée , et que l'exil dût promptement succéder à la prison. Elle était rassurée sur leur compte et, à vingt ans, sous un beau ciel, dès que le chagrin a cessé , le bonheur est revenu.

Paolo , le jeune secrétaire du marquis de Pombal , était en ce même temps descendu dans ce jardin. Rêveur, il s'appuyait contre le tronc d'un haut citronnier et de tristes pensées inurmuraient dans son âme.

— Maintenant , disait-il , recommençons ma tâche de chaque jour , allons où le devoir m'appelle... ; le devoir, non. Le devoir est une tâche sainte, accomplie au grand jour, sous les regards de tous ; et ma tâche , à moi , s'accomplit dans les ténèbres. Chaque homme choisit plus ou moins sa carrière, et la mienne me fut imposée dès l'enfance, avant que je pusse la connaître et la juger. Le plus pauvre des pêcheurs de nos bords

a son nom qu'il porte hautement; et moi, j'ai plusieurs noms, plusieurs titres, chacun me nomme selon l'aspect sous lequel je me montre à ses yeux; moi-même je sais à peine comment me nommer!... Et dans cette destinée, frappée de mystère et de douleur, un amour ardent, immense, impétueux, s'est emparé de mon existence; un cœur jeune, passionné, palpite et bouillonne sous ces glaces de vieillesse, que la politique, les intrigues et des devoirs terribles ont amassés sur moi... Insensé! j'aime comme si je pouvais, ainsi que tous les hommes, aimer, être aimé!...

Thérèse s'était approchée du jeune homme sans qu'il l'aperçût. Il était arrêté devant une volière des oiseaux des Indes les plus précieux.

— Seigneur don Paolo, dit-elle, peut-on se mêler à votre entretien avec les colibris?

Il tressaillit légèrement au son de cette voix si douce, et tarda à répondre, comme s'il en eût été troublé.

— Vous aviez l'air d'être en affaire très-sérieuse avec les oiseaux des Antilles, monseigneur le secrétaire particulier, continua-t-elle en souriant.

— J'examinais, dit-il, un de ces charmants phénomènes que la nature met sans cesse sous nos yeux; c'est le plumage de ces papegais et de ces bingalis, offrant, dans la même minute, l'éclat et la nuance de de la topaze, de l'émeraude ou du saphir, changeant de couleur sous chaque onde de lumière.

— Vous *examiniez* ces transformations, dites-vous, je crois que *étudier* serait mieux le mot.

— Comment cela?

— C'est qu'il paraît que vous prétendez à égaler cette variété d'aspect, à revêtir comme ces oiseaux les couleurs les plus opposées. Ainsi, dans les cercles de la cour, nous vous voyons sous la forme du jeune homme le mieux fait pour le monde. On assure que dans le cabinet du ministre la gravité de votre physionomie, la profondeur et l'austérité de votre regard imposent aux diplomates barbons; on vous voit quelquefois faire éclater la hardiesse du plus intrépide marin en conduisant une barque sur la mer orageuse; dans d'autres moments, prier au fond d'une église le front prosterné dans la poussière comme le novice le plus fervent; et on dit aussi que lorsque vous allez boire et fumer dans les tavernes, vous ne le cédez en rien pour les allures effrontées et tapageuses à l'étudiant le plus mal appris.

— Quand on veut connaître les classes de la société, il faut se fondre avec elles; car la présence d'un étranger les gênerait dans leurs démonstrations et les empêcherait de se révéler.

Dona Thérésa s'assit devant la façade du petit temple de marbre à jour qui servait de volière; le jeune homme se tint debout près d'elle, appuyé sur le cordon d'acanthé de l'édifice transparent.

— Et, c'est dans ces observations pénibles et souvent

attristantes, dit-elle, que vous consommez votre jeunesse, tandis qu'on ne vous connaît aucune passion, aucun amour de votre âge.

— Madame, dit vivement Paolo, n'avez-vous jamais pensé en voyant ces oiseaux des tropiques, ces créatures si merveilleusement belles, qu'un grand nombre d'entre elles naissent et meurent dans le sein d'une forêt vierge, sans qu'un seul regard humain ait jamais connu leur beauté, qui semble avoir été un chef-d'œuvre inutile? C'est ainsi que, quelquefois, les sentiments les plus vifs, les plus animés, les plus beaux naissent et vivent à jamais enfermés au fond d'une âme, sans que nul connaisse leur existence.

— Vous êtes trop adonné aux froides spéculations de l'intelligence, Paolo, pour que l'amour ait beaucoup d'empire sur vous.

— Il y a place pour tout dans une âme ardente, développée sous le ciel du Midi : place pour la politique qui observe et conduit les hommes, pour la foi religieuse qui embrasse toute l'essence des sphères célestes, et pour un sentiment, ajouta-t-il en baissant la voix, plus fort et plus envahissant que tout le reste...

Le jeune homme s'arrêta pâle et oppressé.

— Vous m'étonnez, dit Thérésa, en le regardant avec une curiosité naïve; je ne vous avais jamais connu ce regard et cette voix.

— Parce que je dois toujours enfermer au dedans de moi ce que je sens avec le plus de violence ; la loi mystérieuse et terrible de ma destinée le veut ainsi. Le voile froid du tombeau doit m'envelopper dès cette vie. Je dois montrer un visage impassible, dévorer mes soupirs, mes larmes, cacher toutes les tourmentes de mon sein, quand tous les jours, et quelquefois tout le jour, je suis près d'une femme dont le moindre mouvement fait vibrer mon être tout entier, dont la contemplation appelle mon âme rampante à ses pieds, dont le souffle recueilli avec ardeur dans l'espace, m'apporte seul l'existence, dont un baiser me coûterait la vie éternelle, et dont je voudrais peut-être avoir un baiser à ce prix...

Peu à peu, tandis qu'il parlait, les yeux de Thérèse s'étaient baissés sous les regards embrasés de Paolo ; elle avait courbé la tête sous cette parole passionnée comme sous un vent trop ardent, et elle se tenait penchée, intimidée et tremblante...

— Le soleil devient brûlant, don Paolo, dit-elle, vous devriez gagner le quinconce... et moi, je vais rentrer.

— Vous n'avez pas le droit de me chasser, madame, vous n'avez pas le droit de me fuir, dit-il avec une amertume hautaine, je n'ai nommé personne.

En ce moment, le front de Thérèse, obscurci par une pénible émotion, s'éclaira tout à coup de la plus douce joie : c'était le roi qui arrivait par l'avenue du

palais, appuyé sur le bras du marquis de Pombal. Les sourcils de Paolo se rapprochèrent par une contraction violente, il passa sur son front un éclair de haine et de colère, qui fit place, aussi rapidement, à une expression de calme et de douceur.

Don José venait prendre le repas du matin sur une terrasse située entre le parc et la mer, et couverte d'une tente de soie. Le rivage envoyait réfléchir dans les eaux des cimes de fleurs et de verdure, tandis que les ondes lumineuses lui jetaient leurs reflets en lames argentées ; le vent faible et silencieux paraissait atteint de la molle langueur qui régnait sur l'horizon, et apportait doucement des parfums sous les rideaux de soie qu'il dérangeait à peine. Le prince engagea la comtesse Thérésa à s'asseoir à ses côtés, ainsi que son ministre, et le jeune secrétaire qui ne quittait guère ce dernier.

— Restez près de moi, Thérésa, dit-il, restez, mes amis, j'ai besoin de reposer mes yeux sur de douces figures, éclairées par de tendres âmes, pour oublier les visions effrayantes de la nuit. Les ombres de mes ancêtres, celle du malheureux Alphonse VI, celle du coupable Pédro, celle de mon père, m'apparaissent toujours sombres et murmurantes, comme si les rois emportaient assez de tristesses et d'ennuis de leur règne pour remplir toute leur éternité... mais que me veulent à moi, ces princes trépassés avec leur couronne d'épines ?

— Ne vous laissez pas émouvoir par ces vaines apparitions, sire, dit Thérésa, un roi chevalier ne saurait-il vaincre des fantômes ?

— Non, car je ne sais avec quelle arme les combattre. J'ignore si la fièvre lente qui me consume enfante ces visions, ou si la venue de ces spectres, présage de funestes événements, allume dans mon sang cette ardeur malade. Vous le voyez, mon cher ange, je ne puis même savoir si je suis malade ou malheureux.

Vous n'êtes plus ni l'un ni l'autre auprès de nous, dit encore Thérésa au prince avec un sourire qui semblait appeler le sien.

Le jeune Paolo s'acquittait du soin de verser le café fumant dans les coupes de vermeil avec une grâce respectueuse ; rien n'indiquait de l'agitation dans son âme, seulement son visage était tantôt empourpré comme les rayons du jour, tantôt pâle comme les lueurs de la mer. Il prit alors la parole.

— Sire, j'oserai dire que de nos jours on se borne trop au moyen de la science pour la guérison des maux de l'âme et du corps, on oublie les secours offerts par les plus simples parties de la nature dont nos pères faisaient usage et se trouvaient quelquefois si bien.

Il y a, non loin de la résidence royale de *Quinta da Cima*, une source dont les eaux prises au lever du jour guérissaient autrefois les fièvres les plus malicieuses,

et qu'on laisse aujourd'hui couler inutiles entre leurs roseaux.

— J'ai entendu parler, dit le roi, des pèlerinages qu'y faisaient au retour d'Afrique les chevaliers de don Sébastien pour réparer leurs forces épuisées par une campagne désastreuse, et des effets salutaires qu'ils en ressentaient.

— On dit, reprit Paolo, qu'un esprit saint plane sur cette fontaine, et qu'on voit parfois dans le bassin le reflet de ses ailes blanches et de son écharpe d'azur.

— Je n'ai pas le bonheur d'y croire, dit le roi, mais n'importe, j'irai essayer la vertu de cette onde ; je partirai ce soir afin d'être à *Quinta da Cima* au lever du jour.

— La nuit prochaine sera belle, la lune se trouvera dans son plein.

— Vous avez raison, Paolo, je commanderai ma voiture de voyage pour ce soir et je partirai seul avec vous, mes amis ; car je ne veux mettre nul autre dans la confiance de mes faiblesses.

Peu d'instant après, don José s'affaissa sur les coussins du sofa placé dans les massifs de feuillage et tomba dans un léger sommeil.

Thérèse le contemplait avec une expression d'ineffable tendresse.

Le marquis de Pombal, qui jusque-là avait paru absorbé dans ses pensées, jeta un vif coup d'œil sur le

roi endormi, puis sur Thérèse, puis donna à Paolo des ordres qui l'appelaient promptement au palais, et le jeune homme quitta la terrasse.

— Qu'il est beau ainsi ! dit la comtesse, en regardant avec amour don José ; cette couronne d'églantine qui est tombée sur son front lui va mieux que celle de roi, car ses traits sont empreints comme elle de pureté et de suave douceur... Et on peut le haïr, grand Dieu ! on peut songer à répandre son sang !

— Nous n'avons plus à redouter, je l'espère, ces atroces complots ; mais d'autres douleurs non moins vives vous attendent, mon enfant.

— O don Sébastien ! je puis tout souffrir maintenant que le roi est en sûreté et que mes parents sont sortis de prison, grâce à votre magnanime protection.

— Oui, le marquis de Tavora et ses complices ont été mis en liberté ; mais sous le serment prêté par eux de quitter le Portugal immédiatement pour se retirer dans ses terres du Brésil.

— Un exil, grand Dieu ! un exil au-delà des mers, où je ne pourrai les suivre, les consoler, respirer le même air qu'eux !... O don Sébastien ! n'y a-t-il point d'espérance de voir adoucir cet arrêt, point de grâce qu'on puisse obtenir en la demandant à genoux.

— Non, car cette punition ne fait qu'en remplacer une plus sévère. Et je ne plains pas les factieux qui voulaient bouleverser un royaume entier pour trouver sur ses ruines de quoi assouvir leur odieuse ambition...

Mais toute ma pitié se porte sur vous, douce et tendre créature, sur vous qui allez rester seule au milieu de tant de douleurs et de dangers.

— Je dois peut-être suivre ma famille, dit-elle avec une profonde tristesse.

— Non, chère enfant ; car le roi qui n'a que vous de bonheur au monde, ne supporterait pas votre perte. Vous seriez aussi cruelle en le quittant que ceux qui veulent sa mort. Vous ne pouvez demeurer à l'hôtel de Tavora, ni dans celui de votre mari, puisque l'un et l'autre vont être confisqués selon la loi ; vous ne pouvez non plus habiter la demeure royale. Venez dans mon palais, Thérésa ; une aile de cette habitation vous sera consacrée, elle prendra vos armes et votre livrée, vous y serez chez vous, mais assez près de moi pour que mon influence puisse vous protéger.

— Vous, don Sébastien, vous dont toute la vie d'honneur, de loyauté, de saintes œuvres a été employée à vous faire une auréole de vertus qui vous distingue entre tous les hommes, vous voudrez recevoir sous votre toit la femme signalée dans tout le royaume pour sa folle conduite.

— Thérésa, avez-vous quelquefois songé à l'affection d'un père ? savez-vous ce qu'il y a de dévouement, de tendresse et de palpitante anxiété, de constante protection ? On le prendrait pour l'amour, s'il n'était aussi pur ; on le prendrait pour la passion, si on ne savait qu'il doit durer toute la vie. Quand un père regarde sa

filles, cet autre lui-même, mille fois plus charmant, dont la beauté est sa gloire, dont les grâces sont ses trésors, il n'y a rien pour lui au monde qui puisse être mis en balance avec cette tête si chère ! Pour elle tous les sacrifices sont des joies, sans quoi il ne les compterait point ; pour elle seule il est courageux et fort ; pour elle seule il sent sa fortune et sa grandeur ; il travaille, il combat, il s'élève, il respire, il meurt pour elle... Eh bien, c'est cet amour de père que je sens pour vous, Thérèse, voulez-vous venir dans mon palais ?

— J'irai, mon père, et vous me protégerez.

— Et, je le jure devant Dieu ! jamais le pouvoir ne m'aura été si doux.

Pombal enivrait son âme du bonheur d'avoir trouvé une fille. Il la sentait bien à lui. Ce teint chaud et éclatant comme les roses d'Olinda, cette taille haute et souple comme les arbres qui n'ont jamais obéi qu'au vent, cette nature pleine à la fois de vivacité et de mollesse lui rappelaient les bords où il avait aimé. Il avait toujours chéri Thérèse ; maintenant il comprenait sa tendresse. Thérèse lui ressemblait par l'expression du visage ; elle avait le même regard que lui, les mêmes mouvements de physionomie ; souvent quand elle parlait, il croyait entendre une inflexion de sa propre voix. Elle avait aussi sa franchise, son courage, la sensibilité élevée de son âme, et elle unissait à ces vertus tant de grâces de femme qu'elle le faisait adorer.

Cette enfant créait pour lui la famille dont l'absence avait été la plus grande douleur de sa vie ; elle dissipait cet isolement dont il avait tant souffert. En la regardant il ne désirait plus rien. Son besoin le plus ardent était de la soutenir, de l'abriter dans son sein, lui qui, poussé par la fatalité, avait amené son union funeste avec le roi ; lui qui se trouvait en même temps la justice vivante chargée de punir ses parents : toujours et partout l'instrument de ses malheurs.

Tandis qu'il rêvait ainsi en la contemplant avec amour, la jeune femme songeait avec désespoir au bannissement qui frappait sa famille et ceux qui s'étaient dévoués à sa cause. Le noble vieillard qu'elle croyait son père, sa mère pleine d'austérité, mais toujours grande et juste, ses frères qui, par l'âge et le sang du moins, se rapprochaient d'elle, ne lui apparaissaient plus que sous leur face la plus belle. Elle se trouvait égoïste et barbare de garder pour elle l'air, le ciel, les bruits, les parfums de la patrie, tandis qu'ils iraient errer dans un monde à demi sauvage... ; mais en même temps, elle s'était agenouillée près du prince endormi et lui disait dans son âme que c'était pour lui seul qu'elle restait...

Une larme de Thérésa qui tomba sur la main de don José l'éveilla. Elle se hâta d'essuyer ses pleurs et de sourire ; puis tous trois quittèrent le parc et rentrèrent au palais.

VII

Le soir même don José s'occupait de quelques objets qu'il voulait emporter avec lui à *Quinta da Cima* : les poésies de Camoëns, son luth aimé, un livre d'heures qu'il voulait lire avant d'arriver à la fontaine.

Thérésa, le cœur dévoré de tristesse par la connaissance du coup qui allait frapper ses parents, était encore absorbée par de vagues terreurs.

— Comment pensez-vous à partir ce soir, disait-elle au roi, le ciel s'assombrit et se couvre de nuages orageux.

— Ce n'est point l'orage qui brunit le ciel, mon enfant, c'est la nuit qui s'avance, et ces teintes rouges sont celles du couchant.

— Le treize du mois est un jour funeste pour se mettre en voyage, cher sire.

— Aussi partirai-je la nuit ; et la nuit endormie dans ses voiles, ne partage en rien les caprices bons ou mauvais de la journée.

— On a vu des figures suspectes rôder nuitamment sur la route de Bélem.

— Oui, ma douce amie, mais c'étaient des pâtres qui cherchaient à franchir les haies vives pour entrer dans des champs d'orangers.

— Mais, sire, vous êtes bien faible ce soir pour songer à monter en voiture ; vos traits sont altérés et d'une pâleur extrême.

— C'est que la fièvre, qui me donne ces ardentes couleurs, vient de me quitter, et je me trouve, au contraire, moins souffrant que jamais.

Thérèse renferma en elle-même ses tristes pressentiments, et, prenant sa lyre, ne songea plus qu'à rendre agréables au roi le peu d'instants qu'elle avait encore à passer avec lui.

A la nuit close, le duc d'Avéiro, le marquis de Tavora, dona Éléonore, ses deux fils et son gendre, suivis de leur fidèle compagnon, Braz-Roméiro, se rendirent à l'endroit du rivage obscur et peu fréquenté, où ils devaient trouver une barque et un batelier masqué qui les conduirait au Rocher du Trident, afin d'apprendre du prêtre inspiré de Dieu les moyens d'accomplir leur grand dessein. En effet, arrivés à ce bord, ils aperçu-

rent un mouvement sur l'eau, et une barque s'approcha d'eux ; elle était montée par un seul rameur couvert d'un masque et d'un manteau, de taille petite et frêle, qui cependant, quand ils y furent montés, poussa la chaloupe au large avec une force et une rapidité prodigieuses.

Les conjurés étaient silencieux, absorbés dans leurs pensées comme dans ces moments où on va jouer sa vie contre un désir à réaliser, et où chaque minute, sombre comme la route du tombeau, ou resplendissante comme les marches du trône, jette votre âme en proie aux émotions les plus diverses et les plus violentes.

Ils voguaient sur la mer calme, mais où la lune, se levant dans une brume épaisse, répandait une teinte morne et livide.

Le comte Luiz de Tavora était placé à la proue du bateau, à quelque distance du reste des passagers. Le pauvre jeune homme, poussé bien malgré lui dans ce tourbillon de complot, révolté par obéissance et factieux à contre-cœur, s'ennuyait profondément. Assis tout à côté du batelier, il cherchait à se distraire un peu dans le trajet par la conversation de cet homme inconnu et mystérieux, mais à qui il pouvait bien se fier puisqu'il leur était envoyé par le père Malagrida lui-même.

Je ne comprends pas, dit-il naïvement, quel plaisir on peut trouver à des conspirations qui vous jettent

tout à coup dans des cachots, menacent de vous envoyer dans des pays perdus ou bien à l'échafaud, et vous font promener la nuit dans un méchant bateau au milieu d'un affreux brouillard.

— Dans toutes ces circonstances pénibles, répondit son conducteur, la pensée vous soutient.

— La pensée ne me soutient pas du tout, je me trouve très-mal à l'aise sur ce banc de bois... Je tiens beaucoup à ne pas découcher de mon hôtel. J'ai un lit du meilleur duvet de cygne, des tapis des Indes partout où je pose mon pied, des domestiques intelligents qui m'apportent tout ce que je peux désirer avant que j'aie le temps de le demander.

— Mais là, vous savez que la noblesse à laquelle vous appartenez est bien déchue, opprimée, dépouillée, et cette pensée empoisonne toute votre vie.

— On le dit. Mais en vérité, puisque cette chute de la noblesse nous est si cruelle, puisque nous regrettons tant les privilèges et les richesses qu'on nous a ôtés, comment pouvons-nous de gaieté de cœur exposer ce qu'il nous en reste ? Je vous assure qu'on peut encore très-bien s'en arranger. J'ai à Lisbonne huit chevaux arabes, un train de chasse complet, une garde-robe qui ferait envie à un pacha. A la campagne, une maison délicieuse, un paradis de fleurs, de femmes, de musique, de nectar, où on passe, je vous assure, des nuits plus agréables qu'ici. Et avec cela, un revenu inépuisable, savoir : le moyen de faire des dettes à

discretion... On m'a déjà fait quitter mes habitudes pour un complot mal bâti, qui nous a procuré vingt-quatre heures de prison, de faim, de fatigue et d'ennui... Tenez, mon cher, je suis brave, j'aime la guerre avec toutes ses pompes d'armures resplendissantes, de tentes déployées, de fanfares et de bannières au vent, mais je déteste ces guerres de partis avec leurs prisons, leurs tristes oratoires où on va entendre prêcher, leurs courses nocturnes où il faut porter un manteau de voleur comme celui-ci... qui, par parenthèse, est déjà tout mouillé du brouillard de la mer.

— Comte de Tavora, je suis étonné de vous voir dans de pareils sentiments, car de tous les nobles qui ont juré le renversement du pouvoir ennemi, vous êtes celui qui avez le plus d'outrages à venger.

— Vous voulez parler de la liaison du roi avec la femme qui porte mon nom. Mais, mon cher, ce point n'est pas aussi capital que vous le pensez. Le préjugé qui attache l'honneur d'un homme à la raison fragile d'une jeune femme, diminue tous les jours et, chez moi, il est entièrement effacé par une seule réflexion. Si ma femme était la plus vertueuse des créatures, je n'en vaudrais pas mieux, je n'aurais pas un grain de mérite de plus; comment vaudrais-je moins si le contraire existe; il ne saurait être un jeu où l'on puisse perdre sans pouvoir gagner. Tous mes amis pensent comme moi, je vous le jure, et ils me prouvent leur considération tous les jours en venant souper chez

moi... Mais, mon cher batelier, je vous en prie, ne ramez pas si vite : les lames montent dans le bateau et nous voici dans l'eau jusqu'aux genoux.

— D'après ce que vous me dites là, don Luiz, comment se fait-il que vous soyez parmi nous ?

— Par faiblesse pour ma belle-mère à qui on ne peut pas plus résister qu'à Satan, et puis parce qu'on me persuade parfois que lorsque le duc d'Avéiro sera sur le trône, l'épée du noble deviendra une baguette magique qui lui soumettra tout sur la terre. Et je me suis soumis à leur volonté quoiqu'il m'en coûte d'amers regrets, je vous le jure... Et vous, mon cher inconnu, vous jouez donc bien gaiement avec votre fortune et votre vie ?

— Oh ! ma fortune, ma vie, ce ne serait rien, mais pour venger les victimes du roi José et de son ministre, j'engloutirais Lisbonne tout entière dans les gouffres dont elle a naguère touché le bord aussi volontiers que cette petite barque dans le fond d'une vague.

En joignant le geste aux paroles, il frappa si violemment la frêle embarcation, qu'elle se jeta sur les côtés l'un après l'autre et se couvrit d'ondes bouillonnantes. Don Luiz jura de tout son cœur, et comme on était arrivé au rivage, on sauta sur le bord.

— Tudieu, monseigneur l'inconnu, dit-il au rameur, si vous y allez ainsi, quand ce n'est qu'une simple figure, ornement de votre discours, nous devons attendre de belles choses de vous au moment de l'action... mais

conduisez-nous vite chez le père Malagrida où nous trouverons au moins un toit et de la lumière.

Les passagers descendirent sur le sable qui servait de port au Rocher du Trident et gagnèrent sa hauteur. Le batelier masqué entra d'abord seul dans la cabane que le père jésuite, sous les habits d'un pêcheur, s'était formée dans les ruines du monastère. Ils conférèrent longtemps seuls ensemble. Les conjurés attendirent au dehors assis sur des blocs de colonnes et de statues brisées, non moins mornes et non moins brisés que ces marbres, débris comme eux d'une grandeur passée.

L'inconnu vint leur ouvrir l'entrée de la chaumière. Ils y trouvèrent Malagrida plus imposant que jamais, portant haut son front d'inspiré, tout rayonnant de lueurs divines. La nuit s'était dégagée de ses brumes, la lune dardait de toute sa clarté sur cette roche d'une blancheur éblouissante et couverte de ruines ; la lumière jaillissait de toutes les faces des marbres brisés, elle entraît à pleines ondes dans l'intérieur de la cabane, et ces objets rustiques formés avec les restes d'une ancienne magnificence, ces piliers corinthiens soutenant un toit de chaume, ce mausolée sculpté servant de couche, ce grand Christ exhumé des décombres étaient éclairés comme par une pâle journée. On voyait aussi des insignes de pêcheur, des voiles de nacelle étendues dans une partie de la pièce et formant un retranchement, des filets semés de toutes parts sur des trônçons de colonnes.

Les membres de la famille de Tavora, le duc d'Avéiro, le capitaine Braz-Roméiro, se tenaient respectueusement debout devant le père jésuite ; le batelier, toujours enveloppé de son manteau, toujours masqué, était placé derrière lui.

Le prêtre prit la parole.

— Béni soit ce moment, dit-il, qui va terminer de déchirants combats et nous mener à un but si saintement poursuivi. Le ciel montre par les plus frappantes manifestations qu'il approuve nos desseins. Tout s'arrange de soi-même pour favoriser l'acte qui doit amener votre délivrance et celle du Portugal. Don José I^{er} partira cette nuit pour sa résidence royale de *Quinta da Cima*, près de laquelle est une source bénie par le Seigneur, dont il veut essayer la vertu pour trancher le mal qui le consume... Mais les lèvres de l'impie ne toucheront pas à ces ondes qui lui donneraient de nouvelles années d'existence et de tyrannie ; il faut qu'il trouve la fin de ses jours à la place même où il allait chercher à les ranimer. Don José sera seul avec son ministre et deux de ses confidents dans une voiture sans escorte, il passera peu d'heures avant le jour sur la route de Bélem. Là, sont de distance en distance des fermes ruinées par le tremblement de terre, et maintenant abandonnées, qui serviront à vous dérober aux regards. Duc d'Avéiro, vous que la voix des fidèles Portugais nomme pour remplacer le roi condamné, il vous appartient de porter le coup dé-

cisif; vous serez retranché derrière le premier de ces bâtiments, et lorsque la voiture passera, vous tirerez sur le roi. Mais comme la main de l'homme n'est pas infaillible, Braz-Roméiro et les fils de la maison de Tavora seront placés derrière les autres bâtiments avec les mêmes armes à la main, pour accomplir votre ouvrage s'il était manqué ou incomplet; l'auguste vieillard qui est à notre tête, le marquis de Tavora et moi nous serons près de vous, afin de vous soutenir par nos prières et de partager vos dangers.

Le prêtre se tourna vers l'inconnu placé derrière lui.

— Vous, mon fils, lui dit-il, votre tâche sera plus difficile si vous avez le courage de la remplir. Pour ne pas éveiller les soupçons, vous devez garder votre place habituelle dans la voiture du roi, et la mort viendra sans doute vous y atteindre.

— J'y serai, répondit le jeune homme avec un accent de résolution profonde, de tranquillité sublime. Ce mot fit tout tressaillir autour de lui.

— Maintenant, duc d'Avéiro, reprit le jésuite, jurez qu'en ceignant la couronne de Portugal, le premier usage que vous ferez de la toute-puissance sera de porter secours à la sainte Église, de relever les communautés de jésuites, de leur rendre leurs terres, leurs revenus, de rappeler les membres de la société de Jésus dispersés dans toutes les contrées de l'Europe, d'employer votre pouvoir et vos armes, s'il le faut, pour les délivrer des lieux où on voudrait les retenir

prisonniers, de donner de plus à la maison patronale des jésuites de Cintra, la moitié des fonds qui se trouveront au trésor public à votre avènement, et la moitié des diamants de la couronne.

— Je le jure.

— Vous, marquis de Tavora, qui allez reprendre la vice-royauté des Indes, jurez de protéger également les enfants de Jésus dans votre territoire. Vous, dona Éléonore, de continuer à leur consacrer vos prières, vos secours, votre sang et celui de votre famille s'il le faut.

— Nous le jurons, dirent-ils tous deux.

Et moi, reprit le prêtre, je m'engage devant Dieu à fonder des messes et des services dans toutes les églises de l'ordre pour le soutien de la monarchie nouvelle : je jure au nom de mes frères qu'ils emploieront toute l'autorité qui leur est donnée par les prônes, toute l'influence qui leur est donnée par la confession à servir, favoriser la puissance souveraine et nobiliaire, à faire accepter tous les actes qui émanent d'elle.

On entendit une cloche dans le lointain.

— Écoutez, dit Malagrida, onze heures sonnent, don José partira à une heure de Lisbonne, il sera à quatre heures du matin sur la route de Bélem, dans l'endroit où les bâtiments isolés protégeront votre présence; d'ici il ne vous faut que trois heures pour arriver à ce lieu. Vous pouvez l'y attendre. Vous trou-

verez des armes et de cheveaux à la sortie de ces ruines.

En ce moment, on entendit quelque bruit derrière les voiles de nacelle qui dérobaient une partie de la pièce; les conjurés se regardèrent fixement et pâlirent, mais le prêtre parlait encore, ils n'osèrent l'interrompre.

— Oui! disait Malagrida avec un enthousiasme prophétique, avec des regards dont les éclairs semblaient illuminer l'avenir, avec des vibrations de voix qui faisaient tout palpiter autour de lui. Oui! demain quand le jour descendant du ciel apportera le regard de Dieu sur la terre dans des torrents de flamme, ce regard éternel verra le triomphe de ses fidèles serviteurs, et les anges diront : « Nous l'attendions, Seigneur, car vous l'aviez voulu. » Demain, nobles défenseurs de la foi, demain, vous deviez suivre le pavillon noir qui vous emmenait en exil, vous deviez voir à jamais fuir sous vos pas et sous vos regards les rives chéries du Portugal, demain vous en prendrez l'empire! demain vous ressaisirez ces terres que le créateur a faites pour vous, que vous avez arrachées il y a plus d'un siècle aux Espagnols, comme votre bien usurpé; demain vous prendrez la couronne, le sceptre, vous aurez autour de vous les drapeaux de l'armée, les chœurs du peuple reconnaissant, vous poserez votre main sur le livre de la loi, et votre pied sur la tombe du roi José !...

Soudain un cri déchirant sortit de derrière les toiles déployées. Une violente commotion vint frapper à la poitrine tous ces hommes tremblants, le visage même du prêtre s'altéra. le moment était si dangereux, chacun demeurait immobile ; l'inconnu seul, plus hardi, arracha la faible barrière qui s'étendait entre eux et l'endroit d'où était parti le cri... Mais la toile tomba de sa main, et il s'appuya contre la muraille. chancelant et frappé au cœur.

Une femme était là, blanche comme les mousselines qui l'enveloppaient, les cheveux défaits, les sourcils contractés, les yeux ardents, immobiles, et comme raidie par le froid de la mort. Elle dit, d'un ton où la surprise et l'égarement dominaient :

— Vous voulez tuer le roi ?

C'était Thérésa. Sans songer à l'audace qu'elle avait de se montrer là, à l'horreur que sa vue devait y causer, elle répétait comme une insensée :

— Vous voulez tuer le roi !

L'étonnement plein d'angoisse qu'elle éprouvait était répandu dans les autres par sa présence : tous demeuraient frappés de stupeur.

Thérésa, dans la journée, avait vainement tenté de voir ses parents. Le soir, ne les trouvant point à l'hôtel, elle apprit qu'ils s'étaient dirigés du côté du port, elle y courut, on lui dit qu'ils venaient de monter dans une barque. Pensant bien que c'était à la demeure du père jésuite qu'ils s'étaient rendus, et que là

seulement elle pourrait leur dire un dernier adieu, elle avait pris une chaloupe et s'était fait conduire à toutes rames au rocher du Trident; elle était entrée à la chaumière des ruines par la première porte qui s'était présentée à elle... Mais là seulement, songeant qu'il ne lui était peut-être pas permis d'entrer dans cette enceinte, elle s'était arrêtée derrière les toiles des voiles déployées, et avait entendu les derniers mots prononcés par Malagrida.

Un silence terrible dura quelques instants... Puis, tout à coup Thérèse s'élança au milieu des conjurés et se jeta à genoux en criant :

— Grâce! grâce! pitié pour lui! ne le tuez pas!

— Que venez-vous faire ici, malheureuse enfant? dit le marquis de Tavora.

— Vous, madame, s'écria d'Avéiro, vous qui sortez des bras de don José, vous qui portez encore le parfum de son manteau royal et des coussins de soie de son alcôve, vous appartient-il de pénétrer dans le sanctuaire où la religion bénit des hommes qui se préparent pour un grand sacrifice et touchent peut-être à la dernière heure.

— Étrangère! retirez-vous, s'écria sa mère.

Elle se redressa avec un hauteur irritée.

— Vous me méprisez, vous me chassez, dit-elle, moi, pauvre femme, qui n'ai fait qu'aimer, prier et pleurer; vous êtes bien fiers pour des assassins!... Il est donc bien beau de s'enfermer dans l'ombre pour

ourdir des complots et d'aller traîtreusement attendre sur la route un homme désarmé pour le massacrer!... Et quel homme, Dieu puissant! un être tout de bonté, tout de miséricorde, qui n'a jamais mérité un ennemi, et a pardonné à tous ceux qui le sont devenus.

— Cessez un tel langage, madame, lui dit un de ses frères, la louange dans votre bouche est une audacieuse impudeur, car cet homme est votre amant.

— Mais cet amant est un roi! et vous qui projetiez sa mort, vous ne savez donc pas que la personne des rois est inviolable; que le sacre dont ils sont revêtus est l'empreinte de Dieu même; qu'on ne peut y porter la main sans être sacrilège, et que jamais le meurtrier d'un roi n'a trouvé de longs jours sur cette terre.

— Madame, s'écria le duc d'Avéiro, gardez-vous de juger ceux qui sont au-dessus de vous! et ne les outragez plus par votre présence : sortez!

— Faites-moi donc jeter à la mer, car si je sors d'ici vivante, j'irai vous dénoncer.

— Vous! ma fille! s'écria le marquis de Tavora.

— Oh non! non! mon père! dona Éléonore! mes frères, je ne vous ferai pas de mal...; mais ayez pitié de moi! sauvez votre fille dans celui qu'elle aime; et elle se précipita de nouveau à leurs pieds.

Elle pleurait à genoux, implorant et maudissant à la fois, mêlant la prière et l'imprécation, ivre de douleur, touchante et terrible en même temps, belle comme l'ange du désespoir.

Les assistants étaient en proie à un trouble violent battu de toutes les tempêtes de l'âme; leur silence agité et palpitant disait le supplice que la vue de cette femme leur faisait endurer.

Le prêtre intervint.

— Assez, assez de faiblesse humaine ! s'écria-t-il. l'heure du départ qui est venue dit que le sacrifice commence et que tout le reste doit cesser. Alors il releva violemment Thérèse et la tint fixée à ses côtés de son bras nerveux, et surtout de son regard dont rien ne pouvait braver la puissante fascination. Elle demeura là, pâle, froide, raide, silencieuse comme la mort. Puis le moine, montrant le crucifix aux assistants, leur dit avec un geste impérieux :

— Vous ! prêtez serment au Dieu qui vous entend d'accomplir sa vengeance. Et partez.

Alors le marquis de Tavora leva sa main armée de l'épée nue devant le Christ, et dit :

— Mort au roi qui a renversé l'Église sainte et dispersé ses ministres.

Et il sortit.

— Mort au roi qui a dépossédé l'antique noblesse et et brisé son épée, dit d'Avéiro.

— Mort au roi qui s'est emparé de nos richesses, abreuvé de notre sang et de nos larmes, dirent les fils de Tavora.

— Mort au roi qui a déshonoré ma fille, dit d'une voix plus sourde dona Éléonore.

Les autres conjurés passèrent à leur tour en répétant la même imprécation.

Et Thérésa les vit tous l'un après l'autre passer devant elle dans la clarté blanchissante de la lune comme des fantômes menaçants et sortir de l'enceinte; et lorsqu'ils furent dehors, toutes ces voix ne formèrent plus qu'un son, toutes ces haines diverses, plus qu'une malédiction, et elle entendit répéter encore : *mort au roi.*

Cependant l'inconnu restait toujours appuyé contre le pilastre dans une douleur que trahissaient sa pose accablée, le tremblement de tout son corps et parfois des mouvements éperdus pour s'élançer en avant.

Malagrida posa une main sur son épaule, de l'autre il lui fit signe de sortir, et le jeune homme sortit. Le père jésuite disparut en même temps.

Thérésa, demeurée seule, reprit l'usage de ses membres glacés; elle passa plusieurs fois la main sur son front comme pour en arracher l'égarement, la folie qu'elle sentait s'emparer d'elle. Puis, quand elle se vit bien seule, et pensant que chaque minute approchait les assassins du roi qu'ils allaient massacrer, elle voulut courir sur leurs traces pour les retenir, elle se précipita vers la porte... elle était fermée... elle courut à l'autre entrée, elle était également close, et elle essaya vainement de l'ébranler. Elle chercha avidement des fenêtres, la lune ne tombait que par des ogives inaccessibles. Alors elle courut en tout sens au

milieu de ces ruines , se heurtant , se brisant à toutes leurs faces , poussant ces panneaux de marbre de ses frêles mains , comme si elle eût pu les renverser.

— Non ! non ! s'écria-t-elle enfin , point d'espoir , point de secours , je ne peux sortir d'ici... le roi est perdu ! il n'est plus rien qui puisse le sauver... plus rien que Dieu seul !

Alors elle se jeta à genoux , et dans une de ces prières qui embrasent l'être , l'exaltent au-dessus de lui-même , emportent l'âme tout entière vers le ciel , elle dit :

— Mon Dieu ! ayez pitié de lui !



VIII

¹ Le 14 septembre 1759, au matin, les habitants de Lisbonne accouraient en foule dans les rues, aux portes, aux fenêtres et sur les balcons : l'homme du peuple en bonnet bleu, en veste rouge, le seigneur en manteau pailleté, la villageoise avec sa corbeille sur la tête, ses boucles d'oreilles et son collier de grains d'ambre, la grande dame se cachant à demi sous sa mantille et son éventail. Toute la foule bigarrée se pressait pour écouter avec une curiosité avide un manifeste du roi José I^{er}, que le crieur public, accompa-

¹ Tout ce récit est parfaitement exact pour le fond et les détails. Il existe des mémoires contemporains très-volumineux sur l'attentat commis contre José I^{er} et le procès qui suivit ; c'est à ces sources que tous les faits rapportés ici ont été puisés.

gné de quatre trompettes, lisait à voix retentissante dans les carrefours de la ville.

Il était ainsi conçu :

« Sa Majesté très-chrétienne le roi de Portugal à ses *aimés* et fidèles sujets.

« Un barbare et sacrilège outrage a été commis contre notre personne royale dans la nuit du 13 septembre. Des hommes perdus par d'affreux conseils ont osé tirer sur la voiture qui nous conduisait, sans escorte, et accompagné seulement de notre ministre le marquis de Pombal, à notre maison royale de *Quinta da Cima*. Les assassins étaient embusqués derrière les fermes abandonnées qui se trouvent sur la route de Bélem. Un coup de mousquet a percé notre voiture et nous a blessé légèrement à l'épaule. Tout nous fait croire qu'il y avait derrière les bâtiments suivants d'autres assassins sous les coups desquels nous aurions infailliblement succombé si, guidé par une inspiration céleste, nous n'avions voulu revenir sur nos pas et rentrer de suite à notre palais de Lisbonne.

« Les assassins étant coupables du crime de lèze-majesté au premier chef, de haute trahison, homicides et régicides, agresseurs notoires de la personne du roi, de ses états, de la paix publique, du royaume, du bien général, des sujets, avons ordonné ce qui suit :

« Quiconque osera leur donner asile, ou connaissant leur asile ne le déclarera pas, encourra la peine de mort. Quiconque arrêtera un des assassins recevra

une somme de quatre cents cruzados; il recevra en outre des lettres de noblesse s'il est roturier, et, s'il est noble déjà, les titres de chevalier et de *monço hidalgo*.

« Les pères jésuites, demeurés en Portugal sous divers déguisements, depuis l'expulsion de leur ordre, ayant souvent abusé de leur sacré ministère pour corrompre les consciences, sont fortement accusés d'avoir pris part au complot et conseillé ce crime atroce. En conséquence des recherches seront faites dans tous les lieux qu'ils ont habités pour découvrir les papiers ou autres indices de conspirations qui pourraient s'y trouver. L'autorité sera tenue de visiter entièrement ces maisons, de fouiller dans les cellules, les églises et jusque dans les tombeaux ¹. »

Fait en notre château royal de Bélem, le 14 septembre 1759.

LE ROI.

Pendant cette proclamation, une femme, le front collé contre le store d'un pavillon qui donnait sur la place du palais, écoutait avec ardeur chaque parole qui sortait de la bouche du crieur public; la respiration retenue, l'œil fixe, les lèvres entr'ouvertes, l'âme avide, elle aspirait ardemment cette nouvelle de la délivrance miraculeuse du prince de Portugal. C'était Thérèse.

¹ Recueil des manifestes du roi de Portugal.

Au point du jour, la porte de la ruine où elle avait forcément passé la nuit s'était ouverte et elle avait trouvé à l'entrée une voiture dans laquelle elle était revenue à Lisbonne, sans pouvoir rien apprendre des gens qui la conduisaient.

Tout entière à l'amour de don José, son cœur s'était entièrement détaché de ses parents depuis qu'elle avait vu entre leurs mains le fer des assassins : il ne lui semblait plus être du même sang que ces barbares, et elle voulait rompre tout lien avec eux... En ce moment elle revenait à la vie. Les clameurs de joie et d'amour que faisait éclater le peuple au nom de José I^{er} retentissaient dans son âme pour l'enivrer de bonheur. Tout autour d'elle semblait lui attester l'existence de son amant ; un rayon de soleil, glissant sur le portrait de don José, l'animait et le montrait souriant ; la même clarté faisait resplendir de mille feux un bouquet de fleurs en pierreries que le prince lui avait donné ; un sablier d'or, qui venait également de lui, n'avait point cessé de marcher, et enfin un beau chien aimé du roi était près d'elle, lui léchait les pieds et faisait éclater mille signes de joie... tout lui disait que José était sauvé ! bien sauvé... peut-être par ses prières !

La foule se portait sur la place où on avait exposé la voiture du roi, déchirée en divers endroits par la grosse mitraille dont étaient chargés les mousquets. Ces faibles vestiges attiraient des milliers de regards, parce qu'ils étaient la trace du régicide, ce crime détesté de

tous les temps, et en faisaient surgir l'horreur. Parmi tous ces hommes pleins d'une attention béante, plusieurs roulaient dans leur esprit la pensée de découvrir quelques-uns des coupables et d'obtenir ainsi les belles récompenses promises.

Ces poursuites étaient faites avec trop d'ardeur et trop faciles à diriger pour n'avoir pas bientôt un plein succès.

Les conjurés, après avoir vu échouer leur entreprise nocturne par la pensée étrange qu'avait eue le roi de retourner de suite sur ses pas au lieu de continuer sa route, où tant d'autres coups l'eussent atteint; les conjurés, désespérés par ce revers, n'avaient eu d'autres ressources que de rentrer le plus secrètement possible à leurs demeures, où ils feignaient de se livrer aux préparatifs de leur départ.

Le duc d'Avéiro était sur la terrasse de son hôtel, entouré d'un grand nombre de partisans; car depuis quelque temps il voyait autour de lui, attentifs à lui faire la cour, tous ceux qui pensaient qu'une révolution allait le placer à la tête de l'état, et s'empressaient de se tourner vers ce soleil non encore levé.

D'Avéiro apprenait à ses partisans déjà découragés l'exil auquel il était condamné. Il leur peignait sous les traits les plus odieux la conduite du ministre envers lui, l'arrestation qu'on avait osé faire de sa personne sur quelques légers soupçons, le prix exorbitant auquel on lui rendait la liberté; il leur montrait

le large et sombre bâtiment qui devait le déporter avec ses compagnons d'infortune au-delà de l'Océan. Et le vent déroulait à leurs yeux le pavillon noir du navire.

— Ce drapeau, dit un des flatteurs de son excellence, doit être désormais celui de tout le Portugal. Quelle autre couleur que celle du deuil pourrait convenir à un pays où sont morts la foi et l'honneur.

— La foi et l'honneur sont morts sur le trône, répondit le duc, mais ils vivront dans les nobles Portugais tant que le sang coulera pur et chaud dans leurs veines, tant que le vent courra libre sur l'Océan.

— Vous ne partirez pas, seigneur, dit un autre des courtisans ; tous vos preux et fidèles alliés se feraient plutôt tuer pour vous défendre d'une odieuse tyrannie, et le Portugal vous réserve encore de belles destinées.

— Vous ne partirez pas, seigneur, dit un homme qui se trouvait de l'autre côté du duc, car les juges du tribunal suprême vous attendent pour vous faire rendre compte de vos actions, et la terre de Portugal ne réserve pas de longues destinées aux régicides. Duc d'Avéiro, rendez-moi votre épée.

A ces mots, l'interlocuteur jeta le manteau qui l'enveloppait, et fit voir l'uniforme de capitaine de la Barre-Blanche ¹. Un des domestiques du seigneur l'avait dénoncé, et introduit cet officier dans le nombre

¹ Gendarmerie.

de ceux qui venaient entourer le duc de leurs hommages.

En se voyant interpellé ainsi, d'Avéiro jette un cri sourd de colère, il se redresse, tire son épée, au lieu de la rendre, la porte contre la poitrine de celui qui la demande, et comme elle a rencontré la plaque du ceinturon de l'officier et s'est brisée en éclats, lui en jette violemment les tronçons au visage. Pendant l'étourdissement causé à celui-ci par les éclats de l'acier, d'Avéiro s'élançe au-delà de la terrasse, franchit d'un bond les appartements, les galeries, les escaliers, et arrive à une porte dérobée qui va le conduire dans la campagne. L'endroit est isolé, un seul passant se trouve là; mais ce passant est Jacques le pêcheur, hardi compagnon et partisan populaire du ministre. En voyant un seigneur prendre la clef des champs, la tête nue et l'œil égéré, il l'arrête à tout hasard, la lutte qui s'engage entre eux donne le temps aux soldats de la Barre-Blanche, qui cernaient l'hôtel, d'arriver jusque-là, et on arrête le duc d'Avéiro. Le chef des conjurés se dirige vers la prison qui doit être son dernier asile, et Jacques le pêcheur va recevoir la somme d'argent et les lettres de noblesse qui lui sont dues. Cette seigneurie improvisée amusa beaucoup les compagnons de Jacques, qui voulurent lui voir un écusson armoirié de la rame et du filet ¹; ce fut longtemps l'objet des

¹ Des familles portugaises ont encore cet écusson

plaisanteries de la taverne de Sainte-Appoline, où on lui dit souvent qu'il avait pêché sa noblesse en eau trouble.

Les conjurés furent tous aussi promptement arrêtés et on les fit partir pour les prisons de Bélem.

Réunis tous ensemble dans la longue voiture grillée qui servait aux prisonniers, ils se regardaient avec étonnement et avaient peine à croire à l'horreur de leur sort.

Le marquis de Tavora était le seul qui portât une noble résignation dans ces revers, son beau front de vieillard gardait cette double empreinte du calme et de la souffrance qui révèle une âme éprouvée par le malheur et soutenu par la religion.

— Nous vivons dans un temps affreux, dit-il. La postérité aura peine à croire qu'un règne qui a vu le tremblement de terre de Lisbonne ait encore été déchiré par les plus cruelles factions, que des hommes frappés par le plus épouvantable cataclysme qui ait jamais éclaté sur la terre, aient pris plaisir ensuite à se plonger dans les haines politiques, à s'entredétruire dans les guerres intestines : elle ne saura décider qui des hommes ou des éléments ont été les plus cruels. Siècle infortuné dont on ne lira l'histoire que dans des ruines, des procès et des échafauds.

— Je voudrais, s'écria d'Avéiro, que les Anglais, les Français, les Espagnols, les peuples ligués des quatre coins de l'Europe vinssent fondre sur ce misé-

nable pays, le partager en lambeaux, le dévorer entre eux et lui montrer ainsi ce qu'un peuple gagne à se priver de sa noblesse, à briser l'épée qui le défend...

— Mais où allons-nous donc ? demanda l'aîné des fils de Tavora, la tour de Bélem qui jusqu'à ce moment a servi de prison d'état, a tellement souffert du tremblement, qu'elle ne peut plus contenir des prisonniers dans ses murailles lézardées.

Braz-Roméiro dit alors avec la rude franchise d'un soldat :

— On dit que les fosses de la ménagerie, qui sont restées vides depuis qu'au jour du tremblement de terre on a tué à coups de pistolet les animaux qu'elles contenaient, craignant que des secousses ne vissent leur ouvrir passage, seront destinées maintenant à faire des prisons. C'est peut-être là qu'on nous envoie, et nous allons les premiers remplacer les bêtes féroces.

— Nous y avons droit, reprit en souriant amèrement Bernard de Tavora ; les prisonniers d'état sont semblables aux animaux de grandes chasses : c'est la force surprise et condamnée.

— J'espère alors, observa le duc d'Avéiro, qu'on me mettra, moi, dans la fosse du lion. C'est peut-être cela que les prophéties ont voulu dire en annonçant que je prendrais *la place du roi*.

Le pauvre jeune Luiz de Tavora, qui en était plus que jamais au regret d'avoir abandonné son délicieux

hôtel pour courir les aventures de la conspiration, soupirait amèrement.

— Nous nous trompons peut-être, dit-il, en croyant que la noblesse, comme le vin, gagne toujours en vieillissant. Elle va peut-être en se détériorant avec le temps, comme toute chose de la nature, et c'est pour le démontrer que les premiers hidalgos de Portugal vont être à peu près changés en ours et en loup.

Des regards sévères lui imposèrent promptement silence.

On arriva à Bélem. Quel fut l'horreur de ces malheureux en voyant que ce qu'ils avaient admis comme une cruelle plaisanterie était la vérité même.

Les loges de la ménagerie venaient en effet d'être destinées à former des prisons d'état. Le marquis de Tavora, à cause de son grand âge et du respect qu'il inspirait, fut seul enfermé à la tour de Bélem. Ses compagnons d'infortune furent jetés dans les étroites et profondes loges des animaux. Quand les prisonniers y entrèrent, les cris du tigre et du lion semblèrent se réveiller dans ces murailles, on crut entendre de nouveau les mugissements des bêtes féroces, dont la douleur s'exhale en colère, derrière ces barreaux encore rayés de l'empreinte des dents furieuses. Les gardes eux-mêmes, en conduisant les condamnés dans ces fosses, semblèrent rougir de leur cruel office.

Le duc d'Avéiro s'écria en se tournant vers eux :

— Les païens, exécrés parmi nous, les tyrans de

Rome, affamés de sang et de larmes, ne faisaient que jeter les chrétiens aux bêtes féroces ; mais vous, vous les ravez au rang de ces animaux mêmes ; la mort la plus affreuse était une grâce auprès de ce traitement.

Il avait raison, le Portugal était encore bien barbare !

Les arrestations se faisaient partout en même temps avec une rapidité prodigieuse.

Des dénonciations arrivaient de toutes parts : on saisissait avidement ce moment rapide et honteux où la délation était non-seulement récompensée, mais honorée. Tout ce qui fut supposé appartenir d'opinion ou de cœur au parti nobiliaire et jésuitique alla remplir les prisons.

La malheureuse marquise de Tavora avait assez souffert, assez aimé, assez haï, trop espéré ; son âme avait enfin épuisé tous ces philtres violents que la nature verse avec tant d'abondance à quelques-uns de nous. Pour la première fois depuis bien longtemps, Éléonore reposait. Elle dormait sous des rideaux blasonnés d'antiques armoiries, tandis que ses fidèles serviteurs veillaient à sa porte... Mais quelques minutes de paix et de quiétude, c'était trop de douceur pour une destinée comme la sienne ! Elle entendit du bruit dans les cours de l'hôtel, se leva et s'enveloppa à la hâte des vêtements qui étaient sous sa main. Des officiers du roi entrèrent arrogamment dans cette chambre à coucher comme dans un lieu public, et lui dirent

qu'elle était prisonnière au nom de la loi. Elle demanda son mari, il était arrêté; elle demanda ses fils, ses amis; tous étaient arrêtés, prisonniers, condamnés, destinés à l'échafaud... Dans l'état même où elle s'était levée, demi-vêtue et les cheveux dénoués, on l'emmena au *Couvent des Grilles*, situé à une lieue de Lisbonne.

Ce monastère élevé à l'entrée d'un sombre bois de chênes, était connu entre tous par l'austérité de sa règle; le bien-être introduit peu à peu dans les autres communautés n'avait point approché de celui-ci : les voûtes en étaient sombres et nues, les vases de terre du réfectoire ne contenaient jamais que des légumes sans sel, la bure la plus grossière formait seule les vêtements, les chants de l'église n'étaient que de sourdes et monotones psalmodies, l'épaisseur et l'humidité des murailles étaient parvenues à créer une atmosphère froide et brumeuse au milieu du plus beau climat; les pensées y étaient sombres et abattues, car il n'y avait là, pour accepter ce séjour de pénitence, que des femmes portant dans leur sein le remords de quelque grande faute et la terreur religieuse qui les engageait à l'expier.

Éléonore est à peine arrivée dans cette lugubre enceinte, qu'en levant les yeux elle rencontre l'image du marquis de Pombal. Voilà bien cette beauté imposante, ce front élevé où ne passe aucun nuage, ces traits immobiles, ce regard toujours froid et sévère pour elle... C'est la sœur de Sébastien de Carvalho, du plus

puissant ministre d'Europe qui, par un excès d'humilité et de zèle, a voulu prendre la place d'abbesse dans ce cloître pauvre et désolé.

— Oui, pensa Éléonore en la regardant, le père Malgrida avait raison; je trouve le nom et l'image de Sébastien Carvalho partout ! partout où il faut souffrir ! sur le rivage où j'ai perdu en un jour toute une jeunesse de bonheur, dans la prison où j'ai vu enfermer ignominieusement toute ma famille, dans la prison plus cruelle de ce cloître, où son aspect m'annonce toute la rigueur qui m'attend... Puissé-je ne pas le retrouver encore aux portes de la vie éternelle, qui me sera peut-être fermée à jamais au nom de la haine que j'ai pour lui et des crimes qu'il m'a fait commettre...



IX

Dans cette même matinée , un vieillard de l'aspect le plus imposant , dont le vêtement sombre et uni ne désignait aucune profession , demanda à être conduit en présence du roi.

On refusa d'abord de l'introduire auprès de Sa Majesté. Don José, moins souffrant de la légère blessure qu'il avait reçue que de la douleur de trouver sans cesse la haine de sa personne et la soif de son sang dans quelques-uns de ses sujets, demeurait faible et accablé sur un lit de repos. Le bonheur de son peuple avait été le vœu le plus ardent de sa vie ; il avait tant fait pour ce peuple, et il aurait eu tant besoin de pouvoir l'aimer!... mais le ciel avait voulu qu'il ne pût aimer que Thérésa au monde , qu'il ne trouvât qu'en

elle cet amour pur, dévoué, à toute épreuve, qui seul pouvait l'aider à soutenir sa triste grandeur, et lui faire attendre doucement la fin de son règne et de sa vie. Cependant le vieillard ayant insisté et dit qu'il avait les plus importantes révélations à faire au roi, fut amené en sa présence.

Don José était seul avec ses plus intimes confidents, l'étranger lui remit un bracelet d'or orné du portrait du prince.

— Quel est ce bijou? demanda le roi.

— Un bracelet donné par votre majesté à la comtesse Thérésa de Tavora.

— Et comment est-il tombé entre vos mains?

— Parce que dona Thérésa l'a perdu à l'endroit où a eu lieu la réunion des conjurés.

— Au lieu de la conspiration? et comment y était-elle?

— Ces conjurés était ses parents les plus près et les plus chers, comment n'y eût-elle pas été?

— Vous en imposez, vieillard, vous êtes attiré par la récompense promise aux dénonciateurs, vous oubliez que la mort est celle des calomniateurs.

— Sire, il y a en ce moment dans vos antichambres un marinier nommé Fabis, et établi dans la dernière maison du port; si vous daignez le faire interroger, il répondra que dans la nuit du 13 septembre il a conduit la comtesse Thérésa au Rocher du Trident, où vous savez déjà que les factieux s'étaient réunis avant de

partir pour Bélem, et montrera pour preuve la bourse que la comtesse lui a jetée en sortant de son bateau, et qui est brodée de ses armoiries.

Le roi n'admettait encore aucun soupçon, mais il était saisi par instants de quelques frissons de craintes douloureuses. Il envoya interroger le batelier. L'officier chargé de ce soin rentra en apportant la déposition positive de cet homme, et une bourse qui, en effet, n'avait pu appartenir qu'à dona Thérésa.

— Mais qu'importe ! s'écria don José en jetant loin de lui cet objet dénonciateur ; qu'importe ! Si Thérésa était dans ce lieu de malédiction, c'était pour me défendre, c'était pour essayer d'arracher de l'esprit des traîtres leur odieuse pensée.

— Le silence seul qu'elle a gardé envers votre majesté, ayant connaissance du complot, prouve qu'elle en était complice. Si elle avait voulu sauver votre vie, elle aurait eu plus de droit de compter sur un avertissement qui mettait l'autorité à même de déjouer tous les projets d'assassinats que sur d'impuissantes larmes de femme.

Don José sentit comme le froid d'une lame d'acier entrer dans son sein ; tous ses membres tremblèrent, une main de fer semblait comprimer son souffle dans sa poitrine.

Il cacha son tourment sous l'aspect de la colère.

— Assez ! assez ! dit-il ; qu'on emmène cet homme, et qu'il ne repasse plus le seuil de ce palais, où je lui

ferai voir que le mensonge est plus puni ici que le meurtre même.

L'étranger n'avait obtenu aucune récompense ; au lieu de cela, il était chassé honteusement. Cependant il jeta en sortant un regard de triomphe sur le roi.

Au milieu de tous ces orages qui battaient le palais du souverain et la demeure des grands, qui mugissaient sur toutes les têtes couronnées, la créature la plus faible était la plus exposée à tous les vents furieux. Dans cette lutte à mort du ministre et de la noblesse, chacun avait à son tour un moment d'espérance et de triomphe ; mais Thérèse, attachée par le cœur au prince et au ministre, par le sang aux révoltés, avait à souffrir de chaque succès autant que de chaque revers.

Dans ce moment même où elle pensait avec une joie ineffable qu'elle allait revoir don José, contempler ses traits adorés en se disant : il vivra, je le verrai demain, et tous les jours suivants encore, une rumeur éclatante retentit autour d'elle, des domestiques effarés, balbutiant de terreur, vinrent lui dire qu'on arrêtait le comte de Tavora au milieu d'un festin qu'il donnait à ses amis. Elle comprit que tout était découvert, que tout était perdu. Vouloir courir implorer le roi, le ministre, leur demander à genoux la grâce des coupables, fut pour elle un mouvement aussi prompt, aussi naturel que de respirer. Elle demanda sa voiture, s'enveloppa de sa mantille, et allait sortir quand un homme entra.

Il jeta en arrière la cape brune qui l'enveloppait et lui montra les traits du père Malagrida. Génie funeste ! puissance terrible . qui semblait emprunter l'empire de Dieu pour répandre partout la désolation et la mort. Tout se glace autour de lui : cette chambre de jeune femme si fraîche, si riante, prend une obscurité sinistre : on dirait que des ombres funèbres, évoquées par la présence du prêtre, y passent à ses côtés.

Cet homme, aux yeux même de Thérésa, avait condamné don José à mort, et à cause du caractère dont il était revêtu, de la croyance populaire qui le divinisait, elle ne pouvait le maudire, le chasser de sa demeure.

— Madame, dit-il, les défenseurs de la bonne cause ont succombé dans cette longue suite de calamités qui désolent votre famille, votre patrie. Pensez-vous que seule dans ce désordre universel, vous n'ayez point de peines à supporter, point de mission difficile à remplir ?

— Dieu du ciel, j'ai assez souffert !

— Vous, souffert ! pouvez-vous appeler souffrir verser des larmes d'enfant, qui mouillaient à peine vos yeux que déjà votre bouche commençait à sourire. Élevée dans une noble et pieuse famille, vous avez recueilli sous ce toit paternel la paix des premières années, la considération, l'amour du monde. Plus tard, amie et amante du roi de Portugal, vous avez eu le sort d'une reine, moins les soucis et les dangers.

La nuit, quand tout était paisible dans le palais souverain; quand un ciel étoilé régnait sur votre tête et des terrasses en fleurs sous vos pieds; quand le vent autour de vous berçant des rameaux embaumés, promenant des chants mélodieux, était chargé de parfums et d'harmonies; quand le roi, le maître de Portugal, n'avait plus sur son front que la sécurité et le sourire, plus d'autre soin que de vivre et d'aimer; quand toute sa cour comme lui, oubliant enfin les soucis de la journée, se livrait au sommeil du plaisir, alors vous preniez la couronne, vous paraissiez en souveraine, dans cette atmosphère enchantée, et la couronne vous semblait légère, et vous trouviez la royauté douce. Puis quand le jour venait réveiller les travaux, les affaires, les tourments des guerres intestines, les bruits sinistres du palais, vous veniez dans un abri sûr et tranquille attendre le retour de la nuit et les douceurs de votre règne. Voilà quelle a été votre vie, madame. Où sont donc les ronces de votre chemin, les blessures de vos pieds, les palmes de martyre que vous avez cueillies en marchant?

— Est-ce ma faute, si Dieu n'a pas donné à une faible femme une tâche plus difficile, qu'elle n'aurait pu remplir qu'en y laissant les forces et la vie.

— Et qui vous dit qu'elle ne vous attend pas, cette tâche? Croyez-vous qu'on puisse ainsi gagner le ciel en se reposant paresseusement dans cette vie. Le lazzerone couché aux portes d'un palais n'y entre jamais,

c'est le pèlerin accablé de fatigue et chargé de conquêtes religieuses qui en obtient l'entrée pour en goûter la paix et les richesses. La vie éternelle doit être achetée par des douleurs et des sacrifices sans nombre.

En disant ces paroles, il regarda Thérésa avec une sévérité cruelle. Elle demeurait muette et glacée sous l'attente d'un coup mortel qu'elle sentait venir; elle regardait elle-même le prêtre avec un effroi indicible.

— Si Dieu a imposé la souffrance à toute créature, reprit-il, s'il défend un bonheur passager au sein duquel on oublierait le bonheur éternel, combien les douceurs d'une existence de voluptés, oublieuse de tout le reste, ne serait-elle pas plus coupable pour vous, madame, qui en goûteriez les charmes, tandis que vos parents mêmes, les sources de votre vie, seraient plongés dans les tourments de chaque jour, l'attente d'une mort affreuse. Voudriez-vous donc, Thérésa, vous asseoir aux festins de ce palais tandis qu'ils languiraient dans des prisons, demi-nus, couchés sur la pierre, souffrant le froid et la faim? Vous seriez peut-être enivrée par une musique délicieuse dans l'instant même où un de vos frères expirerait de misère au fond d'un cachot, vous recevriez un baiser de don José dans l'instant où sa bouche viendrait de prononcer l'arrêt de mort de votre mère.

La malheureuse femme était couchée demi-morte sur un sofa; les coussins étaient inondés de ses

larmes; elle y pressait son visage pour étouffer ses sanglots.

— Oh! ne parlez pas ainsi, prêtre! s'écria-t-elle en relevant la tête, vous êtes plus cruel que le bourreau. S'il faut partager le sort de ma famille, j'y consens; je renonce de grand cœur à tout ce luxe qui m'entoure, je renonce à l'air libre que je respire : qu'on me donne une place dans leur prison, une place sur leur échafaud; vous verrez vous-même, prêtre implacable, s'il n'y a pas un cœur et du courage dans celle que vous croyez un jouet fait pour amuser un prince.

— Le sacrifice de la vie est peu de chose, dit-il, les femmes immolent leur vie au moindre amour, à la moindre fantaisie... C'est un autre dévouement que je viens vous demander, vous ordonner; il sera difficile, douloureux; mais vos parents, que rien autre ne peut sauver ici-bas, seront sauvés par lui.

Thérèse se leva l'œil enflammé par l'espérance, le front haut et radioux déjà de la gloire qu'elle allait obtenir.

— Oh! dites! s'écria-t-elle en frémissant d'ardeur, dites, que faut-il faire? Parlez vite, mon père, songez que chaque minute de retard peut leur être funeste!

— Il faut, dit-il avec une autorité terrible, foudroyante; il faut vous déclarer complice des conjurés, qui obtiendront leur grâce à ce prix.

— Moi, complice des assassins qui ont voulu tuer

le roi ! jamais ! entendez-vous bien ce mot, prêtre tyran au nom de Dieu, jamais !

Et elle se rejeta sur ses coussins en pleurant alors autant de colère que de douleur... ; mais saisie d'une pensée consolatrice, elle releva son front et dit :

— D'ailleurs, c'est impossible, quand je le dirais, don José sourirait d'incrédulité ; il me répondrait par un des souvenirs de notre amour.

— Il le croirait... Il le croit déjà.

Elle bondit sur sa chaise longue et jeta au moins un regard d'horreur.

Malagrida la retint dans l'immobilité et le silence par un de ses gestes qui n'appartenaient qu'à lui.

— Écoutez-moi, dit-il ; ce matin je me suis présenté devant le roi. Hélas ! ajouta-t-il comme se parlant à lui-même, je pouvais paraître dans ce palais sans crainte qu'on n'y reconnût mes traits ; il y avait vingt ans que j'y étais entré. J'y avais paru alors comme un saint, qui venait de sauver le vaisseau portugais du naufrage par ses prières ; les acclamations et les hommages entouraient mes pas ; le roi Jean V baisa la main qui avait si bien su implorer Dieu... Maintenant, j'y paraissais comme un vil mendiant qui venait tendre la main pour recevoir le prix dégoûtant de la dénonciation.

Et, à ces pensées, on eût pu apercevoir la honte et la rage percer sous l'enveloppe d'airain dont le père Malagrida avait revêtu son front ; mais il reprit bientôt :

— J'ai dit au prince que vous étiez parmi les conjurés, dont le sang vous rend inséparable ; je lui ai donné pour preuve de votre présence dans les ruines qui ont été le lieu du rendez-vous des conspirateurs, un bracelet, que vous y aviez laissé tomber ; et pour preuve de votre assentiment à ce qui s'y passait, le silence que vous en aviez gardé envers lui.

— Misérable !

Thérèse n'eut pas plutôt prononcé ce mot qu'elle demeura interdite et tremblante sous le respect que le père jésuite lui inspirait, comme si elle eût eu prononcé un blasphème. Pâle, terrifiée, elle cacha sa tête dans ses mains.

— Il ne vous a pas cru, dit-elle cependant à demi-voix.

— Non ; mais au moment où nous sommes, il réfléchit et il doute.

— Je vous démentirai.

— Vous le pouvez : vous êtes libre, les portes du palais vous sont ouvertes à toute heure ; et quand vous aurez dit un seul mot à José, il sera désabusé ; vous pouvez même lui écrire, lui envoyer de suite quelques lignes, et, dans un instant, dans une minute, il connaîtra votre innocence ; mais songez-y bien, si vous demeurez l'amante fidèle du roi, au lieu d'être la fille obéissante et complice des Tavora, le ministre abandonnera vos parents, et ils seront condamnés.

— Et si je consentais à cet infernal mensonge, si

je partageais la culpabilité des conspirateurs, pourquoi le marquis de Pombal les sauverait-il ? que lui ferait cette tête de plus à sacrifier dans le nombre ? quel si grand intérêt a donc cet homme puissant à sauver une pauvre créature qui ne lui est rien ?

— Un intérêt dont le mystère ne peut vous être connu, mais qui existe ; un intérêt plus fort que toute la politique et la sagesse humaine.

-- Et plus tard, quand j'aurai accompli cet affreux devoir, pourrai-je détromper le roi ?

— Jamais. Vous accompagnerez vos parents dans l'exil, en silence, et en priant Dieu ; vous accepterez une vie toute d'immolation et de pénitence à la place de celle qui vous était faite , et cette action vous ouvrira le ciel à la fin de vos jours.

— Je ne pourrai détromper le roi ! Alors je ne veux pas faire ce que vous exigez de moi, entendez-vous bien, je ne le veux pas.

— Vous ne le voulez pas : vous voulez laissez mourir le noble et saint vieillard qui vous nomme sa fille ; vous voulez laisser mourir vos deux frères, votre mère. Vous ne savez pas encore, madame, le supplice qui les attend, le moment qui leur est réservé de passer. Vous ne savez pas que sur un échafaud, aux yeux de toute une foule forcénée, qui hurlera de joie et les accablera d'outrages, le bourreau, vêtu de rouge, armé de tous ses instruments de tourmentateur, s'emparera d'eux. Que le marquis de Tavora, ce vieillard sur qui reposent

tant de siècles de noblesse et tant d'années de vertu, ce vieillard dont le front n'a jamais conçu une coupable pensée, dont les mains n'ont jamais reçu une souillure, sera attaché à une roue par toutes les parties de son corps rompu, et que le bourreau, armé de son marteau de fer, brisera ses os l'un après l'autre, arrachera ses cheveux blancs souillés de sang qui le gêneraient dans son travail, puis, avec des tenailles rougies, déchirera ses chairs lentement, pour qu'il ne meure pas trop vite.

Thérésa n'avait plus la force de pleurer ni de parler; des râles de mort sortaient de sa poitrine en la déchirant; ses yeux étaient secs, hagards et rouges, de sang.

Sans miséricorde pour elle, le prêtre continua son horrible instruction.

— Vous ne savez pas que votre mère, cette sainte martyre, si belle encore, sera à demi-dépouillée de ses vêtements devant un peuple effronté, cruel, qui lui lancera des regards insolents, des moqueries, des insultes atroces et des coups de pierre; qu'elle sera livrée demi-nue au bourreau, qui promènera sur toutes les parties de son corps ses mains et ses tenailles de fer, et qui, après l'avoir des heures entières souillée, torturée, déchirée, plongera ses mains dans sa poitrine pour en arracher le cœur.

Thérésa, haletante, essayait en vain de parler, aucun son ne pouvait sortir de sa bouche; elle faisait signe

de la main au prêtre de se faire... Enfin elle articula d'une voix étouffée :

Assez ! assez ! je dirai ce que vous voudrez, je ferai ce que vous ordonnerez, je resterai aux yeux de don José aussi coupable que ma mère.

— Thérésa, voici un Christ de fer apporté par moi de Jérusalem et que la marquise de Tavora a toujours porté sur son cœur... Jurez sur ce Christ de vous déclarer complice de vos parents, et devant partager leur condamnation.

— Je ne pourrai jamais proférer l'atroce mensonge de ma propre bouche, mais je jure de ne pas vous démentir dans ce que vous avez dit au roi ; je jure le silence.

Après ce cruel serment, elle demeura anéantie, puis elle se tourna vers le prêtre pâlé comme la mort, les yeux déjà éteints par la souffrance, levant vers lui des mains et des regards suppliants, elle lui dit avec une voix à briser le cœur le plus dur :

— J'ai fait ce qu'il a fallu. Mais voyez, je suis une bien faible créature, j'ai à peine vingt ans, je n'ai pas encore été éprouvée par de grandes souffrances, la religion n'a pas répandu sur moi ses grâces les plus fortifiantes, ayez donc pitié de moi, mon père ; priez, priez avec moi que je ne voie pas don José. Hélas ! il faut compatir aussi à la faiblesse humaine ; je sens que le voir, le voir doutant de mon cœur, indigné contre moi, serait un supplice au-dessus de mes forces...

Priez donc, mon père, priez avec moi que je ne voie pas don José! Non, que je ne le voie pas!...

En ce moment on ouvrit la porte à deux battants, et un domestique annonça :

— Le roi.

X

Don José ne portait sur ses traits , en entrant dans l'appartement de la comtesse de Tavora , que cette expression de tendresse et de mélancolie qui lui était habituelle, et la seule que semblait pouvoir revêtir sa douce et suave figure. Il montra autant de surprise que de répulsion en voyant auprès de Thérèse ce vieillard qui était venu la dénoncer.

— Madame la comtesse, dit-il, éloignez cet homme ; j'ai besoin de vous parler sans témoin.

— Sire, dit-elle d'une voix tremblante et presque inintelligible, le temps des entretiens heureux et confiants est passé ; dans ce moment où un deuil lugubre m'environne, où la ruine frappe l'antique maison de Tavora qui s'écroule de toutes parts, où des prisons

s'ouvrent pour ma famille entière, dans cette heure solennelle et terrible, aucun intime épanchement n'est plus permis ; et pour les tristes et dernières paroles qu'il nous reste à échanger, souffrez que la présence de ce vieillard les sanctifie.

— Lui qui est venu vous calomnier indignement auprès de moi !

— Dévoué à ma famille, il n'a voulu que me réunir forcément à elle, prévenir une séparation entre ma destinée et celle de mes parents, une séparation qui serait un outrage pour eux et un crime pour moi.

— Thérésa, reprit le prince, j'éloignais cet étranger parce que je ne voulais point venir ici comme un juge vous confronter avec votre accusateur. Mais puisque c'est votre désir qu'il soit présent à cet entretien, j'y consens volontiers, afin qu'il entende votre justification, qu'il connaisse votre innocence, et qu'il aille la répandre dans la ville, où la calomnie pourrait s'élever contre vous.

Don José fut frappé de la pâleur mortelle, de l'abattement qui régnaient sur la figure de Thérésa ; sur cette figure hier encore si jeune, si charmante, et où le malheur semblait avoir empreint en une nuit les ravages de plusieurs années.

— Songez bien, ma Thérésa, dit-il avec une adorable douceur, que je ne suis point pour vous un souverain, un maître sévère vous demandant compte de votre conduite, mais un ami qui vous supplie de lui dire

avec confiance où vous étiez et ce que vous avez fait pendant ces cruels événements, afin que nulle pensée, nulle démarche de la femme la plus chère ne lui soit inconnue, afin que nul secret, nulle ombre de mystère ne vienne troubler cette entente parfaite, cet abandon mutuel qui a toujours fondu votre âme dans la sienne.

Elle dit avec plus d'effort encore :

— Sire, pardonnez mon silence, le silence est le premier des devoirs qui me sont imposés en ce moment... Devoirs sévères s'il en fut jamais !... Devoirs cruels !... au-dessus de mes forces peut-être !...

Et sa voix s'éteignit dans les larmes.

— Oh oui ! dit-il, je sais tout ce que vous devez souffrir, et chacune de vos douleurs vient répondre dans mon âme... Dieu sait que les infâmes assassins ligués contre moi m'ont fait moins de mal en déchirant mes chairs de leur plomb qu'en faisant couler vos larmes et pâlir votre beau visage, ma Thérèse.

Il s'arrêta et reprit avec un accent plus affectueux encore :

— Pardonnez-moi ces paroles, car tel est l'étrange malheur de notre situation que je ne puis même accuser les meurtriers devant vous. Je ne puis vous demander aucun aveu qui serait de nouvelles preuves contre eux. Ainsi, en sortant par miracle de la tombe où mes ennemis ont voulu me plonger, je ne porte aucune plainte, aucun anathème, je ne demande au-

cune révélation. Écoutez-moi bien, Thérésa. J'ai la preuve que vous connaissiez le complot formé contre le trône, que vous étiez présente à la réunion des conjurés, que vous les avez vus partir pour le lieu où ils allaient dans la nuit accomplir leur attentat sanglant. Eh bien ! ne dites rien, ne repoussez rien, ne prononcez pas une parole de justification, mais venez dans mes bras en me disant : *Je t'aime*, et c'en sera assez pour moi.

Thérésa se tut ; mais ses regards peignaient tant d'amour qu'ils étaient la réponse la plus éloquente.

— Oui, mon amie, ajouta don José, je repousse les preuves, j'abdique ma raison, ma vue, mon jugement, je n'écoute que l'amour. Qu'est-ce que la raison, le jugement, l'esprit de l'homme ? L'esprit peut errer, il se trompe souvent, il se perd quelquefois tout-à-fait dans la démence, mais le cœur, oh ! le cœur ne devient jamais fou !

Le père Malagrida était là, entre eux deux, tenant le crucifix sur lequel Thérésa avait juré. Oh ! sans la présence de cet homme implacable comme le Dieu de fer qu'il tenait à la main, leurs regards seuls en se perdant l'un dans l'autre, leurs soupirs qui se seraient confondus, auraient suffi pour les réunir à jamais ; mais avec le moine Malagrida, la mort était là entre Thérésa et son amant : toute effusion de l'âme était impossible.

— N'est-ce pas, dit don José avec le plus mélanco-

lique sourire, n'est-ce pas, Thérésa, que tu ne voulais pas ma mort, que tu n'y songeais pas quand tu étais dans mes bras, que tu ne te pressais pas contre ma poitrine afin de chercher la place où le fer pourrait aisément trouver mon cœur et l'épuiser de sang, n'est-ce pas que ta bouche ne murmurait pas l'arrêt de mort en donnant le baiser.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle dans un angoisse horrible.

— Et puis, tu savais que j'étais malade, malheureux, que je n'avais que toi de bonheur au monde ! que toi, que Dieu m'avait donnée comme une compensation céleste à toutes mes peines ; tu savais que, quand tout me poursuivait, m'accablait au dehors, je n'avais que ton sein pour asile : tu n'aurais pas voulu me tromper aussi, m'empoisonner l'amour, la seule coupe où je buvais la vie.

Thérésa jeta un cri de tendresse et fit un mouvement pour se précipiter dans ses bras... Le prêtre souleva un peu le crucifix qu'il tenait et le plaça devant elle... Elle retomba froide et mourante sur sa chaise longue : elle cachait son visage, elle le meurtrissait de ses mains froides et crispées, et tout son corps tressaillait dans les convulsions du désespoir.

Le roi reprit avec une naissante irritation ; car le silence de Thérésa commençait à lui sembler bien cruel :

— Oh ! certes, je ne le crois pas ; votre ingratitude,

Thérèse, serait au-dessus de tout, car je vous ai trop aimée. Que vous puissiez oublier tout ce que j'ai fait pour vous, je le conçois. La fortune, les titres, les grandeurs dont je vous avais entourée, la puissance de reine que je vous avais donnée, puissance dont j'avais soin d'ôter toutes les peines afin que vous n'en connussiez que les douceurs, l'atmosphère de paix, de jouissances, de splendeurs que j'avais créée autour de vous, tout cela était peu de chose. Mais que vous mettiez en oubli cette tendresse de frère, cette adoration d'esclave que votre roi vous avait vouée, cet amour vrai, profond, dévoué d'un cœur si tendre, si aimant que le ciel n'en créa peut-être pas deux fois de semblable, cet amour de chaque minute qui vous entourait, vous berçait, vous brûlait dans chaque souffle de mon sein, ce serait une chose monstrueuse au-delà de ce que l'enfer même aurait pu former.

Voyant aux mouvements de la malheureuse femme que les sanglots brisaient sa poitrine, il dit encore :

— Celui qui a fait tout cela, Thérèse, celui qui vous a aimé ainsi vous demande pour toute grâce de lui dire que vous n'avez pas voulu sa mort. Et dans ce moment affreux où tout vous accuse, il ne vous demande qu'un mot d'amour pour vous croire innocente.

La torture que subissait une femme aussi franche, aussi aimante, dont l'amour avait été pur et dévoué au point de devenir une vertu, était au-dessus de toute force et de tout courage. Elle était attirée vers le

roi par la passion la plus violente ; elle était retenue à sa place par une puissance terrible, elle se débattait en vain sous cette étreinte surhumaine. Tantôt elle frappait la terre du pied avec rage ; une sueur froide inondait son front, chaque mot de son amant battait sa poitrine et l'oppressait davantage ; elle se sentait mourir.

— Viens ? viens ! s'écria encore don José, viens sur mon cœur, dis-moi je t'aime, et tout est oublié.

Faible, pâle, chancelante, elle se tourna vers lui, leva les bras pour se jeter à son cou...

— Malheureuse ! s'écria Malagrida avec sa voix profonde et stridente.

Elle retomba la face contre les coussins du sofa et s'évanouit.

— Thérésa, répondez donc enfin ? s'écria le prince avec plus de douleur encore que de colère. Parlez ! au nom du ciel, que faut-il que je pense !

— Son silence répond assez, dit le père Malagrida.

— Oui, dit le roi, ce silence est atroce.

Il regarda longtemps avec des yeux égarés, et chaque minute exaltait son désespoir, sa colère. La douceur, la faiblesse même de son caractère, qui éloignait d'ordinaire les mouvements impétueux, servait dans ce moment à les laisser régner avec une violence épouvantable. Il frappait son front de ses mains à le briser.

— Parlez, Thérésa ! s'écria-t-il hors de lui ; je vous l'ordonne une dernière fois. Parlez ! ou votre silence

vous met au nombre des assassins, et vous serez traitée comme eux.

Pâle, haletant, il attendit un seul mot d'elle comme on attend, au pied de l'échafaud, la grâce qui peut encore vous sauver. Puis, ses yeux devinrent hagards, tous les muscles de son corps tressaillirent, il appela ses gardes postés dans l'antichambre et leur dit d'une voix qui n'était plus la sienne :

— Que cette femme soit conduite avant ce soir dans le convent des Grilles, où est enfermée sa mère.

Quand Thérèse rouvrit les yeux, tout était bien changé autour d'elle! Elle se trouva seule. Don José était sorti ivre de douleur; le père Malagrida triomphant dans son iniquité, s'était hâté d'aller exercer ailleurs son terrible sacerdoce; il n'y avait plus de domestiques dans l'hôtel, bouleversé par l'arrestation du comte de Tavora : les uns avaient été emmenés avec leur maître; les autres, effrayés, couraient çà et là dans les appartements pour rassembler les objets qu'ils voulaient emporter dans leur fuite. Thérèse, en reprenant connaissance, se vit donc seule. Seulement une tête blonde et gracieuse était inclinée devant elle, des larmes tombaient sur ses mains et sur ses genoux, un long manteau bleu, brodé d'argent, frôlait ses pieds... Thérèse avait laissé la vie dans la scène cruelle qui venait de se passer : il n'y avait plus pour elle, ici-bas, que la pitié pleurant sur son tombeau.

Cependant, elle recouvra peu à peu ses esprits, se

rappela ce qui s'était passé, reconnut Paolo prosterné devant elle, et vit avec étonnement ce jeune homme dans sa demeure, seul avec elle, et pleurant à ses genoux.

— Madame, lui dit-il, pardonnez ma présence ici. J'ai appris dans le palais qu'une accusation fallacieuse avait été portée contre vous; je me suis, depuis cet instant, attaché aux pas de don José, j'ai erré autour de votre hôtel tandis qu'il y était, enfermé avec vous, et, en le voyant sortir d'ici, éperdu de colère et de douleur, j'ai connu que la machination infernale tramée contre lui et contre vous avait trop bien réussi.

— Plaignez-moi, Paolo, mais n'accusez et ne maudissez personne : vous ne savez pas à quel degré de crime ou de misère, l'horrible bizarrerie de ma situation a pu m'entraîner.

— Je sais tout. Je sais que le père Malagrida faisant, de votre personne sacrée, un instrument de ses desseins, vous a inculpée dans l'attentat de cette nuit funeste, afin de sauver les conjurés en liant étroitement votre sort au leur; qu'il a eu la barbarie de vous condamner, vous, à aller languir dans une prison, à porter la robe de pénitente, à voir tomber vos beaux cheveux sous les ciseaux, à revêtir cet uniforme d'opprobre et de malheur... vous, vous, mon Dieu !

Elle le regarda avec une surprise croissante.

— Et qui donc êtes-vous, dit-elle, vous qui habitez la cour, aux côtés du ministre, et qui pénétrez ainsi

dans le parti des conjurés, qui savez y découvrir, non-seulement le personnage le plus caché, le plus mystérieux de tous, mais encore ce qui se passe au fond de son âme ?

— Qui je suis ! qui je suis !... Un enfant du fanatisme, un frère des conjurés plus ardent qu'eux tous, habitant au cœur du palais souverain comme un phare placé au lieu où les assassins devaient pénétrer pour y éclairer leurs pas, le secrétaire et l'ami du marquis de Pomбал, pour dévoiler ses actes les plus secrets à ses ennemis, le compagnon assidu de tous les plaisirs du roi pour donner les moyens de le perdre, pour marquer la place où on devait le frapper, pour compter les jours qui lui restaient à vivre...

Thérésa fixait le jeune homme avec un air où l'étonnement surpassait encore l'horreur.

— Et comment, dit-elle, avez-vous pu vous plonger si jeune dans ce monde de fausseté et d'infamie ?

— Parce que, dans la profession à laquelle j'ai été voué dès mon berceau, l'hypocrisie et le mensonge étaient de voir ; la trahison vertu... Et surtout, ajoutait-il avec une voix sourde et brisée, parce que j'avais en moi un foyer de haine, une ardeur de vengeance plus forte que toutes celles que le fanatisme aurait pu y allumer ; parce que, du cabinet ministériel, où je demeurais courbé sur d'arides travaux, j'entendais les sons de la musique délicieuse qui berçait le roi à vos côtés : parce que, du bord de la mer où je me cachais comme

un serpent dans les ruines, je voyais passer don José, assis à côté de vous, dans une barque légère, où il vous enait enlacée dans ses bras, tandis que le vent soulevait votre mantille de dentelle et lui livrait la vue de votre cou et de vos épaules nues, parce que ses yeux vous donnaient des rendez-vous d'amour et que vous leur répondiez... Et je désirais sa mort... et j'aurais désiré davantage s'il y avait quelque chose au-delà.

— Malheureux !

— Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que la vengeance ! vous ne savez pas ce qu'il y a de charme dans ce moment qui termine la félicité d'un ennemi et vous ôte ce poids de fer qui, depuis des siècles, vous brisait la poitrine !... A chaque pas que je faisais pour avancer la perte du roi, je sentais une félicité indicible que je n'aurais pas donnée pour mille autres sur la terre... Et dans la nuit du 13 septembre, placé à côté de lui, dans sa voiture, quand je sentais avec joie que nous arrivions dans l'endroit d'où les coups de mousquets des conjurés allaient partir, je m'inquiétais bien peu que leur plomb pût m'atteindre ; je pressais de tous mes vœux, j'appelais avec une ardeur avide ces coups qui allaient terminer peut-être ma vie avec la sienne.

— Dieu du ciel ! comment une telle rage a-t-elle pu s'allumer dans votre cœur ?

— C'est que je vous aimais et que j'étais jaloux.

— O malheur ! malheur sur moi ! je suis entourée d'êtres qui, par mille sentiments divers, consomment

ma ruine ! le sol où je marche est tout de pièges et d'abîmes !

— Non, Thérèse, si j'ai été une des premières causes de votre désolation, je ferai tout pour vous en arracher ; quoi qu'il puisse en arriver, je vous sauverai. Oh ! les douleurs ne sont rien pour moi, j'y suis fait, c'est ma vie ; mais vous, votre personne m'est sacrée, je ne veux pas qu'on y porte la plus légère atteinte, je ne veux pas que le sacrifice auquel on vous a condamnée s'accomplisse. Cessez une feinte cruelle, renoncez à un dévouement fanatique, qui vous entraîne dans un procès dont la fin est incertaine, ou bien j'irai moi-même dévoiler au roi votre mensonge cruel et sublime.

— Il n'est plus temps ; j'ai juré au père Malagrida, j'ai juré sur un Christ qui appartient à ma mère, de partager aux yeux de tous le crime des conjurés et de subir le sort qui leur sera réservé.

— Ce lui qui vous a fait prêter ce serment peut vous en délier.

— Il ne le voudra jamais.

— Mais, moi, je le veux, et je peux l'y contraindre... Vous souriez d'incrédulité, madame, vous regardez avec pitié un jeune homme, un enfant, comme ils disent souvent encore, voulant commander à ce prêtre si austère, si implacable dans ses terribles volontés. Eh bien ! oui, je peux lui commander, car, avec ses secrets, je tiens son sort et celui de ses frères

entre mes mains. Si je le veux, ce corps des jésuites naguère si puissant, si redouté, qui, banni, fugitif, caché en vingt contrées sous de misérables déguisements, fait encore trembler les rois d'Europe, sera anéanti; il ne restera plus une pierre de ses monuments, plus une âme de ses membres, plus rien qu'un souvenir maudit... Thérésa! vous avant tout au monde! et que le ciel ou l'enfer dispose du reste.



XI

Paolo sortit précipitamment pour rejoindre le père jésuite et l'amener auprès de Thérèse, tandis qu'il pouvait, en la déliant de son serment, la sauver encore. Il demanda le moine dans tous les lieux où il savait que ses intrigues secrètes l'appelaient ordinairement : il chercha à découvrir sa trace avec une ardeur inquiète, mais en vain.

Enfin, il se dirigea vers *Cerca dos Padros*, maison de jésuites, située dans un canton délicieux, à une lieue de Lisbonne, et la seule où fussent encore restés des religieux de cet ordre.

Les autres communautés des Enfants de Jésus avaient été démolies ou données à différents corps

monastiques. Mais comme il se trouvait à *Cerca dos Padros* des profès trop jeunes encore pour encourir le bannissement, l'autorité les avait laissés en possession de leur demeure, et voulait bien les y oublier.

Le monastère offrait, sous le délabrement qu'on y voyait régner alors, quelque chose de son ancienne physionomie. A travers un voile de ronces, on découvrait les traces de cette abondance et de cette sérénité d'autrefois, trop empreintes sur le sol pour s'effacer entièrement. Une vigne magnifique entourait encore de ses pampres touffus les larges fenêtres du réfectoire ouvrant sur le jardin; sous le tapis des herbes parasites l'ananas rougissait encore de toutes parts; au milieu du parterre le symbole de la croix était tracé en roses mousseuses, et le *Jehova* en beaux soucis dorés; des tonnelles offraient leur abri de verdure tout autour d'une blanche laiterie; des grillages verts laissaient voir dans leur demeure des perdrix, des sarcelles et des faisans au corsage d'émail. Mais la plus grande richesse de ce jardin était un raisin merveilleux que savaient seuls cultiver les frères de *Cerca dos Padros*; ce raisin, d'un goût exquis, et qui se conservait toute l'année, était si renommé en Portugal, que de temps immémorial, les religieux étaient tenus d'en envoyer une corbeille au roi le jour de sa fête.

Il était six heures du soir, une teinte grise commençait à peine à se répandre, et cependant, dès que Paolo fut là, il vit l'intérieur du monastère éclairé dans

toutes ses parties; un grand nombre de personnes dessinaient leur ombre devant les lumières, et un mouvement extraordinaire paraissait avoir lieu.

Paolo fut obligé de se cacher dans un massif de citronniers en attendant que les étrangers fussent partis, et qu'il pût interroger les frères.

Il venait en effet d'arriver dans le couvent le *cardinal visiteur*¹, accompagné de douze moines dominicains et d'un grand nombre d'officiers de justice, qui s'y étaient transportés pour faire une visite domiciliaire à *Cerca dos Padres*.

La seconde partie des ordonnances rendues après l'attentat contre la vie du roi devait s'accomplir sans délai. Elle commandait des perquisitions sévères dans les lieux habités naguère par les jésuites, fortement accusés d'avoir pris part au crime de lèse-majesté, afin de découvrir les papiers ou autres indices qui pourraient servir à démontrer la culpabilité des dangereux proscrits. Un cardinal de l'ordre des inquisiteurs était chargé de ce soin, car les prêtres demeurés fidèles aux saintes doctrines, étaient les plus ardents ennemis des enfants de Loyola, propagateurs d'hérésies incendiaires.

Le cardinal et sa suite visitèrent d'abord toutes les

¹ C'était le révérendissime Jean de Palafox. Il écrivit un rapport de sa perquisition à *Cerca dos Padres* qui subsiste dans les pièces du procès.

cellules abandonnées, puis la salle du conseil, puis l'église du monastère, puis il fallut, pour se conformer au décret rendu par le prince, pénétrer dans les tombeaux, puisque c'était là, en effet, que les pères jésuites devaient le plus probablement avoir enfoui leurs papiers.

Cependant c'était avec une répugnance extrême que les trois inquisiteurs, et même les officiers de justice choisis pour les accompagner, se décidèrent à cette descente dans les caveaux mortuaires, à laquelle se refusait ce sentiment naturel qui fait reculer devant toute profanation. L'escalier, qui du chœur de l'église conduisait aux sépultures, était sombre et profond. Quand ils furent au bas, cette inscription qu'ils lurent sur la porte de l'enceinte souterraine : *la mort seule entre ici*, et un cadran placé là et qui ne marquait jamais d'autre heure que celle des dernières funérailles, leur rappelèrent plus fortement qu'il était regardé comme un sacrilège puni de mort et de damnation de franchir ce seuil, autrement que dans les cérémonies des funérailles auxquelles il était ouvert.

Le caveau funéraire régnait sous toute l'étendue de l'église : la mort imposante en tout lieu l'était surtout dans cet endroit où la religion lui servait de péristyle, où le temple divin gardait le mausolée. Ce ne fut donc que saisis d'appréhension, de remords et d'un frisson de terreur que les commissaires pénétrèrent dans l'enceinte souterraine.

Le cardinal marchait le premier, ayant à chaque côté de lui les deux agents de justice, portant chacun une lanterne sourde. Les deux dominicains venaient ensuite, mornes et la tête baissée.

Cette enceinte était une église souterraine garnie des deux cotés de rangs de tombeaux de moines. Une obscurité entière régnait dans les murailles ; le bruit des pas, quelque recueillis qu'ils fussent, se prolongeait sous la voûte en son lugubre et sourd : on aurait dit le murmure de la solitude troublée ; les rayons jetés de chaque côté par les lanternes, formaient des lames blanches qui semblaient des âmes errantes parmi les tombeaux ; la voûte épaisse et basse pesait sur la tête comme la pierre d'un sépulcre ; les emblèmes de la fin de toutes choses, les armoiries de la mort y étaient sculptées. C'étaient des sabliers portant des ailes, des anges tenant la trompette du jugement dernier, des portes de nuages s'entr'ouvrant pour laisser voir le ciel, des chemins d'étoiles, des saints évangélistes tenant les clés du séjour éternel. Tous ces objets, voilés par la poussière des siècles, et si faiblement atteints par la lueur grise des deux lumières, étaient à peine aperçus, et, régnaient ainsi sur le front des mausolées, semblaient les rêves du sommeil de la tombe.

Les visiteurs descendus dans cette enceinte respiraient avec peine un air stagnant, renfermé et plein de miasmes mortuaires, qui semblaient les pénétrer par tous les pores. Il faisait si froid sous ces voûtes,

que l'impression de la terreur semblait être devenue sensible, et que les frissons du corps, courant sur tous les membres de ces hommes pâlissans, semblaient les frissons de l'âme.

Le cardinal s'approchant d'une tombe, la désigna du doigt en silence. Les officiers de police remirent les lanternes aux mains des moines, placés, ainsi que le cardinal, devant la tombe qui allait s'ouvrir, puis avec des leviers soulevèrent la dalle supérieure. Les trois prêtres, le front ruisselant de sueur froide, le cœur soulevé de dégoût, de crainte et d'horreur, furent condamnés à regarder dans cet intérieur effrayant où tombaient les rayons des lanternes. Il n'y avait dans le sépulchre que des lambeaux de linceul, des ossements desséchés et des cendres noires.

Ils avancèrent dans leur route lugubre et impie, et le cardinal, s'arrêtant devant chaque tombe, ordonnait l'effraction sacrilège, et continuait l'interrogatoire de la mort. Ici les lueurs des lanternes éclairaient un corps bien conservé, aux tons d'ivoire jauni, qui exhalait encore tout l'effroi du premier moment; là, un cadavre que l'humidité avait dépouillé du linceul, son dernier voile, et qui se montrait revêtu d'un millier de vers travaillant lentement à détruire ce que laisse encore le trépas; plus loin, un squelette que le temps semblait avoir pétrifié, et qui offrait dans son assemblage d'ossements nus la figure qu'on donne à la mort elle-même.

Certes, les moines, s'ils avaient enfermé là des papiers secrets, les auraient confiés à des gardiens qu'il semblait bien impossible de braver; mais la perquisition n'avait rien fait découvrir encore.

Les inquisiteurs étaient arrivés au bout de l'église souterraine et paraissaient bien près d'avoir terminé leur tâche de profanation; il ne restait plus qu'une sépulture à visiter, mais plus importante que les autres et plus susceptible d'avoir reçu un dépôt précieux, car c'était celle d'un *général de l'ordre*.

Il était temps que la cruelle inspection finit, car les commissaires étaient au bout de leurs forces : les agents de justice étaient accablés de dégoût, affaiblis par l'odeur putride, harrassés de fatigue à soulever ces énormes dalles; les moines frissonnants de craintes religieuses, glacés de froid et de terreur, ne jetaient plus dans les tombes qu'un coup d'œil rapide et égaré. Les lumières elles-mêmes semblaient s'être fatiguées d'éclairer ces tableaux repoussants et ne répandaient plus que de rares et ternes clartés.

— Ne pensez-vous pas, mon frère, dit tout bas un des moines à l'autre, qu'il vaudrait mieux être à la place d'un de ces saints trépassés qu'à celle des profanateurs qui les troublent ainsi dans leur asile sacré.

— Je le pense aussi, répondit le dominicain, *dies iræ, dies illa!*

Le dernier des généraux de l'ordre descendu dans les cavaux mortuaires était encore dans son cercueil,

le visage découvert et n'ayant sur lui que le catafalque de velours noir semé de larmes blanches. Quand ce rideau funèbre fut soulevé par la main du cardinal, on aperçut à peine le corps que contenait la bière, mais on vit briller à ses côtés quelque chose qui ressemblait à un coffret de fer blanc. Le chef des inquisiteurs tend la main pour s'en emparer... Alors un long mugissement du vent se fait entendre sous la voûte comme un plainte de la tombe... Le cardinal pâlit et s'arrête... Cependant il veut remplir son devoir, il tend une seconde fois la main et l'avance sur le cercueil... Soudain le mort lève sa tête pâle, ouvre ses yeux vitreux et porte sa main décharnée sur le coffret... Les assistants fuient avec la rapidité du vent, se heurtent le crâne aux piliers de l'enceinte funèbre ; ils se précipitent à l'entrée de l'escalier... une des lanternes tombe, se brise, et ils vont peut-être rester ensevelis dans ce séjour d'horreur... mais l'autre flambeau jette encore quelques lueurs, ils peuvent trouver l'escalier, se sauver dans l'église et revoir enfin la clarté du ciel.

XII

Les murs de Lisbonne s'éclairaient du côté du levant. Les points les plus élevés étaient seuls encore frappés des rayons du soleil qui sortait de l'horizon ; les pavillons des navires portant les armes des nations, les dômes, les coupoles des temples, des palais, ces couronnes de la cité resplendissaient elles-mêmes de couronnes de lumière sur la mer encore ombreuse, sur la ville encore anuitée.

Ainsi ceux qui sont placés au-dessus des hommes, et appelés à les gouverner, s'éveillent les premiers de leur sommeil fragile pour commencer plus tôt leur journée de pensée, ainsi le marquis de Pombal se promenait déjà à pas égaux et rêveur dans son cabinet, ouvert à toutes les lueurs irisées du matin. Cette

lumière radieuse du dehors venait s'harmonier avec quelques douces lumières de son âme, cette sérénité du matin rencontrait en lui quelques pensées pures et se-reines, aussi il songeait à Thérèse.

— Demain, disait-il, demain ma fille habitera sous mon toit, près de moi, un seul être de plus peuplera tout ce palais ; les heures n'y sonneront plus dans le vide ; les jours auront tous un intérêt doux et puissant, celui de la rendre heureuse et de l'être moi-même par sa vue seule. Oui, tu seras sauvée près de moi, Thérèse, je garderai ma vieillesse austère pour te protéger, je redeviendrai jeune pour te plaire.

Les domestiques de Son Excellence entrèrent, posèrent devant lui des plateaux où s'élevaient les mets spiritueux et parfumés du matin ; l'un d'eux apporta aussi sur un plat de vermeil une dépêche portant le sceau royal ; puis, sur un signe de leur maître, ils se retirèrent. Cette missive de don José contenait le titre de comte d'Ovéyras, avec le don des terres et revenus qui en dépendent, envoyés au ministre en reconnaissance du zèle qu'il avait déployé en ces jours dangereux pour découvrir et faire arrêter tous les membres de la faction.

— Encore des titres, des honneurs, des richesses, dit-il, encore un cordon de plus à placer sur ma poitrine, une couleur de plus à ma livrée, des nouveaux fiefs à baptiser de mon nom ; le sort m'accable de pouvoirs pour régner, quand je demande un peu de ten-

dresse pour vivre. Celui que tout le monde nomme au dehors, dont tout le monde s'entretient, qui a des milliers d'amis et d'ennemis, est-il moins seul dans son intérieur quand il n'a pas un regard familier à y rencontrer, quand il ne peut échanger avec personne ce mot *toi*, douce parole de l'âme !... Thérésa, j'aimerais mieux des murailles nues où je verrais seulement ton portrait, que ces lambris chargés de signes héraldiques, si je devais les habiter encore sans toi... mais non, tu seras là pour partager ces grandeurs et elles me deviendront chères. Nous les goûterons ensemble tant qu'elles te rendront heureuse, et quand le jour du plaisir s'évanouira pour toi, quand la lassitude de ces choses t'aura saisie, nous nous retirerons tous deux dans une campagne ombreuse, sous les vieux chênes de Cintra, et tu toucheras ta lyre à mes côtés pour que j'exhale dans la douceur et la paix le dernier souffle de ma vie...

On vint dire au marquis de Pombal que le tribunal de l'*Inconfidance*, qui instruisait les crimes de haute trahison, allait s'assembler pour la dernière séance et réclamait sa présence. Le lendemain, le procès des conjurés devait être porté à la chambre haute qui le jugerait en dernier ressort.

Le ministre, avant d'aller siéger à l'assemblée judiciaire, se fit conduire au couvent des Grilles et pénétra dans la cellule qui servait de prison à la marquise de Tavora. Il se condamnait, quoiqu'il lui en coûtât, à

paraître encore une fois en puissance triomphante devant cette ennemie vaincue.

— Madame, lui dit-il, le tribunal où les hommes peuvent encore avoir quelque influence rend aujourd'hui son jugement sur le complot de régicide, demain le procès sera porté au tribunal suprême de la chambre haute où la loi parle seule. Je viens recueillir de votre bouche toutes les allégations que vous pourriez avoir à fournir pour votre défense, toutes les circonstances, quelque légères qu'elles fussent, qui tendraient à atténuer la gravité de votre cause, afin de les faire valoir devant les magistrats par qui ma voix peut encore être entendue.

Éléonore était assise devant le prie-dieu de sa cellule ; elle avait au-dessus de sa tête un tableau représentant le martyr d'un saint, et sa figure portait en ce moment l'expression de piété farouche de ces *confesseurs* qui se plaisaient à insulter leurs bourreaux pour rendre leur supplice plus cruel, de ces premiers chrétiens avides de tourments, amoureux de la mort.

— Votre générosité vient bien tard, seigneur, lui répondit-elle, ne serait-ce point un lustre de plus dont vous voudriez vous parer dans vos succès ?

— Il ne s'agit, madame, ni de victoire ni de vengeance personnelle. Quand un prince comme don José 1^{er} est attaqué dans sa vie même, le peuple, l'armée, la magistrature, la nation entière se rallient autour de lui pour demander justice de ses ennemis,

et une condamnation infaillible vient alors trancher à sa source une ligue ennemie qui le poursuivait sans cesse.

— Et qui peut être ennemi de don José, mon Dieu ! un semblant de souverain, une effigie de roi qui porte le sceptre et la couronne, parce que ce sont des insignes consacrés que les Portugais aiment à voir briller à leur tête, un innocent monarque qui se garde bien de se mêler des affaires de son royaume, qui, pour toute occupation, fait résonner les cordes d'un luth, dont les sons n'ont assurément pas le pouvoir d'élever un empire et n'influent en rien sur la marche des choses. Vous savez bien que cette ligue soulevée attaque le maître de l'état, et que ce maître c'est vous. Le duc d'Avéiro n'a-t-il pas dit dans son interrogatoire d'hier qu'on ne voulait atteindre le roi José que pour renverser le roi Sébastien. Il fallait briser le lien qui vous retenait au pouvoir, marquis de Pombal, voilà tout ce que signifiait le coup de mousquet tiré dans la voiture du roi.

— Madame, les moments sont trop précieux pour les perdre en vaines distinctions ; quels que soient les motifs de la révolte passée, la condamnation imminente doit seule nous occuper. Donnez-moi les moyens de l'adoucir, s'il en existe encore.

— Non, j'ai toujours aperçu le martyr au confin de ma vie, et tout me dit qu'il serait inutile de chercher à le fuir. On m'a souvent reproché ma dévotion

trop exaltée et trop hostile peut-être ; elle m'était envoyée par la Providence qui voit la fin de tout pour me donner la force de supporter le sort qui m'était réservé. Quoi qu'il en soit, depuis ma jeunesse flétrie et désolée, vous savez par quelle cause, je ne me suis jamais attachée aux choses de ce monde. Dans le palais où j'ai longtemps partagé la grandeur du vice-roi des Indes, dans l'hôtel nobiliaire de Lisbonne, je n'ai jamais vécu que dans mon oratoire, jamais tourné les yeux que sur ce Christ de fer qui me suit partout, jamais porté que la couleur sombre de la pénitence. Je presentais qu'il y avait devant moi un grand sacrifice religieux à accomplir, et que ce n'était pas trop de toute une vie de préparation pour cet acte suprême.

— Éléonore, par pitié pour vous-même et pour votre famille, renoncez un moment à ce fanatisme cruel : aidez-moi à vous sauver.

Elle lui répondit avec un accent de vérité farouche :

— Y renoncer ! Oh non ! c'est impossible , car cette ferveur sombre, cette dévotion austère, cette foi sans bornes en un Dieu vengeur, ce n'est peut-être que la haine que j'ai pour vous.

— Malheureuse femme !

— Et croyez-vous que je veuille renoncer à la mort quand elle va me venger de mon ennemi !

Elle ajouta avec un sourire dont la joie était atroce :

— Non, Sébastien, assemblez vos juges, marquez du sceau royal vos arrêts de mort, préparez vos échafauds,

vos instruments de torture, allumez vos bûchers qui consumeront nos os jusqu'à la moëlle ; évoquez les tempêtes qui disperseront nos cendres jusque sur l'horizon le plus lointain... Tout cela est doux pour ma pensée, car vous en souffrirez autant que moi, car ces billots, ces haches, ces flammes, c'est pour Thérésa, votre fille chérie, que vous les préparez.

— Thérésa ne sera jamais accusée, s'écria Pombal en frissonnant d'horreur et de crainte.

— Ah ! vous croyez donc qu'on peut ainsi séparer un membre d'une famille de sa famille entière ; vous croyez qu'une jeune femme ne se laissera pas aller à suivre les principes et les exemples de ceux qu'elle est accoutumée à vénérer.

— Thérésa a partagé vos préjugés odieux et barbares ! elle a trempé dans vos infernales machinations ! elle a voulu la mort de don José et la mienne !... Non ! je croirai plutôt que l'étoile du matin s'est ternie et souillée.

— Il en est ainsi pourtant ; elle a déclaré elle-même appartenir au parti des révoltés. Elle est arrêtée, prisonnière et bientôt condamnée avec nous.

— C'est impossible !

— Vous croyez donc que vos juges stipendiés et pressés de jeter leur arrêt vont perdre leur temps à mesurer le plus ou moins de culpabilité d'une pauvre jeune femme, et sans raison excepter de leur rigueur une fille des Tavora ?

— Il le faudra bien. Thérèse ne sera point confondue avec vous. J'en jure par l'honneur, par la puissance, par l'amour, par le nom d'un père.

— Regardez.

Éléonore souleva alors le rideau de serge qui voilait sa fenêtre, et, à travers les barreaux, elle lui montra dans une cellule voisine Thérèse en habit de pénitente, les cheveux coupés, la robe de bure sur le corps, assise sur une escabelle de bois, pâle à faire pitié, les yeux levés au ciel sans espoir, les bras pendants, comme si la vie l'eût déjà abandonnée.

Pombal pâlit, chancela, s'appuya contre la fenêtre, tandis qu'une pensée soulevait dans son sein une tempête de colère, et qu'une autre mouillait ses yeux de larmes. Il les essuyait avec rage et regardait de nouveau la chère victime.

— Oh ! si vous aviez vu, dit la marquise de Tavora, combien elle était belle et touchante en arrivant hier soir dans cette affreuse prison. Elle avait voulu se revêtir encore une fois de ses chères parures pour entrer dans ce séjour qu'elle regardait comme celui de ses funérailles ; elle avait voulu paraître encore charmante dans ce couvent où elle venait prendre la robe de prisonnière : désir d'enfant ! dernier soupir de la jeunesse qui finissait subitement et pour toujours !

Pombal entendait à peine la marquise de Tavora. Il ne s'occupait guère non plus de savoir si Thérèse, égarée par sa mère, avait trempé dans la conspiration

ou non ; il ne voyait que sa fille adorée réduite en cet état : il souffrait de toute son âme, il était déchiré dans ses entrailles de père, toujours debout devant la croisée et les yeux fixés sur cette malheureuse cellule.

— J'étais à une des grilles du vestibule, continuait la marquise; je l'ai vue entrer parée de son vêtement de soie blanche brodé de perles, de sa couronne de comtesse et de sa beauté inflétrissable, passer entre les files de sœurs Augustines au visage amaigri, bistré, creusé par les remords, les austérités, les macérations de la chair. Elle paraissait un ange du ciel au milieu des créatures réprouvées... J'ai eu besoin, pour ne pas pleurer ma fille, de songer...

— Qu'elle était la mienne, n'est-ce pas, madame?

— Oui, Sébastien Carvalho; ce dernier coup terminait la lutte depuis si longtemps engagée entre nous; car, on peut le dire à présent, c'est moi qui triomphe, c'est vous qui êtes vaincu. Je vais mourir et vous vivrez pour souffrir; toutes mes peines vont bientôt finir, et je vous laisse livré à jamais à cette solitude de cœur, à cette absence de toute famille qui vous a toujours rendu la vie si amère. Du fond de son cachot, la pauvre prisonnière condamnée à la mort, au supplice, qui ne goûtera plus le pain de la patrie, qui ne respirera plus l'air du Portugal, qui ne verra pas se coucher le soleil de demain, relève la tête et voit pleurer l'homme puissant, le ministre, le potentat, le maître du royaume !... Oui, marquis de Pombal, envie mon sort; j'ai un

époux, deux fils, une fille, des amis pour mourir avec moi ; tu n'as pas un seul être aimé pour régner avec toi !

— Rien n'est encore décidé, madame.

Pombal jeta un regard terrible sur Éléonore et s'éloigna précipitamment.

Tout autre père à sa place aurait voulu courir briser la porte de la prison de Thérèse et enlever sa fille dans ses bras, mais, dans un homme comme Pombal, la raison ne pouvait jamais céder complètement devant la douleur ; il savait que, quelque puissant qu'il fût, il ne pouvait pénétrer contre leur volonté dans le sanctuaire des religieuses, et que la comtesse de Tavora ayant été enfermée chez elles par un ordre du roi, les sœurs ne la laisseraient sortir que sur un mandat revêtu de la même signature.

Il rentra dans son hôtel pour préparer les moyens de délivrer la pauvre captive ; il savait bien que quoi qu'il arrivât il en aurait toujours le pouvoir...

Mais déjà il était devancé dans ces soins, car l'amour veillait sur Thérèse. Paolo, fidèle à son serment, avait tout sacrifié au salut de celle qu'il aimait.

Ce jeune homme était la veille au soir caché dans les épais massifs du jardin de *Cerca dos Padres*, attendant impatiemment que le départ des inquisiteurs eût ramené le silence dans le couvent où il pourrait alors pénétrer pour y demander le père Malagrida, qu'il avait hâte de rejoindre. A dix heures, il entendit

des pas de chevaux qui s'éloignaient et vit les flambeaux qui éclairaient le cardinal-visiteur et sa suite disparaître dans les arbres de la route. Il allait sortir de sa retraite, lorsqu'il entendit près de lui un léger mouvement dans les feuilles... il écarta doucement les branches; la lune qui venait de se lever, éclairait surtout le bosquet de citronnier au pâle feuillage. Il y vit un vieillard, assis sur un tronc renversé et tenant un petit coffret luisant à la main.

— Père Malagrida!

— Fra Paolo!

Ces deux noms furent échangés avec une promptitude et une surprise égales.

— Comment êtes-vous là, à cette heure, mon père? demanda le jeune homme.

— J'y suis, comme toujours et partout, pour le service de la sainte cause.

J'ai appris ce soir que des perquisitions allaient être faites dans le couvent de *Cerca dos Padros* et jusque dans ses caveaux mortuaires où nous avions caché nos papiers les plus précieux, afin que ces tombeaux renfermassent à la fois, et comme des reliques semblables, les ossements de ceux qui furent la gloire de l'ordre jésuitique et les germes de sa résurrection. Je fis toute diligence possible pour arriver ici avant les inquisiteurs. J'entrai dans les tombeaux comme ils étaient déjà à la grille du couvent. Je m'emparai des papiers cachés sous l'autel de l'église souterraine, mais

je ne pus en sortir; car j'entendais les pas des commissaires sur l'escalier; je n'eus que le temps d'éteindre la torche qui m'éclairait, de me cacher sous le catafalque préparé pour le général de l'ordre qui est allé, hélas! mourir dans l'exil, et de m'étendre dans le cercueil. De là, j'entendais avec horreur ces profanateurs impies ouvrir la tombe de nos frères, mais je ne croyais pas qu'ils vissent faire des recherches sous ce catafalque qui ne contenait aucun corps. Cependant, ignorant sans doute que le général n'y avait point été placé, ils en soulevèrent le voile et regardèrent dans le cercueil. Les années et les souffrances ont tellement creusé et jauni mon visage qu'ils me prirent pour un des trépassés de ce séjour, et, au mouvement que je fis pour retenir ce coffret dont ils allaient s'emparer, ils s'enfuirent effrayés. Ainsi, par une faveur manifeste du ciel, les secrets de la société de Jésus ont été conservés.

— Mon père, vous avez beaucoup fait pour le saint ordre, daignez vous occuper un instant d'un de ses plus humbles membres.

— Fra Paolo, avez-vous besoin de recourir à la confession pour vous soulager de quelques fautes?

— Non, mon père, et quelque'audacieuses que doivent vous sembler ces paroles, c'est moi qui veux vous confesser en ce moment... Ne vous irritez pas, père supérieur, vous avez toujours eu ma vie entre vos mains, je peux bien une fois vous en demander

compte. Quand vous m'avez connu, jeune et frais enfant de quinze ans, quand vous avez été frappé de ma précoce intelligence, vous avez dit : Qu'il meure au monde, que ses brillantes facultés, enlevées au plaisir, à l'amour, à la famille, soient toutes concentrées dans la religion, et il en deviendra un des flambeaux; il souffrira, il mourra jeune, mais en mourant il jettera un éclat lumineux dans le sanctuaire. Vous m'avez donné les ordres ecclésiastiques à quinze ans. Le lendemain un édit de Jean V fixait l'âge des vœux à vingt-deux ans, mais il était trop tard, encore adolescent, j'étais novice dans un couvent de jésuites; et je n'en ai pas murmuré. Vous m'enleviez, avant même que je pusse savoir ce que je perdais, toute ma part de bonheur. Je grandis, et sur cette terre de Lisbonne aux mœurs faciles, aux devoirs légers, aux carrières brillantes, dans ce climat où Satan a semé toutes les roses de la volupté, quand ma poitrine battit ardemment à toutes ces séductions, elle se sentit enveloppée d'une froide robe de prêtre. Perdant à la fois la liberté, l'amour, je n'étais, je ne devais être jusqu'à la mort que Fra Paolo, le jésuite. Et jamais une plainte n'est sortie de ma bouche. J'allais à vos genoux m'accuser de mes fautes, je ne vous ai jamais accusé de mes douleurs. Vous m'avez choisi pour être votre agent secret à la cour de José I^{er}. Je ne vous ai point demandé compte de cette préférence. Misérable, honteux de moi-même, j'ai fait tout ce que vous avez ordonné.

J'ai eu l'air d'être aux gages de ceux que je trompais ; leur salaire, oui, leur salaire humiliant est tombé dans ma main. J'ai passé les jours dans les plus pénibles travaux et veillé pour la trahison. J'ai joué tous les rôles et pris tous les aspects, j'ai égalé dans leurs transformations ces oiseaux des tropiques aux changeantes couleurs, j'ai trompé, j'ai trahi, j'ai menti chaque jour par toutes les faces de mon être... J'ai même souri et montré un visage serein au monde ! Vous l'entendez bien, mon père, dans cette vie de misère et d'humiliation, j'ai souri parce que vous l'avez voulu ! Mais tout cela n'était rien encore, j'ai caché dans mon sein un amour, que le cilice, le scapulaire, la robe de prêtre, que tous vos linceuls n'ont pu étouffer ; je l'ai laissé s'épancher mille fois dans des confessions mouillées de larmes brûlantes, et vous n'avez pas eu pitié de moi ! Vous m'avez laissé là dans cette cour où je la voyais appartenir à un autre ! Et je ne vous ai pas maudit !

— Et moi, mon frère, j'écoute avec patience vos paroles de révolte. Nous sommes quittes l'un envers l'autre.

— Voilà ce que j'ai fait pour vous obéir, mais aujourd'hui il faudrait voir en silence sacrifier cette infortunée, et là s'arrête ma soumission. Ma vie, mon sang, mon âme, je vous ai tout donné, mais je ne vous abandonne pas Thérèse.

— J'ai dû placer la comtesse de Tavora au nombre

des conjurés, car le roi, le ministre voudront venir au secours des accusés dès qu'elle en fera partie, et les sauveront peut-être avec elle.

— Mais le tribunal la condamnera peut-être avec eux.

— Si vous saviez, Paolo, combien pour celui qui est entièrement voué au service de la divinité, qui communique directement avec elle, et veut avant toute chose son triomphe sur la terre, combien les créatures humaines sont peu de choses ! Il les relève sous ses pas ou les renverse ; comme des épis qui peuvent lui être utiles, ou comme la paille qui embarrasse son champ.

— Je vous ferai voir que Thérésa n'est point de cette paille qu'on puisse ainsi jeter au vent !... Oh ! mon père ! si vous aviez mis une foi la main sur mon cœur quand y vient retentir le nom de Thérésa, vous comprendriez tout ce que j'ai senti, et vous sauriez que pour la sauver je suis capable de trahir la foi jurée, la probité, la religion, l'honneur.

— Et que ferez-vous, malheureux ?

— J'irai dire au roi tout ce qui s'est passé.

— Vous me dénoncerez ! vous, Paolo !...

— Père Malagrida, vous savez que j'ai toujours eu pour vous un culte idolâtre, que j'ai plus que tout autre adoré votre sainteté, que cet amour ardent, dévoué, absolu que vous m'ordonniez d'avoir pour Dieu, c'est à vous que je l'ai offert ; que dernièrement,

lorsque nous avons eru que vous couriez des dangers au Rocher du Trident, parce que le marquis de Pom- bal, que le hasard y avait conduit, avait pu vous reconnaître, je suis demeuré toute la nuit couché sur le seuil de votre porte, afin qu'on passât sur mon corps avant d'arriver à vous. Eh bien, si vous persistez à vouloir perdre Thérésa, vous l'avez dit, j'irai vous dénoncer.

— Misérable !

— Oh ! par pitié, sauvez-moi du crime ! sauvez l'ordre sacré des enfants de Jésus de la honte d'avoir un fils sacrilège qui l'ait renié, trahi, dans le moment même où il était persécuté ! Vous n'avez qu'un mot à dire : consentez à délier la comtesse de Tavora du serment qu'elle a prêté en vos mains, afin qu'elle puisse elle-même, sans vous perdre, dévoiler son innocence. C'est à vos pieds que je le demande, ajouta l'infortuné en se prosternant devant le prêtre, cédez à cette prière, et jamais un de mes désirs audacieux n'osera plus s'élever contre votre volonté.

— Le ciel ne le veut pas, et je suis l'interprète du ciel.

Alors le jeune homme se releva et son visage pâle, ses yeux ardents se détachaient dans l'ombre nocturne comme ceux d'un spectre.

— Vous êtes l'interprète du ciel, eh bien, moi, je serai celui de la vérité. Je vais aller trouver le roi, je lui apprendrai le nom de celui qui a accusé Thérésa,

qui s'est servi de quelques faits exacts pour en tirer un odieux mensonge; il reconnaîtra bien là cette fourberie jésuitique qui reste dans la vérité par la parole et en sort par l'esprit.

— Vous vous trompez vous-même, Paolo, vous ne sauriez nous trahir aussi indignement.

— Oh si! car c'est vous qui m'avez appris la trahison.

Et le novice jésuite sortit précipitamment du bosquet.

XIII

Au point du jour, Paolo, reprenant le caractère dont il était investi au palais, alla trouver don José dès que les portes de l'appartement royal furent ouvertes. Il lui dénonça le célèbre père Malagrida dans le vieillard dont les accusations lui avaient causé tant de douleur ; il lui dit la feinte horrible à laquelle Thérèse avait été condamnée par le tyran religieux.

Le jeune prince, à l'organisation si frêle et dont les forces morales avaient été brisées aussi par tant d'atteintes successives, ne put supporter ce retour subit de la joie : il se précipita dans le sein du jeune homme, lui jeta son âme tout entière dans un cri de bonheur, en l'appelant ami et sauveur, et, penchant sa tête sur la poitrine qui le soutenait, il s'évanouit.

Pombal, qui revenait à l'instant du couvent des Augustines, arriva pour apprendre la cause de cette émotion violente et voir tomber le roi sans connaissance.

Le désir le plus ardent de Paolo et du père de Thérésa était de voler au secours de la pauvre captive; mais il fallait que l'ordre d'élargissement fût signé de la main du roi, et il ne donnait aucun signe de vie. Le jeune prince était étendu sur sa couche dans l'immobilité et la pâleur de la mort, mais portant encore sur ses traits touchants l'expression du bonheur dont il avait été frappé. De chaque côté de son lit, étaient ces deux hommes qui attendaient son réveil avec angoisse, et de temps en temps penchaient leur tête sur la sienne pour y chercher un souffle de sa bouche. Pombal, après avoir demandé vainement un battement à son cœur, le pressait dans ses bras pour le ranimer. Paolo prenait à toute minute sa main, et la trouvant toujours froide, la rejetait sur la couche avec dépit. Don José semblait quelquefois revenir à la vie. Il entr'ouvrait les yeux, il prononçait quelques paroles sans suite, et soudain retombait dans le même état de défaillance. La journée se passa ainsi.

Et cette journée était celle du jugement! Et dans ce temps-là même la chambre haute siégeait dans la pourpre et l'hermine, et prononçait le dernier mot de la justice. L'assemblée était présidée par le chancelier Pedro Gonalvès; tout ce qu'il y avait de nobles et de grands dans Lisbonne, de magistrats, de princes et de

hauts barons, assistait à ces débats. Les instructions s'achevaient au milieu du frisson général de l'attente, et l'arrêt irrévocable tombait dans une terrible solennité.

Le ministre n'assista donc point à ce formidable jugement ; la raison alléguée pour son absence fut l'état douloureux du roi qui le forçait à rester à ses côtés. Vers six heures du soir, don José rouvrit les yeux, passa sa main froide sur son front décoloré, et adressa à ses amis des paroles où renaissait la lucidité d'esprit. Le marquis de Pombal s'empressa de rappeler ses pensées et lui présenta avec un ardent empressement l'ordre de délivrance de la comtesse de Tavora à revêtir de sa signature... En ce moment, les deux grands chambellans entrèrent chez le roi ; ils venaient annoncer à Sa Majesté que le tribunal suprême avait prononcé l'arrêt de mort contre tous les accusés du complot de régicide, réglé le supplice qu'ils subiraient, et fixé son exécution au lendemain. Ce prompt délai ôtait encore aux condamnés le dernier jour qui leur est ordinairement laissé à partir du jugement ; comme si l'arrêt de mort, après avoir frappé, redoublait encore son coup.

Il n'était plus temps ! le roi même ne pouvait sauver Thérèse, mais un coup d'œil enflammé qu'échangèrent don José et le marquis de Pombal et qui fut recueilli avidement par Paolo, vint dire que si l'autorité royale devenait insuffisante, la fortune et le pou-

voir offraient d'autres ressources qui pourraient dérober la victime au sort qui l'attendait.

En effet, dès que la nuit fut close, le marquis de Pombal se rendit de toute la rapidité de ses chevaux à la prison d'Adjuda, où les prisonniers de Bélem avaient été transférés ainsi que la marquise de Tavora et sa fille. L'ordre du roi servait du moins à le faire pénétrer dans la chambre occupée par Thérèse. La jeune femme avait subi le matin un interrogatoire dans lequel, fidèle à son serment et bien plus facilement en présence de la mort qu'en présence de don José, elle avait admis toutes les accusations portées contre elle. Elle ignorait encore l'arrêt rendu par la cour.

Pombal s'assit à ses côtés, prit ses mains dans les siennes et lui parla avec cette douceur de langage qui berce l'âme malade. L'onction si tendre de sa voix, les charmes de sa physionomie si expressive et si pénétrante, redoublèrent ce moment de puissance pour calmer et raffermir la pauvre captive.

La souffrance, qui vieillit les gens déjà avancés en âge, ramène les très-jeunes du côté de l'enfance : en diminuant les forces, elle éloigne les uns et les autres de l'apogée de la vie. La belle comtesse de Tavora avait alors quelque chose d'une jeune fille faible et endolorie ; ses cheveux coupés sur le cou et son simple sarreau de laine brune, à peine serré à la taille par un cordon, augmentait cette apparence. Elle était aussi belle et plus touchante que jamais.

Pombal lui cacha tout ce que cette journée avait renfermé de terrible justice humaine. Il se hâta de lui dire que le roi était maintenant désabusé de ses horribles soupçons, et qu'il brûlait de la revoir, qu'il se serait hâté de venir lui-même l'arracher de cette prison s'il n'était retenu au lit par ses souffrances habituelles. Elle pâlit, frissonna de joie, et remercia Dieu avec la plus ardente ferveur.

Alors son tendre protecteur tâcha d'amener son esprit aux pensées consolantes, aux images gracieuses : il lui parla des jours d'autrefois, lui jura qu'ils étaient près de renaître.

Un sombre pressentiment empêcha la jeune femme de se laisser entraîner vers cet heureux prestige.

— Voyez, dit-elle en passant la main sur ses cheveux coupés, toute votre puissance bienfaisante ne peut plus faire une reine de la pauvre condamnée.

— Les cheveux renaissent comme les beaux jours, répondit-il, l'avenir vous garde encore des boucles riches et soyeuses.

— Non, reprit-elle, je veux suivre ma mère dans l'exil auquel elle sera sans doute condamnée si vous la sauvez de la mort. Je veux l'entourer de soins, embellir l'horizon où elle vivra, adoucir sa retraite dans ce pays sauvage. Elle y emportera tant de peines et de regrets pour sa vieillesse !

— Thérèse, il est d'autres affections aussi tendres, aussi saintes qui doivent vous retenir à Lisbonne.

— Non, je veux, je dois m'attacher à mes parents.

— Restez donc avec moi, Thérèse, car je suis le plus près de tous, je suis votre père.

— Vous! vous, seigneur!... Non c'est une douce chimère dont vous voudriez m'abuser pour me faire céder à vos instances.

— Vous vous trompez, Thérèse, c'est un secret que je ne pouvais vous dévoiler que dans un moment aussi décisif que celui-ci; mais c'est la vérité. Éléonore de Tavora eut les premiers, les uniques amours de mon jeune âge, et je lui dois encore l'unique amour de ma vieillesse, ma fille chérie.

— Qu'entends-je! Dieu puissant!... Mais non, non, c'est impossible. Je me souviens du temps de ma première enfance, où j'entendais le marquis de Tavora me nommer son enfant; je crois voir encore sa noble et touchante figure me sourire penchée sur mon berceau.

— Oui, car il vous avait adopté dans son cœur généreux, mais vous n'apparteniez qu'à Éléonore; vous étiez née avant son mariage, vous étiez un de ces enfants de l'amour, les plus légitimes de tous, puisque l'amour est le premier sacrement qui doit présider à l'union des êtres.

— Il est donc bien vrai, je vous appartiens... Oh! je le crois! il m'est si doux de vous appeler mon père, que la vérité seule peut avoir cet attrait si puissant.

Puis elle se prosterna à demi devant lui, et ap-

puyant son bras sur les genoux de son père, et soutenant sa tête dans sa main, elle lui dit encore avec une grâce charmante :

— Oh ! pourquoi cette heureuse révélation ne m'a-t-elle pas été faite plus tôt, quand j'étais encore dans la vie, quand j'avais l'avenir devant moi pour jouir du bonheur qu'elle me donnait... Moi ! la fille du marquis de Pombal ! avec quel orgueil j'aurais savouré cette pensée. Dieu m'est témoin que ce qui m'aurait rendue fière et heureuse, ce n'est pas cette toute-puissance à laquelle vous êtes élevé, ni toutes les couronnes qui brillent sur vos armories, ni le bruit que votre nom fait dans le monde ; c'eût été cette vertu sans tache, cette justice, cette loyauté à toute épreuve, cette bonté adorable, ces qualités de Dieu même qu'il donne à quelques mortels pour se mirer dans son ouvrage, ces qualités qu'il crée pour le cercle étroit de la famille et pour ses regards seuls ! Aussi je n'aurais pas eu besoin que Lisbonne sût que j'étais votre fille pour en jouir ; l'orgueil, comme l'amour, eussent pu rester toujours enfermés dans mon âme... Mais, hélas ! il n'est plus temps.

Il l'attira sur ses genoux et lui dit en la regardant avec extase :

— Oh ! reste auprès de moi, mon enfant, je te donnerai repos, considération, splendeur, puissance, tous les biens qui peuvent reposer sur une créature humaine, et en m'aimant tu me donneras plus encore.

Elle pencha la tête sur sa poitrine, réfléchit longtemps... Puis elle se dégagea des bras de Pombal, et se tint debout devant lui, la main appuyée sur son cœur, les yeux élevés, dans l'attitude d'une de ces saintes qui se résignent à tout en regardant le ciel.

— Non, seigneur, dit-elle, vous êtes grand, puissant, heureux, vous avez des amis, pour partager votre gloire, votre haute fortune : ma mère va vivre dans l'exil ou mourir de la mort des criminels, je ne peux la priver de sa fille.

On entendait au fond de ces paroles l'écho des principes fanatiques de Malagrida qui avait exercé sur elle son infaillible puissance.

Pombal essaya vainement par tous les moyens imaginables de fléchir sa cruelle résolution, il n'obtint d'elle que des refus accompagnés des abondantes larmes de regret qu'elle lui donnait à lui-même en déchirant son cœur. Le temps pressait, il fallut la quitter en songeant qu'il serait obligé de l'enlever malgré elle de sa prison, et de la dérober à tous les yeux jusqu'au moment où il serait parvenu à faire annuler sa condamnation.

Le vestibule de la prison d'Ajuda était sombre et semé d'un grand nombre de piliers qui soutenaient sa voûte pesante. Là, Pombal trouva deux des officiers de sa maison et de ses plus fidèles amis qui l'attendaient. Il leur donna des ordres à voix basse et avec la plus vive agitation. On pouvait, à peu de distance de là, par

quelques paroles prononcées plus clairement, y distinguer ces indications.

« Veiller toute la nuit autour du sombre édifice, à l'heure qui précède le jour, la plus silencieuse de toutes, pénétrer dans la prison, avec beaucoup d'or pour acheter les gardiens, et des hommes d'armes pour dompter ceux qui résisteraient, enlever la comtesse de Tavora bien cachée sous un long voile, et la déposer dans une voiture qui l'amènerait au palais. »

Si le marquis de Pombal eût été moins absorbé par l'intérêt puissant qui le faisait agir, il eût pu remarquer que, derrière un des piliers du vestibule, des pas s'étaient arrêtés en même temps que les siens, et avaient repris leur cours lorsqu'il s'était remis lui-même à marcher ; mais le ministre, appelé impérieusement près de don José, qui attendait son retour avec une frémissante inquiétude, retourna en toute hâte au palais.

A minuit il se passa dans la prison d'Ajuda une scène des plus imposantes. Les condamnés venaient d'entendre la lecture de leur arrêt de mort et de supplice qu'ils devaient subir. Ils avaient obtenu la permission de passer ensemble la veille funèbre dans une salle basse de l'édifice, et ils recevaient la communion du père Malagrida, que les officiers de justice qui ne le connaissaient point et l'avaient pris pour un simple moine voulaient bien leur donner pour confesseur.

Cette enceinte voûtée, aux murailles noires semées d'anneaux soutenant des chaînes et éclairée d'une seule lampe de fer, par la présence seule du symbole sacré et du prêtre à la majestueuse figure qui célébrait l'office funèbre, avait pris l'aspect d'un sanctuaire.

Autrefois on accordait aux condamnés à mort, sous le nom de *repas libre*, tous les mets qu'ils pouvaient désirer avant de marcher au supplice. Ici c'était une nourriture divine que les condamnés avaient choisie, c'était la sainte communion, ce repas suprême où le créateur, dans sa divine humilité, se montre sous la forme du pain qui nourrit la créature humaine.

La cérémonie était plus imposante, plus auguste, plus splendide, dans cette prison, péristyle de l'échaud, que dans toutes les cathédrales de marbre et d'or ; car au moment de la mort, la foi est toujours auprès de la religion, et c'est là sa plus belle auréole.

L'hostie dans son ciboire rayonnant était posée sur une pierre brute qui servait d'autel.

Malagrida, dans les habits sacerdotaux, plus grand, plus sublime que le jour où il avait promis le trône, maintenant qu'il promettait le ciel, célébrait les divins mystères. Le son plein et sonore des psaumes s'épanchait sous la voûte au milieu du silence. Les condamnés étaient à genoux en demi-cercle devant le prêtre. Toutes ces têtes prosternées, soit qu'elles fussent chargées d'années et marbrées par le temps, comme celle du marquis de Tavora, soit qu'elles fussent toutes

parées de jeunesse et de beauté, comme celles de son fils et de Thérésa, paraissaient semblables, tant le sentiment religieux y dominait toute autre expression.

Minuit sonna ; le jour du supplice venait donc de se lever. Le prêtre tirant les hosties du saint ciboire les posa l'une après l'autre sur les lèvres des conjurés. Quand vint le tour de Thérésa, qui communia la dernière, il prit pour elle une hostie à part dans une boîte qu'il avait apportée avec lui.

Après avoir rempli ce dernier devoir, le père jésuite se retira. Le bruit sourd de la porte qu'il referma fit entendre comme une longue plainte funèbre ; il emporta sur son front un nuage épais et inaccoutumé, et dans le péristyle qu'il franchissait à pas lents, il murmura :

— Maintenant le marquis de Pombal peut faire enlever sa fille.

XIV

Malagrida ! Cette grande et solennelle figure planait sur tous les événements de ce règne. C'était le prêtre inspiré, le prophète, l'envoyé de Dieu qui devait sauver l'écusson nobiliaire et le froc jésuitique de la disgrâce où ils étaient tombés ; c'était le suppôt d'enfer dont le nom était prononcé dans tous les malheurs de la nation, dont l'image apparaissait dans tous les sinistres, dont le fantôme errait sur toute la terre de Portugal pour y faire éclore la discorde, la haine, la faction, le régicide.

Dès que le marquis de Pombal se trouva informé par la dénonciation de Paolo de la présence du moine dans Lisbonne et des moyens de s'en emparer, son premier soin eût été de le faire arrêter, si, dans ce

moment, le salut de Thérèse, intérêt bien au-dessus de tous ceux de la politique, n'eût absorbé toutes ses pensées. Mais lorsque toutes les précautions possibles pour l'enlèvement de la jeune prisonnière furent prises, lorsque après avoir passé quelques temps auprès du roi, à calmer et raffermir son âme, il vit ses yeux se fermer dans un sommeil paisible, le ministre songea aux devoirs de sa charge et à la nécessité de s'emparer immédiatement d'un ennemi qui échappait depuis longtemps à toutes les recherches avec la facilité d'une ombre fugitive.

Il était deux heures du matin, le moment était favorable pour trouver le père jésuite au Rocher du Trident, où il s'étonnait de ne l'avoir pas deviné sous l'apparence du vieux pêcheur. Il fit donner l'ordre à quatre officiers de sa maison, anciens militaires, hardis et dévoués, de se lever, de s'armer, et d'aller l'attendre sur le port. Après avoir pris un peu de nourriture et de repos, il se munit lui-même d'une bonne armure et se disposa à rejoindre ses gens.

Comme il traversait la terrasse de son hôtel pour gagner un escalier qui descendait sur le port, il aperçut à la demi-lueur de la nuit une figure adossée contre un pilier de marbre, enveloppée dans un manteau blanchâtre, les bras croisés sur la poitrine et la tête tournée du côté de la mer. Il eût pu la prendre pour une des statues qui décoraient cette plate-forme, et l'immobilité dans laquelle elle demeurait à son

approche eût sans doute confirmé cette supposition si, en avançant davantage, il n'eût reconnu Paolo.

Celui-ci tressaillit à sa vue.

— Vous, ici à cette heure ! lui dit Pombal avec étonnement.

Le jeune homme se remit promptement. Il dit que retenu par la beauté de la nuit, il s'était oublié à rêver sur cette terrasse ; et, revenu de son trouble, s'étonna lui-même de voir le ministre sortir dans un pareil moment.

— Je vais moi-même arrêter le chef des jésuites dans sa retraite, dit Pombal ; c'est un soin que je ne pouvais remettre à personne.

Paolo avait passé toute sa jeunesse dans une dévotion ardente, fanatique, dans une foi profonde envers le prêtre qui lui avait appris Dieu et le représentait pour lui, et quelques mois seulement dans un amour passionné pour Thérèse qui lui avait fait oublier tout le reste. Dès qu'à la fin de cette journée terrible dans laquelle il avait trahi, dénoncé son maître, il se trouva seul, toute cette ferveur religieuse qui avait passé dans son sang et était devenue sa nature même, se réveilla en lui subitement ; il eut horreur de ce qu'il avait fait. Dans cette nuit qui lui semblait couverte de voiles funèbres, dans cette méditation encore plus sombre de son âme, il écoutait le bruit de ces flots qui baignaient aussi le Rocher du Trident, de ces flots qui semblaient l'unir, du haut de la terrasse somptueuse où il rêvait,

à son maître, à son chef, à son Dieu, enfermé dans une retraite sauvage et entourée de dangers... Et il balançait s'il ne volerait point à lui pour lui apprendre que la fuite était alors sa seule voie de salut.

Son saisissement fut horrible en entendant la résolution du ministre, comme s'il n'avait pas dû s'y attendre. Il songea à précéder ses pas, à courir, à sauver l'illustre proscrit ; c'était impossible... Mais le jeune homme que le sort mettait à une si rude épreuve avait un courage de fer trempé dans le fanatisme, il eut bientôt pris une autre résolution.

Il dit au ministre avec une froide tranquillité :

— Je demande à Votre Excellence la permission de l'accompagner.

Le marquis de Pombal, après quelques hésitations, y consentit. Et la barque encore une fois partit nuitamment de Lisbonne, pour voguer au Rocher du Trident.

Dans ce trajet mystérieux, la nef glissait presque en silence sur le flot calme et sombre, et le même recueillement régnait dans l'embarcation. Pombal, plongé dans ses pensées, remarqua cependant, à la faible clarté qui régnait, un léger mouvement de Paolo répété plusieurs fois : il s'aperçut que le jeune homme faisait le signe de la croix, et que ses lèvres se mouvaient comme dans le murmure de la prière. Cette dévotion qu'il ne connaissait point à son secrétaire le surprit, mais comme ce jeune homme était plein de

bizarreries, il ne s'occupa pas davantage de celle-ci. Il aimait de toute son âme ce jeune compagnon de ses travaux, qui réunissait l'intelligence la plus élevée, la plus étendue à la grâce la plus charmante, toutes les richesses de l'esprit à toutes les douceurs de l'âme, la force physique et morale à la constitution la plus délicate et la plus gracieuse : il acceptait toutes ces singularités, il ne songeait pas à les expliquer, encore moins à les blâmer.

On pensait au moyen de trouver dans la nuit l'endroit du rivage où l'on pourrait mouiller pour monter au Rocher du Trident, lorsque le bateau heurta la petite nacelle du soi-disant pêcheur qui se trouvait toujours à flot devant sa demeure.

Cette rencontre apprit aux passagers qu'ils devaient aborder en cet endroit, et ils arrivèrent bientôt dans le sentier de la chaumière construite sur les ruines de l'ancien couvent.

Le ministre laissa deux de ses hommes d'armes sur la grève, se réservant de les appeler si la porte de l'habitation, trop bien fermée, demandait le secours de leurs bras pour l'enfoncer, et pensa que, dans le cas contraire, deux de ses lieutenants bien armés, son jeune compagnon et lui-même, qui était aussi pourvu d'épée et de pistolet, suffiraient bien et au-delà pour arrêter un vieillard de soixante et douze ans.

Pombal reconnut de quelques pas l'entrée de la ruine aux colonnes de granit qui la décoraient encore, et au

pieu desquelles il avait trouvé le vieux pêcheur assis au coucher du soleil, lorsque le hasard l'avait conduit en cet endroit.

La peine de forcer la porte leur fut épargnée. Malagrida qui rentrait depuis peu de la prison d'Ajuda, où il avait donné la communion aux condamnés, profondément absorbé par une pensée pénible, par un remords peut-être qui répandait sur sa figure un trouble et une ombre inaccoutumés, avait tout laissé ouvert derrière lui ; sa lampe était encore allumée ; lui-même encore vêtu de ses habits sacerdotaux, était seulement assis sur le bord de l'antique tombeau de marbre qui, comme nous l'avons vu, lui servait de couche dans son habitation à la foi grandiose et rustique.

Le marquis de Pombal pénétra dans cette enceinte, ayant de chaque côté de lui ses deux officiers et suivi de Paolo.

Au bruit qu'ils firent, Malagrida se leva et tressaillit.

Le ministre et le jésuite se regardèrent un instant en silence.

Ces deux hommes, ou plutôt ces deux esprits moteurs de tous les événements, se trouvaient enfin en présence, et tous deux dans le cadre qui leur convenait.

Le moine, support vigoureux et infatigable des antiques croyances, au milieu des restes d'un temple chrétien, se dressant sur ses ruines, à côté de ce Christ, son vieux frère ; le ministre novateur, simple dans

son aspect, accompagné seulement de deux hommes à sa livrée, mais qui représentaient une nation entière, ayant pour toute arme sa parole puissante, mais dont il avait fait une arme irrésistible.

Ils sentaient tous deux que l'heure décisive était venue; ils voyaient tous deux avec une joie presque égale arriver ce dénouement que la fatigue d'une guerre de vingt ans leur faisait bénir. Mais cette solution était si assurée maintenant qu'ils n'avaient point le désir de la précipiter; ils avaient besoin de s'envisager un instant, de chercher mutuellement dans leurs regards, de déchiffrer sur leur front le secret de cette force puissante dont ils avaient reçu des chocs violents... et surtout ils avaient besoin d'ajouter à cette vie de haine qu'ils avaient menée ensemble, d'amers et cruels adieux.

— La première fois que je suis venu ici, dit Pombal, votre habit de pêcheur a jeté un nuage devant mes yeux; je suis satisfait de vous trouver maintenant sous cette robe de prêtre qui vous livre à moi tout entier. Chef des jésuites, en contravention à la loi, je vous somme de vous rendre prisonnier et de me suivre à Lisbonne.

Le moine se dressa de toute sa colossale hauteur.

— Ministre de don José, il suffirait de votre ordre pour m'empêcher de me rendre, car je ne veux pas reconnaître l'autorité de l'ennemi de Dieu, de notre

persécuteur impie, et je ne vous suivrai jamais vivant.

— Vivant ou mort, peu importe. Vous ne pensez pas sans doute que je recule devant cette différence, que je m'inquiète beaucoup d'emmener à Lisbonne un cadavre ou un prisonnier. Vivant ou mort, cette heure doit en finir entre nous.

— Oui, car depuis longtemps nous nous appartenons mutuellement. La lutte nous a liés du lien étroit des plus tendres amours : j'étais votre continuelle pensée, vous étiez mon souvenir le plus constant ; mon image vous suivait au palais, au conseil, dans les fêtes, dans les occupations de vos jours, dans les splendeurs de vos nuits ; la vôtre était devant moi dans mes prières, dans mes voyages, dans la solitude de ce temple ; nous étions tout l'un pour l'autre... tout ce qu'il y a d'horrible dans le présent et d'effrayant dans l'avenir.

— Vous me flattez, père jésuite, en établissant cette parité entre nous.

— Vous me voyiez derrière toutes vos entreprises, toutes les forces que vous souleviez étaient dirigées contre moi. Chaque fois que je bénissais le fer d'un révolté c'était pour qu'il arrivât à votre sein.

— Je dois me trouver heureux de voir le combat terminé en ma faveur.

— Ne raillez pas du haut de votre puissance : ce combat est plus égal que vous ne pensez. Celui qui mène les hommes par la moindre croyance en obtient

plus de hauts faits que celui qui les gouverne par toute la force des lois. Vous, qui n'avez en vous que le génie humain, toute votre influence mourra avec vous; mais moi, ma pensée, éclairée de rayons divins, me survivra, mes restes seront sacrés, on fera des reliques de mes instructions comme de chaque fil de mon manteau, il s'opérera des miracles sur ma tombe.

— Imposteur! vous savez bien que nul esprit ne vous parle que l'esprit de haine et de vengeance, vous savez bien que ni la Vierge ni les saints ne viennent vous visiter, qu'ils ne se dérangent pas du ciel pour un moine, et qu'on ne les voit ici-bas que dans les cadres suspendus aux murs du temple.

— Si je ne me croyais pas moi-même, les autres ne me croiraient point; la foi donne seule de la puissance à la voix de l'homme; le mensonge est une flèche sans arc qui n'atteint aucun but. Si je n'avais pas eu en moi la lumière céleste, je n'aurais pu la répandre sur une population entière; il n'y aurait pas dans tous les coins obscurs de Lisbonne et du Portugal des masses ardentes qui entendent ma parole et accomplissent mes œuvres.

— Elles sont grandes et sublimes, vos œuvres! La guerre civile partout allumée, la nation flottante se brisant dans des mouvements contradictoires, la noblesse révoltée, le duc d'Avéiro entraînant dans sa perte un nombreux parti, la noble famille de Tavora conduite à l'échafaud, la jeune et charmante créature qu'elle a élevée dans son sein près de succomber avec

elle!... Pombal s'arrêta, la voix brisée par un frisson mortel.

Le moine répondit à cette douleur par un sourire marqué, pour bien faire voir à son ennemi qu'il la comprenait, et attacha sur lui un regard aigu et moqueur qu'il semblait vouloir enfoncer dans son sein.

— Vous me parlez, dit-il avec dédain, de ce qui meurt en un jour. Ces faibles créatures, si je ne les eussent pas sacrifiées aujourd'hui, la mort l'eût fait demain. Tandis que vous, vous anéantissez la foi, la religion, la royauté, l'esprit vital de l'empire, qui eussent vécu des siècles, toujours plus radieux.

— Je rends grâce au ciel de ce que j'ai fait pour détruire quelques préjugés que vous décorez de ces beaux noms; ils sont retirés dans un rassemblement de faibles têtes égarées par vous. Mais le temps marche vite sous mes lois; il ne faut plus qu'une année pour anéantir votre secte fanatique...

— Elle sera vengée d'avance; il ne faut plus qu'un jour pour faire périr votre fille.

Pombal se jeta en arrière dans un mouvement d'horreur, et fit signe aux deux hommes d'armes de saisir le moine.

Les officiers, sans tirer leurs armes, posèrent chacun une main sur l'épaule de Malagrida, de l'autre lui serrèrent vigoureusement le bras et se disposèrent à l'entraîner.

Mais lui, brûlant d'indignation au contact de ces subalternes, avec une force musculaire à laquelle il

eût été impossible de s'attendre, arracha ses bras, et les brandissant comme deux massues de fer, lança les deux soldats de chaque côté dans une secousse violente, les envoya mesurer la terre de leur corps, avec un bruit d'armes qui retentit sous la voûte, puis se précipita vers une des portes de la ruine.

Là il trouva Paolo.

Le regard ardent qu'ils échangèrent contenait alors un monde de pensées.

— Non content de m'avoir dénoncé, tu viens m'arrêter, dit Malagrida au jeune homme?

— Je viens vous sauver, répondit celui-ci avec un accent, avec un regard dans lesquels avaient reparu tout l'amour pour ce père spirituel, tout le fanatisme religieux.

Pombal, étourdi un moment par la chute de ses deux officiers, revint alors à lui. Il vit Malagrida sur le seuil de la porte, tenant à la main un poignard au moyen duquel il ne se laisserait pas approcher, et par conséquent sur le point de lui échapper.

Alors il arma son pistolet et le visa. Paolo se jeta sur le sein du moine comme le coup partait, chancela et tomba frappé de mort. Pombal se précipita vers le jeune homme, et arriva assez tôt pour le retenir dans ses bras et empêcher sa belle tête d'aller frapper sur le pavé de marbre des ruines.

— Qu'as-tu fait ! malheureux ! lui dit-il en le pressant sur son cœur.

— Mon devoir, répondit Paolo mourant.

— Qu'es-tu donc , toi que j'ai tant aimé et que j'ai cru mon ami ?

— Fra Paolo, le jésuite.

Et le jeune homme expira.

Pombal, en recueillant un soupir qu'une cruelle contraction lui montrait être le dernier, éprouva un mouvement de désespoir qui un instant remplit son âme tout entière... Puis il releva la tête et chercha Malagrida. Le moine avait disparu.

Les deux hommes d'armes, et ceux qu'on avait laissés sur le bord de la mer, le recherchèrent dans tous les environs des ruines avec une ardeur acharnée... mais en vain, il s'était de nouveau évanoui comme un fantôme infernal ¹.

Il fallut bien se décider à retourner à Lisbonne. Pombal fit emporter avec lui le corps de celui qui lui avait été si cher, et qu'il avait la douleur poignante

¹ Trois ans après, en 1761, Malagrida fut déclaré coupable du crime d'hérésie, sur laquelle sentence la chambre de *Relaçion* prononça l'arrêt suivant :

« Vu la sentence des inquisiteurs ordinaires et députés du saint office, qui déclare le criminel Gabriel Malagrida, ci-devant religieux, prêtre de la compagnie de Jésus, hérétique ennemi de notre sainte foi catholique, etc..., ordonne que, comme tel il sera livré à la justice séculière, après avoir été dégradé de ses ordres... Ordonne que ledit criminel sera livré à l'exécuteur de la haute justice et conduit, la corde au cou, par les grandes rues de cette ville jusqu'à la place du *Rocio*, pour y être étranglé jusqu'à ce que mort s'en suive, et son cadavre jeté au feu et réduit en cendres, afin qu'il ne reste rien de lui ni de sa sépulture : et paiera les dépens. A Lisbonne, le 20 septembre 1761. Cet arrêt fut exécuté.

d'avoir tué de sa main; et la barque silencieuse glissa sur les ondes.

On voyait à la pâle lueur des étoiles le corps de ce jeune homme dans toute sa suave beauté, étendu dans le fond du bateau, qui le berçait lentement. Le coup de feu, en lui traversant le cœur, avait laissé à sa figure toute la beauté admirable de ses traits et l'empreinte de l'exaltation sublime qu'il avait eue en se dévouant à la mort; ses cheveux blonds, après avoir serpenté autour de son visage, tombaient en longues boucles sur la planche de la barque; son manteau blanc se drapait autour de lui comme un linceul martial. Il dormait paisiblement dans sa mort héroïque. Pombal attachait un regard à la fois surpris et désolé sur ce jeune homme, moine fanatique, amant passionné, esprit fécond et vaste, âme ardente, tempêteuse, douée de toutes les richesses et des nobles folies de l'âme.

Les quatre hommes d'armes, vieux militaires, frappés de respect devant tout ce qui est dévouement et courage, inclinaient sur lui leurs têtes vénérables comme sur la tombe d'un brave; les astres du ciel versaient sur ce tableau de mélancoliques lueurs, et les vagues faisaient entendre des voix plaintives autour de la nef funèbre qui les sillonnait lentement.

Pombal rentra au palais; quelques heures se passèrent, et enfin le grand jour marqué pour le supplice des condamnés se leva dans tout son éclat.

XV

L'hôtel de Tavora, situé dans une large rue aboutissant au Tage, et dans laquelle se trouve l'arc Carvalhon, était frappé d'anathème et condamné à la démolition.

C'était un vieil et majestueux édifice qui remontait aux temps antérieurs à l'occupation espagnole ; de pure construction portugaise, il offrait un aspect de nationalité et le souvenir de la puissance féodale dans son ère glorieuse. Avant le sac de l'hôtel, on procéda à un encan de tous les meubles, chevaux, carrosses qui étaient contenus.

La rue est encombrée de tous les objets que dans le déménagement on y jette en monceaux.

† Les objets de la nature morte prennent un caractère

avec le temps ; ils ont l'antiquité pour noblesse et les souvenirs forment leur âme. Toutes ces choses qui ont été peu à peu, et dans des circonstances solennelles, réunies à l'hôtel de Tavora par le cours des siècles, sont détruites en un instant ; les reliques ne sont plus qu'un chaos informe. On y a entassé au hasard les meubles sculptés de figures allégoriques, où la croyance religieuse se présente en traits naïfs et vrais, les tapisseries de haute lice où sont racontés à l'aiguille les histoires du vieux temps, les armures d'airain des aïeux, toutes bossuées et rompues de cicatrices glorieuses ; les armes des âges modernes, plus riches, plus brillantes, mais moins usées ; la vaisselle aux milles figures bizarres que les aïeux soignaient avec tant de prédilection ; le beau linge ouvré que ces nobles dames avaient filé elles-mêmes dans le temps où le soin du ménage était la tâche la plus honorée ; on y voit surtout grand nombre de portraits de famille, de vieux hidalgos avec des figures capables de faire fuir encore l'ennemi devant leur lance en peinture, de jolies aïeules peintes le jour de leur mariage, et qui se montrent là, au milieu de ces décombres, dans leur printemps de trois siècles, souriant à l'oiseau qu'elles tiennent à la main, et se couronnant de leurs guirlandes de roses comme dans une fête.

Toute la basse population de Lisbonne se rue sur cet encan comme une niéte sur la carée, et sentant avec joie qu'en s'emparant de ces dépouilles elle va les

insulter. Des manufacturiers achètent les écussons d'airain pour les fondre en ustensiles de cuisine ; les pêcheurs emportent les fines nappes damassées pour en faire des voiles à leurs bateaux ; un paysan obtient pour quelques modéas le cheval de guerre du marquis de Tavora, qui va désormais porter des fruits au marché ; des bourgeois achètent pour peu de cruzades les glaces dans lesquelles se sont mirées des princesses ; de bons vivants, plus alertes que les autres, boivent sans le payer le bon vin de la cave des seigneurs, et emportent les coupes et les flacons... C'est un de ces moments bien souvent renouvelés depuis, où la fortune des hauts sommets, où elle coule en fleuve, s'épanche dans les bas-fonds en minces filets d'eau.

Quand tout fut déblayé, acheté, volé, emporté, le dernier objet qui resta découvert sous ce monceau de débris, et couché sur le pavé de la rue, fut l'écusson qui parait le dais du lit du marquis de Tavora, et sur lequel il avait fait inscrire ces mots :

Tomber de plus haut et plus rudement. voilà souvent à quoi se résout la grandeur.

Puis on commença le sac de l'hôtel de Tavora pour le raser jusqu'à terre et semer du sel sur ses ruines.

Des alguazils présidaient à l'encan et à la démolition, et des soldats de la Barre-Blanche formaient autour un vaste cercle pour y maintenir l'ordre. De leurs rangs partit une estafette, qui se rendit à un fief situé à quel-

que distance de la ville et portant le nom de Tavora, ainsi qu'une petite rivière qui l'arrosait, pour ordonner qu'ils prissent une autre appellation. Ce nom de régicide était si détesté, qu'on en eut honte pour ce filet d'eau limpide, et qu'on ne le trouva plus digne d'être porté par des champs de seigle et de maïs.

Tout se préparait pour le grand spectacle du supplice.

Des sommets de Cintra et des champs de Bélem, des bords du Tage et de ceux de l'Océan, de tous les chemins des campagnes et de tous les rivages des flots, la population descendait dans Lisbonne, coulait des montagnes, se déroulait des plaines, et venait remplir, combler, surcharger le sol de la ville. C'est qu'un superbe coup d'œil allait s'y déployer. C'est qu'un appareil de supplice plus curieux, plus extraordinaire, plus grandiose que tous ceux qu'avaient jamais commandés les inquisitions et les tribunaux, allait se déployer aux regards.

Le jour commençait à peine, et déjà toutes les meilleures places, celles des environs de l'échafaud, étaient envahies par les plus diligents, qui s'en applaudissaient avec orgueil; les rangs plus éloignés étaient remplis par des spectateurs moins favorisés, qui, pour se consoler, regardaient avec pitié derrière eux la foule qui arrivait toujours d'une manière incessante, et qui encombrait les avenues de la place, les rues, les carrefours éloignés, d'où les assistants ne pourraient

rien apercevoir, et n'auraient d'autre plaisir que celui d'avoir été à Lisbonne dans cette grande journée.

L'échafaud était dressé sur une vaste place ayant d'un côté de magnifiques palais et de l'autre l'Océan.

Toute la foule, avide de supplice, affamée de torture, attend le spectacle sanguinaire avec la gaieté, l'insouciance, la bonne humeur qui présiderait à une joyeuse réunion. Assis par terre en groupes animés, campés comme des Arabes dans la plaine, ces gens se créent des distractions pour faire passer le temps; ils jouent, mangent et causent en attendant. On dirait en pareil cas, que les malheureux qu'on va supplicier ne sont pas de même nature que les spectateurs, que ceux-ci n'ont pas un corps sujet à la douleur, une chair et des nerfs sensibles qui leur apprennent ce que les torturés ont à souffrir.

Une jeune femme, en attendant avec tant de joie de voir couler le sang, s'empresse de donner le lait de son sein à son nourrisson bercé sur ses genoux; des hommes jouent aux cartes, et s'inquiètent du coup qui va leur faire perdre une cruzade dans cet instant où vont se briser de si grandes destinées; des buveurs se dépitent d'un mouvement tumultueux qui leur a fait briser un flacon de Porto devant cet échafaud où tant de sang va couler! partout des jeunes gens vêtus de leur veste d'écarlate, des jeunes filles parées de leur basquine, de leurs colliers d'ambre ou de corail, se regardent, se font des agaceries, mangent des grenades et s'en jettent

les écorces en manière de traits spirituels ; l'air est parfumé d'oranges et de limons ; il retentit d'éclats de joies, de rires et de gais propos.

Toutes les saillies qu'offre l'architecture de la place sont occupées par de joyeux enfants qui ont trouvé là d'excellentes places : les uns se carrent sur de larges corniches, les autres se blottissent sur les archivoltas ; les autres sont nichés dans les spirales : la sculpture est habitée. Les piliers des réverbères et les arbres qui encadrent la place sont également peuplés de petits garçons qui se suspendent aux branches comme des sapajous, prestes, agiles et grimaçants comme les animaux de la race des singes.

Au-dessus de cette foule pittoresque et mouvementée, dans une région privilégiée se déploient la magnificence et la splendeur du coup d'œil. D'un côté de la place sont les hôtels des grands de Lisbonne, des premiers membres de la magistrature, des riches amateurs ; de l'autre, l'Océan éclairé de la plus splendide lumière.

Aux balcons chargés de sculptures, de bronze, de dorure, où éclôt la fleur de marbre, où le fruit d'or brille sur sa tige de fer, et sur les terrasses garnies d'arbustes qui surmontent les maisons, sont des femmes resplendissantes de pierreries, recherchées dans tous leurs atours, parées de toutes leurs grâces, souriant aux discours galants qu'on leur adresse, tenant un bel émeraillon sur leur poing, ou sur leurs genoux un joli

chien en miniature, qu'elles prennent bien garde de garantir du soleil. A côté d'elles, on voit les jeunes cavaliers parés de leur élégance et les seigneurs couverts de leurs cordons d'honneur et des insignes de leur rang. Des rosaces chatoyantes sont sous leurs pieds, des draperies chargées d'armoiries et étoilées d'or se balancent sur leurs têtes ; autour d'eux tournent en tous sens de jeunes pages apportant des sorbets glacés, de jolies caméristes agitant l'air de leurs grands éventails.

En face, la mer qui se déploie est convertie de nefs pavoisées de mille couleurs : on ne peut plus apercevoir une seule de ses lames sous le nombre des bateaux qui la garnissent ; c'est une plaine de nacelles ondoyantes sur la vague, rivalisant de luxe, de banderolles chatoyantes, de pavillons étincelants, de guirlandes de buis et de fleurs. Pour élargir leur place, les spectateurs se sont emparés des flots ; pour le nombre immense des hommes qui s'empressent de venir voir ce qui va se passer, la mer n'est pas trop vaste ; et jusqu'au lointain le plus reculé où le sol tourne et abaisse le corps du bâtiment au-dessous de l'horizon, on ne voit, comme sur le rivage, que la foule ardente et pressée.

La terre, la mer, les airs, tout est peuplé !

Un coup de canon est parti de la frégate royale. Alors, sur un amphithéâtre magnifiquement décoré et dressé en face de l'échafaud, on voit arriver et prendre

place les princes du sang, les ministres, les hauts barons, les officiers de la cour. Le marquis de Pombal, occupant le premier rang au palais, est obligé de s'y montrer à leur tête et de tenir la place du roi José 1^{er}, trop faible pour assister à cette solennité.

A son arrivée, les milliers de têtes de cette foule se tournent de son côté; il s'élève un vivat retentissant, puis tout retombe dans le murmure sourd et impatient de l'attente.

Un homme simplement vêtu, qui monte sur l'amphithéâtre, est accueilli avec empressement : on l'entoure, on lui adresse des paroles flatteuses, on le félicite d'un air riant. C'est l'architecte qui a construit l'échafaud, c'est un artiste italien connu pour mettre dans ce genre d'édifice tout le luxe caractéristique.

Cet échafaud, dont nous ne pouvons décrire tous les détails remarquables, est une large estrade élevée de dix-huit pieds, tendue de velours noir, où les insignes de la mort paraissent en mille figures dans des broderies et des arabesques d'argent. Un vaste dais, décoré de la même manière, le surmonte, et les colonnes qui le supportent sont si légères et si bien dissimulées sous des trophées d'armes, qu'il semble se soutenir de lui-même dans l'air, et qu'aucun endroit de la plate-forme n'est dérobé au spectateur, de quelque côté qu'il soit placé. Sur le devant, et près de la balustrade, sont des billots d'ébène, des haches, des balanciers qui font déjà reluire leur formidable acier, et lancent de

bleuâtres éclairs sous le crêpe de deuil dont ils sont encore voilés. Au milieu de la scène, on voit les exécuteurs de hautes-œuvres, vêtus d'habits rouges très-colants, et tenant à la main des haches damasquinées, de la plus fine trempe de Damas. Leur chef est placé devant eux; il est vêtu de même que ses subordonnés, mais une décoration pare sa poitrine, et il ne tient à la main qu'une baguette pour leur commander.

De chaque côté en arrière, sont deux moines franciscains, tenant un crucifix d'une main et de l'autre une torche de cire jaune. Dans l'enfoncement, sont de plus lourds instruments de supplice, les roues, les poulies, les tenailles, les cordages. Aux quatre coins, comme des statues ornant ce terrible péristyle, on voit des figures liées à des poteaux; elles portent la livrée du duc d'Avéiro, du roi brisé dans son essor et représentant sa maison; ce sont d'une part deux personnages de bois peint, de l'autre deux domestiques arrêtés en même temps que leur maître, et les seuls dont on ait pu se saisir : les uns et les autres doivent être brûlés avec l'échafaud dans l'incendie qui suivra le supplice. Tout l'édifice est paré de guirlandes de fleurs, de roses blanches mêlées à de noirs cyprès. Et le jour le plus pur, le plus beau, le plus étincelant, dans sa splendeur riante et cruelle, plane sur le sombre monument et fait jouer ses rayons d'azur et d'or dans les funèbres draperies.

Un large chemin est frayé dans la foule par les sol-

dats de la Barre-Blanche qui l'empêchent de s'encombrer. Il part de la prison d'Ajudá et vient aboutir au pied de l'échafaud, en face de l'amphithéâtre royal, c'est la route des condamnés. Enfin midi sonne ! midi, ce jour-là, c'est le glas funèbre qui s'épand à grands flots de toutes les cloches de la ville. Le cri *arme au bras!* court dans les rangs des soldats qui ceignent la place comme un cercle de fer : un rapide bruissement d'armes s'y fait entendre. Voici les condamnés qui sortent de la prison et s'avancent sur leur chemin de douleur. Alors tout s'ébranle et s'agite dans l'immense étendue, la multitude ondoie comme un champ de blé remué par le vent ; un brouhaha d'acclamations frénétiques s'élève de toutes parts.

Le moment est enfin venu ! l'attente est satisfaite ! le peuple s'enivrant de sa propre joie, redouble ses clameurs. Ces cris, partis de tous les points, forment un seul cri de triomphe ; un tonnerre, qui remplit les airs, roule dans l'espace et retentit jusqu'au plus profond de l'étendue.

La joie du peuple au spectacle d'un supplice est bien cruelle sans doute. mais elle n'est pas toute de cruauté ; sans qu'il s'en doute lui-même, c'est moins la vue des tourments des autres qu'un mouvement de bonheur personnel qui l'enivre en ce moment. Ce moment lui prouve que les grands du monde, qu'il a tant enviés, sont de même nature que lui et sujets aussi aux douleurs, aux misères les plus grandes. La compa-

raison vient lui faire trouver son sort délicieux ; il vit, il respire, il sent le soleil, il s'appuie sur le bras d'une femme aimée, il rentrera tout à l'heure sous un toit paisible, tandis que ces malheureux vont être torturés par le bourreau, et entrer dans une fosse profonde où la terre les étreindra pour l'éternité ; il devient amoureux de la vie, il adore la lumière, il savoure, comme un bienfait suprême, les flots d'air pur qui courent dans l'espace.

La procession funèbre s'avance ; des frères dominicains marchent en tête chantant l'office des morts ; les condamnés les suivent, gardant encore leur physionomie particulière dans ce moment suprême. Le duc d'Avéiro, toujours orgueilleux, hautain, fort de son courage physique, n'a point pâli, ne s'est point affaîssé sous le coup qui le frappe ; il se dresse de toute sa hauteur et insulte à la haine publique par sa tranquillité. Le marquis de Tavora, aussi fier et plus noble, montre que l'élévation d'âme, la piété véritable et profonde conservent à l'homme son rayonnement de calme, de dignité et d'espérance jusqu'au dernier moment de sa vie. Près de lui, son fils, Marie-Joseph, âgé de dix-sept ans, fait voir que ce même éclat peut briller sur le plus jeune front. Luiz de Tavora, qui a toujours vu la noblesse et la grandeur dans le luxe et les objets extérieurs qui procurent de l'éclat ou du plaisir, s'est paré pour ce jour de ses plus beaux habits de fête. Tous les condamnés ont une conte-

nance assurée, et ne se laissent voir en rien déchu du rang qu'ils occupaient. Éléonore de Tavora vient la dernière; elle se trouve entre les deux moines qui ferment la marche. Les méditations, les prières, l'extase ascétique et surtout les souffrances ont rendu sa pâleur si grande, ses chairs si diaphanes, ses membres si frêles, qu'on s'étonne que tant de courage actif et de puissance aient jamais pu être enfermés dans un corps si délicat et si fragile; on la prend pour un être surnaturel.

Sur le passage des illustres victimes, le peuple est devenu la populace et n'offre plus que son visage béant et avide : à chaque pas viennent les apostrophes insolentes, les moqueries barbares, les rires hideux, la mort qu'on leur promet avec d'épouvantables serments. La tourbe folle de haine, de bassesse et d'envie, jette tout son venin dégoûtant.

Le convoi funéraire arriva devant l'amphithéâtre royal. En ce moment, se passa une scène muette aussi rapide que passionnée. Une seule minute contient un monde d'événements, un torrent d'amour, de douleur, de haine, de vengeance, une tempête de passion.

Le ministre Pombal siégeait au premier rang des autorités qui présidaient à l'exécution. Il attendait avec une palpitante anxiété, quoiqu'il ne pût guère douter du succès, le résultat de l'enlèvement de Thérèse qu'il avait ordonné : à tout moment il tournait la tête pour

savoir si l'officier chargé de ce soin ne viendrait pas lui apprendre qu'il avait réussi; il frissonnait et pâlisait souvent sous l'air impassible qu'il était forcé de revêtir; sa voix tremblait dans les paroles indifférentes qu'il adressait autour de lui : jamais la représentation de toutes ces convenances despotiques dont les grands sont victimes, n'avait demandé un plus cruel sacrifice... Enfin il vit arriver de loin le cortège des condamnés; il force sa vue pour distinguer si Thérèse ne s'y trouve point; il darde son regard de toute sa puissance, frémissant de ne point arriver jusque-là... Bientôt les têtes des prisonniers deviennent distinctes et peuvent se compter; son cœur bat avec une violence inexprimable; il n'ose plus regarder, maintenant qu'il peut apprendre son sort... Enfin, la procession funèbre est presque sous ses yeux, et il la voit malgré lui!... Thérèse n'est point dans ses rangs! il respire! il est sauvé!... il sent en même temps une main posée sur la sienne qui appelle son attention; c'est l'ami qu'il a chargé de sauver sa fille.

— Vous avez réussi! dit-il avec triomphe.

— Nous avons fait ce que vous aviez ordonné, seigneur... mais la comtesse de Tavora n'était plus; nous n'avons enlevé que son corps.

Pombal tressaille, comme s'il avait lui-même reçu le coup mortel... Il porte machinalement les yeux devant lui; il rencontre un regard d'Éléonore; un regard heureux, froid, perçant, vainqueur : un regard enfin

contenant toute la marquise de Tavora, qui passe devant lui paisible, triomphante, et va mourir...

Et le malheureux ministre est forcé de demeurer encore là, debout, le front haut, la contenance ferme, immobile!... Mais Dieu puissant! c'est l'immobilité de la mort!

Les condamnés arrivent sur l'échafaud et la fête du sang commence. Les clameurs du peuple redoublent. Par un mouvement simultané, tous veulent approcher du spectacle, quoique l'intensité de la foule rende toute pression impossible : de tous les environs de la place le flot populaire se soulève, rompt les digues de la force armée, et ne pouvant avancer, roule sur lui-même, bondit et bouillonne.

Car ce n'est plus ici l'exécution d'un pauvre et obscur criminel, c'est le supplice étonnant, curieux des premiers hidalgos de Lisbonne, c'est le sang le plus illustre de l'antique noblesse portugaise qui va s'épancher : ce sang dont une goutte infiltrée dans une nouvelle génération suffisait pour la faire grande et respectée, va couler sous le fer du bourreau.

Les roues sur lesquelles les patients vont être attachés glissent sur leurs coulisses et arrivent sur le devant de la scène, pour mieux mettre le spectacle en vue : les condamnés, devant cet appareil horrible, ont tous conservé leur superbe tranquillité... Mais tout à coup on les voit pâlir, frissonner... la populace bat des mains, elle se réjouit de ces signes de

faiblesse, elle savoure d'avance toutes les angoisses des victimes qui vont redoubler ses plaisirs... Mais ce ne sont point ces roues, ces haches, ces tenailles, qui ont fait pâlir les nobles Portuguais, c'est que le bonreau, en posant la main sur le duc d'Avéiro, a osé le tutoyer ; et tel est l'orgueil des hidalgos, que ce coup est plus terrible que tous ceux qu'ils vont recevoir.

Le duc se tourne vers les magistrats Joachim et Corté-Réal, qui présidaient le supplice, et leur dit d'une voix ferme et qui va retentir dans tout le peuple :

— L'état où je suis m'a-t-il enlevé mon honneur et mon rang ¹ ?

L'exécuteur des hautes-œuvres reçoit une sévère réprimande, et les condamnés reprennent le maintien de fermeté et d'assurance, qui ne les abandonne plus jusqu'au dernier moment.

Alors, un des patients est attaché sur la roue, et depuis cet instant on ne voit plus sur l'estrade que l'é-tincellement de l'acier, la lueur sinistre du fer rouge, le sang tombant en flaqes brûlantes sur les tentures de velours noir, tous les détails de l'horrible justice humaine.

Nous ne dirons rien de toutes ces tortures : elles ont été pratiquées trop longtemps, décrites trop souvent, maintenant la mémoire même les repousse, elles font horreur même au souvenir.

A mesure qu'un corps était sans vie, on le posait

¹ Paroles du duc d'Avéiro.

sur une table au fond de l'estrade, et on le couvrait d'un voile noir.

La marquise de Tavora, qui avait eu la première pensée de la conjuration, qui contenait la ruine et la mort de tant de familles illustres, fut condamnée aussi par une terrible justice à en voir la fin, jusqu'à ce qu'elle eût épuisé la dernière goutte de sang; ce fut elle qu'on exécuta la dernière. Mais cette âme trempée dans le fanatisme religieux, loin de faiblir à l'aspect des tortures, était dans toute son énergie et toute son exaltation au milieu du supplice qu'elle appelait *martyre*. Elle mourut en pressant son christ de fer sur sa poitrine et en regardant le ciel.

Quand elle eut rendu le dernier soupir, il ne restait plus rien de cette noblesse révoltée. Les frères franciscains avec leur torche de cire jaune, mirent le feu aux quatre coins de l'échafaud ¹.

La foule qui entourait l'estrade redoubla ses cris de joie sauvage; mais quand la flamme commença à monter, un mouvement de rétrogradation, qui tenait de l'effroi et de l'horreur, se fit sentir dans son sein. La multitude, bondissant dans sa masse étouffée, mit autant d'ardeur, de tumulte, de rage à se retirer, qu'elle en avait mis à se porter en avant, sans pourtant lâcher du regard le spectacle magnifique qui se déployait devant elle. La flamme s'élevait en masse compacte à la

¹ Description de ce supplice aux pièces justificatives des mémoires sur l'administration du marquis de Pombal.

hauteur du plus grand des palais ; là, elle se divisait en langues de feu qui semblaient s'élaner jusqu'aux nues ; la lueur rouge s'étendait sur le ciel, sur la mer, sur l'horizon : on eût dit que l'hémisphère entier était embrasé.

Tout brûlait, l'échafaud, les tentures, les instruments de supplice, les cadavres amoncelés, les balustrades, les trophées, les figures qu'on y avait placées en effigie, les hommes vivants qui complétaient leur nombre. Quand un coup de vent venait déchirer la masse de flamme, on voyait les colonnes, les billots, les membres humains détachés, les lames étincelantes, les chaînes de fer, les guirlandes de fleurs, rouler, crouler, tourbillonner les uns sur les autres comme une danse infernale, et les malheureux dont les liens avaient été rompus, courir encore, à demi-brûlés et noirs de feu, au milieu des ces décombres. Puis, le rideau de flammes se refermait, et on ne voyait plus que le rouge élément dans toute sa puissance et sa formidable grandeur.

Enfin, l'immensité de la flamme se replia sur elle-même, s'abaissa sur la terre en palpitant comme un sein qui expire, puis, se roula sur le sol et s'anéantit.

L'incendie n'avait plus d'aliment. Des tourbillons de fumée prirent sa place, et il s'éleva des montagnes flottantes mêlées de couches noires et de teintes grises, chargées des vestiges des corps humains, des guirlandes de fleurs, des miasmes de tout ce qui avait été dévoré.

Les flots de vapeur se balancèrent un moment sur la place, et tout y fut plongé dans une obscurité profonde; puis, chassés par le vent, ils s'épandirent sur la mer, sur les monts, sur les champs, et allèrent rendre à la nature la poussière des grands du monde et la cendre des roses blanches.

Quand les nuages de fumée, qui avaient un moment rempli toute la vaste enceinte commencèrent à s'élever, on vit, sur la limite de la place, passer lentement un cercueil découvert, dans lequel était couchée une jeune femme, parée de tous les ornements de la grandeur, et belle encore sous ces pâles immortelles dont on fait la couronne de la mort; elle était entourée d'un cortège de femmes vêtues de mousselines blanches. C'était donna Thérésa de Tavora, qu'on emportait du palais à son dernier asile.

Du haut de l'amphithéâtre, où il siégeait au milieu des grands, le marquis de Pombal, son père, aussi pâle, aussi froid qu'elle-même, fixait sur elle le regard du désespoir. En ce moment, la foule qui défilait devant lui, et qui le voyait entouré de toute sa puissance, à cette heure où il venait de triompher à jamais de ses ennemis, criait :

— Vive le ministre ! vive le marquis de Pombal ! le plus heureux des hommes !

Et lui, disait dans le fond de son âme :

Le plus malheureux !

LA FILLE DE DAMIENS.

I

LE COMTE D'UZÈS.

Au milieu de la nuit, quel silence et quel néant dans le sein d'une église, seul édifice d'où la vie soit absente.

Ses habitants, ses arbres, ses feuillages sont de marbre ; l'ombre y descend par les ogives, parcourt lentement l'étendue et s'éloigne sans que nul regard ait vu l'absence de la lumière ; le temps y passe sans que rien le sente passer ; la marche des heures n'y éveille pas un seul mouvement ; le souffle du vent ne fait pas soulever un coin des dentelles de pierre.

On ne peut se figurer cette grandeur de la solitude, ce monde d'immobilité, cette immensité de ténèbres uniformes et glacées !...

Une figure de femme est agenouillée sur les dalles dans la belle église du couvent des *Annonciades* ; elle est semblable aux statues qui accompagnent l'autel et décorent les tombeaux : cependant ce n'est point un symbole de marbre, car les soupirs de la prière soulèvent son sein, et les pleurs limpides qui coulent de ses yeux vont mouiller les pavés du temple.

Le 16 mars 1757, au point du jour, et un instant

après que l'église des *Annonciades* ou *Filles bleues* fut ouverte, une jeune fille descendit la rue Culture-Sainte-Catherine, où ce monastère était situé.

Un homme qui errait depuis quelque temps dans les environs s'approcha d'elle dès qu'il la vit, passa un bras autour de sa taille pour soutenir sa marche défaillante, prit sa main, la pressa contre son cœur, et, penchant la tête vers le visage de la pauvre enfant, considéra sa pâleur, son abattement avec tant de pitié et de tendresse, qu'elle répondit à ce regard :

— Pouvez-vous bien m'aimer encore, moi, la fille d'un condamné, bientôt livré au dernier supplice et que toute la France maudit.

— Mon Élisabeth, n'est-tu pas toujours la même !

— Oui, et pourtant couverte d'infamie par la faute de mon père.

— Je t'aimais pour ta beauté, pour tes douces vertus ; à présent je t'aime pour ton malheur.

— Dieu a mis en vous sa justice et sa bonté pour que vous vinssiez me soutenir quand tout le monde m'abandonnait.

— Non, il n'est pas besoin pour cela ni de la justice ni de la bonté de Dieu, il n'est besoin que de l'amour.

— Mais pour me le donner, cet amour, combien il vous a fallu être au-dessus des préjugés de votre classe ! Comment m'avez-vous connue ? j'étais la fille de votre domestique ; vous me rencontriez parfois dans votre antichambre, lorsque je venais chez vous voir

mon père ; vous me reteniez avec une généreuse bonté : vous vouliez connaître les détails de ma vie pauvre et laborieuse ; vous m'entreteniez longuement , comme si les paroles que vous me prodiguez n'eussent pas été celles d'un haut et puissant seigneur à une simple fille du peuple... Il faut que ma sainte patronne se soit bien activement occupée de toucher votre âme en ma faveur.

— Cette âme est à toi tout entière ; mais , à vrai dire, je crois que ta beauté a fait plus en cela que ta patronne.

— En ce moment du moins je ne méritais pas votre mépris. Mais depuis, mon père...

— S'est enfui de chez moi en m'emportant deux cents louis d'or .

— Et vous ne m'avez pas abandonnée pour cela ; vous êtes resté l'ami, le soutien de la fille du voleur... Le malheureux qui avait déshonoré son nom par cette lâcheté vient de se souiller d'un crime plus grand encore, et vous êtes resté l'ami, le soutien de la fille du régicide.

— Ne me rends point de grâces pour cette constance, ma pauvre enfant, elle n'est pas aussi méritoire que tu le penses. Je t'aime pour tes charmantes perfections ; mais aussi parce que je n'ai trouvé avant toi aucune femme digne d'être sincèrement aimée. J'étais las de cette cour où le libertinage n'est plus une exception, une tache hideuse, vulgaire... J'en étais bien

las ! Car dans les rares moments où nous ne sommes pas ivres, nous sentons l'ennui de la débauche autant que ses remords, et la monotonie du vice est la plus insupportable de toutes... Oh ! si tu savais combien il est cruel d'avoir en soi la source ardente d'un véritable amour et de ne savoir où l'épancher, de porter dans son sein le feu sacré, et de ne pouvoir en embraser aucun autre être, de sentir dans ses yeux une larme de passion, et de ne savoir aux pieds de qui la répandre, de chercher partout un sentiment énergique et profond, et de ne trouver autour de soi que l'amour qui rit, qui s'enivre, qui se réduit au rôle de bouffon, et vient ajouter ses plaisirs à ceux d'un banquet libertin ! Oh ! si tu savais combien ce veuvage du cœur est affreux, tu ne serais plus étonnée, ma douce et sainte amie, qu'en te connaissant je me suis donné tout à toi.

II

ÉCHANGE DE SERMENT

La jeune fille affaiblie, brisée par d'incessantes douleurs, avait peine à continuer son chemin.

Celui qui l'accompagnait, et qui était le comte d'Uzès, colonel dans les gardes-françaises, la fit asseoir sur un banc de pierre séché par la gelée.

Ce banc se trouvait placé devant la petite maison ou lieu de plaisirs d'un grand seigneur du temps.

La rue, où le jour pointait à peine, était entièrement déserte.

A l'intérieur de la petite maison, dans la pièce du rez-de-chaussée, dont la croisée donnait sur le banc de pierre, quelques bougies, restes de l'illumination qui avait régné pendant la nuit, brûlaient encore; elles éclairaient des flacons vides, des draperies froissées, des fleurs foulées aux pieds, dans une atmosphère d'une chaleur pesante.

Un homme était assis devant la fenêtre.

Son visage fatigué et flétri par cette nuit d'orgie et par cinquante ans d'une vie semblable, portait l'empreinte de cette tristesse qui se traîne péniblement au milieu des plaisirs et en sort plus sombre encore.

Il aspirait à la fenêtre un courant d'air glacé, et son regard glissait machinalement par la fente de la jalousie fermée.

Sur le banc placé au-dessous, le comte d'Uzès était assis auprès de la jeune fille.

Il l'avait enveloppée dans son manteau pour la garantir du froid de la pierre, et il tenait la tête de la douce créature appuyée sur sa poitrine.

Elle restait là accablée, mais heureuse.

— Comme votre cœur bat ! dit-elle. — Ecoute bien sa voix, répondit-il ; c'est une voix naturelle, elle te dira la vérité. Elle te dira que nous sommes égaux, toi et moi, parce que tu es une pure et sainte jeune fille élevée à gagner honnêtement ta vie, et moi un

homme de bonne volonté, n'ayant jamais pris de mon temps et de mon pays, que les désordres qui ne vont pas jusqu'au vice. Quand le mérite réel est semblable, la différence des rangs est illusoire. Va, mon enfant, les différents habits que nous portons en ce monde n'ont guère plus d'importance que ceux qu'on prend au bal masqué où les hommes, vêtus en princes ou en paysans, se trouvent tous égaux au moment où l'on sort.

— Hélas ! d'Uzès, il peut se trouver à notre bonheur d'autres obstacles que ceux vous renversez si généreusement.

— Il n'y en a pas. Je suis riche, heureusement ; je jouis de toute la fortune de ma mère ; elle est facile à réaliser, et je puis emporter dans un portefeuille ce qu'il nous faudra pour passer doucement la vie où il nous plaira de porter notre amour. Nous laisserons derrière nous toutes les impuretés de cette ville de fange qui ont souillé ma jeunesse, toutes les misères qui ont désolé la tienne, tous les anathèmes dont on a couvert ton nom, pauvre fille d'un condamné ; et dans les nouvelles contrées où nous irons aborder, nous en perdrons le souvenir, comme les oiseaux de passage oublient l'hiver qu'ils ont quitté, dès qu'ils n'en sentent plus la glace sur leurs ailes.

— D'Uzès, j'ai eu hier dix-huit ans.

— C'est le bel âge pour l'amour.

— C'est aussi l'âge fixé pour prendre le voile.

— Qu'est-ce que cela veut dire, Elisabeth ?

— Hier j'ai appris que mon père est menacé de se voir refuser la seule grâce qu'il puisse encore espérer en ce monde, celle d'avoir un confesseur à ses derniers instants. D'abord il déteste les prêtres et ne fera rien pour obtenir cette faveur. De plus, on dit que de grands personnages, craignant d'être compromis par les révélations qu'il pourrait faire à un prêtre, portent les juges à lui refuser ce bienfait, offert à tous les condamnés. S'ils poussent leurs rigueurs jusqu'au bout... justice divine ! le malheureux mourra sans sacrement, et son âme sera plongée à jamais dans les flammes de l'enfer...

Elisabeth se jeta de nouveau dans le sein de son amant et fondit en larmes.

La jalousie placée derrière eux s'était alors faiblement entr'ouverte, et si les jeunes gens eussent été moins absorbés dans eux-mêmes, ils auraient pu distinguer près d'eux les battements d'une poitrine agitée, et sentir un souffle brûlant et entrecoupé.....

D'Uzès regardait la jeune fille avec la plus tendre pitié.

— Je suis désolé qu'on refuse un confesseur à ton père, puisque cela te chagrine, pauvre enfant ; mais que pouvons-nous faire à cela ?

— Je puis faire pénitence à sa place et racheter son âme par le dévouement de la mienne. Ecoutez. Hier, à l'instant même où je recevais cette cruelle information, où j'apprenais que le malheureux qui m'a donné l'existence était perdu dans la vie future comme dans celle-ci,

L'Évangile du jour, lu à haute voix dans la chambre voisine par ma pieuse hôtesse, m'a rappelé que c'était précisément l'anniversaire de ma naissance, et que ce jour même je prenais dix-huit ans. N'était-ce pas un avertissement du ciel qui m'ouvrait les portes du cloître à l'instant même où les vœux que je pourrais y prononcer accompliraient la pénitence de mon père, s'il ne lui était pas permis de la faire lui-même.

— Quelle folie !

— Je me suis rendue à l'église du couvent des Annonciades pour implorer de Dieu de plus grandes lumières. Absorbée dans mes prières, j'ai oublié les heures, et les portes de l'église se sont fermées sur moi. Au cœur de la nuit, engourdie de froid et de douleur, les genoux brisés par la dalle où j'étais prosternée depuis le soir, j'allais, je crois, succomber à tant de fatigues, lorsque tout à coup, sans aucun bruit, le rideau du chœur s'entr'ouvrit doucement, l'enceinte s'éclaira d'une faible lueur, et je me vis distinctement moi-même assise dans une des stalles, parmi les vierges du Seigneur, et vêtue comme elles du costume des *filles bleues*. Mes mains jointes et mes regards levés vers le ciel annonçaient le repentir auquel j'étais consacrée. A cette vue, un calme, un bien-être que je ne puis exprimer se répandit tout à coup en moi, et je sentis toutes mes forces renaître. Puis la clarté s'éteignit et la vision disparut. Pour reconnaître comme il le fallait cet avertissement de Dieu, je me suis agenouillée devant l'autel, et j'ai

fait vœu de prendre le voile dans ce monastère même où sa volonté venait de se révéler à moi si le salut éternel de mon père exigeait ce sacrifice.

— Et vous n'avez pas songé à moi, dit d'Uzès avec amertume; il paraît que je compte pour peu de chose dans vos arrangements avec le ciel.

— Mon père est le plus malheureux de nous.

— Vous n'avez pas pensé que cette résolution allait me mettre au désespoir.

— Je pense à mon père et veux le sauver.

— Et moi, vous me faites damner!

— D'Uzès, vous me connaissez, vous savez que mes déterminations sont irrévocables : je suis à vous si mon père obtient un confesseur et reçoit l'absolution de ses péchés, mais je suis à Dieu, offerte en expiation, s'il meurt dans l'impénitence finale.

— Eh bien ! s'écria le colonel, votre père aura un confesseur dès demain; il en aura dix s'il le faut, je le jure sur mon épée!

Alors ils reprirent leur route. D'Uzès conduisit Elisabeth jusque sous le porche du cloître Saint-Étienne-des-Grés, qu'elle habitait, et la quitta promptement.

III

PENSÉES D'ÉLISABETH

Après quelques heures de sommeil, Elisabeth reprit son travail accoutumé.

Logée au dernier étage de la maison de la dame Caillet, elle coloriait des gravures et vivait de ce faible travail.

Cet art facile, par les objets qu'il mettait constamment sous ses yeux, entretenait son intelligence naturelle, élevait son esprit à la contemplation de la nature idéalisée, et la berçait souvent de douces admirations et de poétiques rêveries.

Elle était si belle dans sa mansarde aux murailles nues, aux meubles grossiers, aux étroites fenêtres; elle était si belle avec sa petite coiffe d'organdi, sa robe de siamoise rayée lilas et blanc, son tablier de toile de coton, ses dix-huit ans, sa figure d'une expression mélancolique et tendre, qu'elle semblait un ornement étranger jeté par hasard au milieu de cette pauvre population de Saint-Étienne-des-Grés ¹.

Au sein des plus tristes préoccupations, ses pinceaux ne devaient jamais se reposer, parce que le pain du lendemain exigeait impérieusement le travail du jour.

C'était ordinairement des images de saints qui lui étaient confiés.

La vue de ces bienheureux portant l'auréole sur

¹ La fille de Damiens, nommée Élisabeth, âgée de dix-huit ans et d'une grande beauté, exerçant la profession d'enlumineuse de gravures, demeurant chez la dame Caillet, cloître Saint-Étienne-des-Grés, fut décrétée de prise de corps le 13 janvier, conduite aux prisons de la Conciergerie, subit plusieurs interrogatoires, et fut mise en liberté trois semaines après.

(*Pièces du procès criminel de Damiens.*) .

leurs fronts, l'inspiration céleste sur leurs traits et entourés de symboles mystiques, entretenait la foi aveugle de la simple enfant.

Accablée, dès qu'elle sortait, par la malveillance publique, blessée, endolorie par le choc d'hommes grossiers, qui l'étaient plus encore avec la fille du régicide, elle venait se réfugier auprès de ses saints protecteurs.

Elle s'approcha de son pupitre, chargea sa palette et se mit à l'ouvrage.

Après avoir donné quelques coups de pinceaux, elle s'aperçut que le jour tombait moins clair sur son vélin; elle leva les yeux et vit qu'on avait remplacé le mouchoir d'indienne qu'elle suspendait ordinairement à sa fenêtre par de beaux rideaux de soie rouge.

Regardant alors avec plus d'attention sa chambrette, elle vit une jolie petite horloge sur le mur où elle avait tracé quelques lignes qui lui indiquaient les heures quand le soleil passait en cet endroit; puis au-dessous, sur son prie-dieu, à la place du rosaire à grains de bois dont elle se servait la veille, un chapelet de perles à croix de rubis, beau comme un collier de grande dame.

Elle était trop douloureusement absorbée pour se réjouir de semblables frivolités, et elle ne sembla pas s'étonner de leur apparition.

Elle éloigna donc les rideaux et se remit à son travail.

Elle regardait avec amour les bienheureux dont elle allait peindre les traits.

— Saints du ciel, leur disait-elle dans sa pensée, vous avez été les seuls protecteurs de votre humble servante : la pauvre fille était abandonnée ici-bas, vous avez mis plus de bonté à veiller sur elle. Mon père, sur la terre, qui devait me guider, s'est perdu lui-même ; il a chargé sa femme et son enfant de toutes les fautes de sa vie.

Je n'ai jamais reçu de lui la nourriture spirituelle, et quant aux nécessités de la terre, il m'a laissée seule au monde, ayant pour toute fortune le peu de clarté qui tombait par ma fenêtre et la journée à remplir de mon travail, le bien qu'on ne peut ravir à aucun être : le jour et le temps.

Et lui aussi ! d'Uzès, lui, dont la présence dans ma vie devait être une bénédiction, puisqu'il m'a donné si généreusement son amour, lui aussi, me fait sentir qu'il est un enfant de la terre par les gouttes de fiel mêlées aux douceurs qu'il me verse ! Hélas ! il en est ainsi des affections humaines !

Parfois, au milieu de leurs félicités, un mot dur vous fait pressentir ces unions malheureuses où l'un des deux souffre dans l'esclavage ; un mot violent vous fait penser qu'il est des tempêtes de l'âme qui rompent soudain les nœuds les plus solides, les mouvements de jalousie qui passent dans le sein rappellent à toute minute que l'infidélité existe, que d'un moment à l'autre on peut renier ses serments et s'engager ailleurs...

O mes bienheureux patrons, ces terreurs n'existent pas pour celle qui vous aime à genoux.

L'amour est divisé en deux parts : le bonheur avec vous, les douleurs avec les fils des hommes.

Hélas, oui ! tout ce qu'on peut espérer en aimant un habitant de ce monde, ce sont les peines de l'amour...

IV

UN SEIGNEUR ÉCONDUIT

Comme elle réfléchissait ainsi, un homme entra, posa son chapeau et son épée sur une escabelle, arrangea ses cheveux dont la poudre dissimulait la teinte grise, et vint s'asseoir près de la jeune fille.

Elle le salua avec respect et continua son travail.

— Élisabeth, lui dit cet étranger, avez-vous confiance en moi ?

— Monseigneur, je vous dois la vie. Lorsque l'emprisonnement de mon père nous laissait, ma mère et moi, dans la plus cruelle détresse et repoussées de tout le monde, vous qui m'êtes inconnu, vous dont j'ignore même le nom, vous avez placé ma mère dans une condition honnête, et moi, vous m'avez donné les moyens de m'établir ici, pour m'y soutenir par mon travail. J'y ai reçu souvent de nouveaux bienfaits de vous, et, ce matin encore, en rentrant, j'ai trouvé dans ma pauvre demeure des objets de luxe que vous seul avez pu y faire placer.

— Vous seriez donc disposée à suivre mes conseils ?

— En toutes choses, monseigneur.

— Eh bien ! Élisabeth, vous devez quitter cette habitation, située dans le quartier le plus mal peuplé, où vous ne pouvez faire un pas sans être sujette à d'odieuses invectives. Le procès de votre père prend les couleurs les plus effrayantes ; au jour du dénoûment, vous seriez exposée, en restant ici, aux plus cruels outrages. J'ai, dans la rue Culture-Sainte-Catherine, une maison éloignée du bruit de la ville ; venez dès ce moment vous y cacher à tous les regards. Vous y serez soustraite à la fois aux poursuites dangeureuses qu'appelle votre beauté, et aux indignes traitements qu'attire votre nom.

— Monseigneur, je vous rends grâce de ce que vous voulez bien faire pour moi. Mais loin de me cacher en ce moment, je dois, quelques efforts qu'il m'en coûte, me présenter aux juges de mon père pour implorer d'eux une grâce.

— Et que pensez-vous leur demander ? dit l'étranger d'une voix altérée.

— Qu'ils laissent à mon père la prérogative que la loi accorde aux derniers criminels, qu'ils lui donnent un confesseur à son heure suprême, afin qu'il puisse satisfaire à la justice humaine en déclarant le nom de ses complices, à la justice divine en confessant ses fautes.

Une rapide pâleur couvrit le visage de celui à qui elle s'adressait.

— Oh ! je suis bien faible, bien timide, mais je sens là, continua-t-elle en mettant la main sur son cœur, que je trouverai des paroles pour les toucher.

— Puisque l'assassin a mérité la damnation éternelle, pourquoi vouloir l'y arracher !

— Pourquoi vouloir sauver l'âme de mon père ! répéta Elisabeth avec stupéur.

— Vous seriez responsable des crimes que ferait commettre dans l'avenir cette coupable indulgence.

— Eh bien, j'accepte cet épouvantable fardeau, dit la jeune fille avec exaltation, mais j'irai où la voix de ma conscience me guide.

— Malheureuse !

Un éclair de colère passa sur le front de l'étranger : mais il changea subitement de ton et de visage ; il employa la douceur des plus tendres paroles pour engager la jeune fille à le suivre...

Sa voiture était à l'entrée du cloître ; Elisabeth y serait emmenée en secret ; la maison qui l'attendait lui offrait le plus sûr aile et toutes les douceurs de la vie, la musique, les festins, les parures lui seraient prodiguées pour la distraire de ses peines, et le maître du lieu ne lui demanderait, pour toute récompense, que d'accepter avec une complaisante bonté ce qu'il ferait pour elle.

Un instant, au milieu de la décence mielleuse de ses paroles, cet homme darda sur la belle jeune fille un regard révélateur.....

Cette lueur trouble et fiévreuse qui jaillit alors de ses yeux éclaira pour elle tout le caractère de son bienfaiteur et tout le secret de la conduite qu'il avait tenue envers elle... Elle ne l'avait jamais soupçonné.

Elle avait reçu ses bienfaits, parce qu'une grande pauvreté l'avait accoutumée dès l'enfance aux dons de la pitié.

D'ailleurs, l'âge du donateur la rassurait, et elle ne s'était point aperçue qu'il passait par une gradation insensible de l'aumône aux présents, de la charité à la séduction.

Cependant cet homme, malgré sa bonté apparente, lui avait toujours inspiré une espèce de répulsion; en ce moment, c'était de la haine qu'elle éprouvait pour lui.

Elle lui dit avec fermeté de s'épargner toutes vaines instances, parce qu'elle jurait sur l'honneur qu'elle ne le suivrait point.

En même temps elle se leva comme pour lui enjoindre de sortir.

Il obéit à cet ordre muet, mais son front couvert d'épais nuages, son regard brillant d'un feu sombre, ses traits contractés, indiquaient les plus violentes agitations de l'âme.

Un instinct de femme éclairait Élisabeth sur une partie des motifs qui engageaient cet homme à l'entraîner chez lui; mais si elle avait eu une plus grande connaissance du cœur humain, elle aurait vu qu'il

y avait sur ce front sombre et pâle plus que la douleur de perdre une femme.

V

PORTRAIT MORAL ET PHYSIQUE DE DAMIENS

Un prisonnier était couché dans une des chambres de la Conciergerie, sur un lit élevé seulement de six pouces, placé à trois pieds de la muraille, avec des bourrelets de toutes parts.

La pièce qui le renfermait était ronde, de douze pieds en tous sens, appartenant à la tour dite de *Montgomeri*. Elle n'avait d'autres fenêtres que deux meurtrières garnies de doubles grilles; des lampes l'éclairaient jour et nuit, et on n'y respirait que cet air malsain et comprimé qui semble fait pour les prisons.

Un médecin et deux soldats veillaient dans l'intérieur; à la porte et sur l'escalier étaient de nombreuses sentinelles, dont la ligne se terminait au dehors par un régiment de gardes-françaises.

Le détenu était un homme de quarante-deux ans, taille de cinq pieds six pouces, œil petit et perçant, nez recourbé en forme de bec d'oiseau de proie, visage long, couleurs vives, cheveux noirs et crépus¹. Des courroies passées en tous sens sur son corps et scellées

¹ Signalement de Damiens.

au plancher, le retenaient sur sa couche, et sous ces innombrables liens, il semblait un animal féroce pris dans un énorme filet. Il ne paraissait occupé qu'à réfléchir sur sa situation et se parlait sans cesse à lui-même.

— *Brûlé vif !... les cendres jetées au vent !... voilà ce qu'on m'avait prédit autrefois, et il fallait que la prédiction s'accomplît.*

— Parle tout seul, mon pauvre Damiens, puisque tu ne peux t'en empêcher, lui dit un des soldats; mais tâche de parler moins haut, autrement tu réveilleras mon camarade qui dort sur le carreau et les sentinelles qui ronflent à la porte, et ils resserreront tes liens, craignant qu'un prisonnier retenu sur son lit par la fièvre, les plaies de la torture, cent courroies bien scellées, les murailles de la geôle et deux ou trois régiments alentour, ne vienne par hasard à leur échapper.

— *Je mourrai, et le plus grand de la terre mourra aussi*¹. J'ai passé ma vie sous l'obsession de cette idée, disait encore le captif.

Être toujours tourmenté par la même pensée ! aller dans les pays étrangers pour qu'elle s'évade de votre tête et la rapporter en France avec soi ! prendre de l'arsenic, arracher les ligatures de son bras pour faire couler son sang, aller jusqu'au bord de la mer pour s'y pré-

¹ Paroles et superstitions de Damiens.

cipiter et ne pouvoir mourir comme un autre, parce qu'on est réservé pour le crime, parce que *le sort en est jeté sur vous!*...

Je mourrai, et le plus grand de la terre mourra aussi...

Si le roi avait seulement voulu faire pendre quatre évêques, cela ne serait pas arrivé...

Mais la vue de ces robes noires me bourrelait le cœur; mon sang bouillonnait, il m'entraînait là où était Louis XV, ce roi sourd à la voix de son peuple, qui souffre de la tyrannie du clergé, qui se plaint de toutes parts, qui crie de faim et de colère.

Et rien ne pouvait empêcher ce que j'ai fait de se faire, puisque je l'ai bien entendu : *Brûlé vif, les cendres jetées au vent.*

— Alors, si tout est bien, ne t'agite donc pas ainsi, reprit le soldat.

— Je veux aller à Arras... m'embarquer... passer aux îles.

— Tu aurais dû accomplir ce projet avant de venir à Versailles, voir le roi.

— Voir le roi ! je n'ai jamais été curieux de voir la figure d'un roi que sur une pièce de six francs.

— Cependant, notre bien-aimé Louis XV, hein ? tu l'as regardé de près.

— Ah oui ! je sais que ce que j'ai fait est mal ; mais aussi pourquoi ne veut-il pas envoyer au gibet les évêques molinistes, qui refusent les sacrements aux

pauvres gens en danger de mort, quand ils n'ont pas de billet de confession ?

— Et parceque le roi n'a pas voulu se défaire d'eux, tu as voulu te défaire de lui.

— C'était une justice à accomplir.

— Non, c'était une vengeance. Tu as souffert toute ta vie de n'être qu'un subalterne, vois-tu, et tu as pris en horreur tout ce qui s'élevait au-dessus de toi. Écoute, ami Damiens, je te dirai ton histoire en deux mots : enfant, tu te révoltais contre tes parents, tu étais le plus mauvais petit chien du village. Écolier, tu te révoltais contre le *magister* et tu ne voulais rien apprendre. Soldat, tu as déserté pour te soustraire à l'obéissance envers l'officier. Domestique à Paris, tu as changé plus de soixante fois de maîtres ; les uns t'imposaient, et tu les quittais pour ne pas te soumettre à eux ; les autres, que tu craignais moins, te chassaient pour ton impertinence. Tu as volé l'un d'eux¹, afin de devenir aussi grand que lui, et t'es fait plus petit encore. Tu détestes par dessus tout les prêtres, parce que ce sont les *dominateurs* par excellence, qu'ils veulent gouverner les âmes et que leur pouvoir est im-

¹ Damiens étant au service du sieur d'Uzès, colonel des gardes-françaises, logeant rue des Bourdonnais, ouvrit son secrétaire en son absence, le 6 juillet 1756, et y prit deux cent quarante louis d'or. Il fut toujours en fuite depuis ce moment jusqu'au mercredi 5 janvier, cinq heures trois quarts, moment de l'assassinat du roi, après lequel il fut immédiatement arrêté.

mortel. En résumé, tu exècres les *maîtres*, qu'ils commandent avec la férule, l'épaulette, les gages ou la soutane, et tu as voulu tuer le roi, pour t'en prendre au plus grand de tous.

— C'est si dur ! maître subalterne, et dire qu'en voilà pour la vie ! Obéir toujours sans savoir pourquoi, c'est vous qui obéissez plutôt que les autres, et sans que votre tour vienne jamais d'être au-dessus et de les voir au-dessous !... C'est si lourd, un maître qui pèse sur votre tête !

— Simple que tu es ! est-ce qu'il y a pour nous d'autres maîtres que nous-mêmes ? Raisonnons un peu. Qu'est-ce que c'est que la vie ? c'est boire du vin de Bourgogne sous la tonnelle de l'*Île d'amour*, tandis que les oiseaux sautillent autour de vous et que le soleil dore l'horizon ; c'est laisser aller son esprit à toutes les folies où le vin mène, et voir le rire s'épanouir sur le front des amis, tandis que la jolie petite main de la voisine presse la vôtre sous la table. Eh bien ! y a-t-il un homme au monde, portant épaulette, mitre ou couronne, qui ait le pouvoir de rendre le soleil moins généreux, le toucher d'une jolie main moins suave. Si nul ne peut rien sur la vie, il n'y a pas de maîtres. Ils nous prennent quelques heures par jour. Eh bon Dieu ! si ce n'étaient eux, ce seraient nos affaires, notre profession, le soin de notre fortune qui nous retrancheraient ces moments ; ou mieux que ça, l'ennui, la satiété, notre propre faiblesse, qui nous

empêcheraient de prolonger sans cesse le cours de la jouissance.

— Je crois que tu as raison, et, à l'avenir, je me conduirai plus sagement.

— Ah çà, je ne pense pas que ce soit sérieusement que tu parles de l'avenir ?

Et le soldat, à ces mots, regarda fixement le prisonnier.

— Pourquoi donc, dit celui-ci en pâlisant affreusement, puisque le roi a recommandé qu'on ne me fit plus de mal.

— Bah ! c'est afin de te garder sain et dispos pour le jour du jugement.

— Oh ! ce serait horrible, s'écria le malheureux ! et ses traits se contractèrent davantage.

Le soldat l'envisagea avec plus d'attention.

— Il est vrai, lui dit-il, que la reine s'intéresse à toi.

Mille lueurs d'espérance illuminèrent la figure du prisonnier.

— Mais elle n'a pas plus d'influence au conseil que la petite montre que voici, ajouta l'interlocuteur, en suivant d'un œil avide les mille contractions et les frémissements qui passaient sur le visage du condamné.

— Misérable ! s'écria Damiens, qui es-tu pour venir ainsi me tourmenter, comme si je n'avais pas assez de tout le royaume contre moi ?

— Ton ami, puisque je te parle encore quand nul n'ose te regarder.

— Mon plus cruel ennemi, puisque tes paroles ressemblent aux grincements des fers des bourreaux.

— De quoi te plains-tu? tu as si souvent demandé de mourir ainsi pour la bonne cause.

— Oui, si la leçon que j'ai donnée au roi pouvait lui apprendre ce que le peuple souffre d'injures du clergé, et le décider à faire couper la tête à trois ou quatre évêques.

— Ah! voilà ton idée fixe.

— Souviens-toi de ce que je dis, mon crime retombera sur la tête de ceux qui me l'ont inspiré par le spectacle de leur débauche et de leur impiété. Dans dix ans, les jésuites ne seront plus en France.

— Cependant, mon ami, soyons conséquents. L'accusation que tu portes surtout contre les prêtres, est celle d'avoir refusé l'administration des sacrements à quelques pauvres diables qui n'avaient pas de billets de confession, et toi qui pouvais en user largement, tu ne mettais pas les pieds à l'église, tu ne voulais pas goûter miette du pain sacré; si bien que tu désolais par là toute ta sainte famille, oncles, tantes, cousins et cousines, et la petite Élisabeth qui passe maintenant le jour et la nuit à prier pour toi.

— Oh! ne me parle pas de ma fille, tu me déchires le cœur! Si je souffre tant de la crainte du supplice,

¹ Damiens avait servi deux ans au collège des Jésuites; il était employé au réfectoire et dans les chambres particulières.

c'est à cause du déshonneur qui en rejaillira sur la tête de cette enfant... La fille d'un supplicié! nul ne voudra d'elle; elle n'aura plus qu'à couper ses beaux cheveux blonds et à entrer dans un couvent. Pitié! messieurs les juges! pitié pour ma pauvre fille!...

Le soldat, qui tenait toujours ses regards attentivement fixés sur Damiens, eut à ce moment-là une larme dans les yeux, ce qui pouvait faire penser qu'il n'était pas aussi méchant qu'on devait le croire.

— Pourquoi, avec de pareils sentiments, dit-il, as-tu commis cette coupable action?

— Tu ne sais pas ce que c'est que de porter en soi-même une prédestination maîtresse, irrésistible, plus forte que la volonté, qui annule totalement tous les actes qui ne sont pas dans son sens, et, par tous les chemins, vous pousse au même but. Et puis, il m'en souvient, une nuit... une nuit bien sombre... on m'a conduit devant une maison isolée, aux confins de la ville... Un banc de pierre était à la porte; on m'a fait attendre là quelques minutes; puis, on m'a conduit dans une chambre au rez-de-chaussée... dans une chambre toute parée d'or et de soie comme celle d'un prince... et, en effet... là on m'a dit que le ciel voulait la mort du tyran... on m'a donné de l'or...

— Qui t'a dit cela? qui t'a donné cet or? sur ton âme, tu dois l'avouer.

— Oh! non, non: on m'a fait jurer devant le Christ de me taire; on m'a dit que si je parlais, ma langue

s'enflammerait et dévorerait mon corps... et je me suis tu, au milieu des horreurs de la question...

— Pauvre insensé !... mais n'importe, tu dois nommer ce corrupteur.

— Non, car, vois-tu, tout cela ne m'aurait pas séduit; j'aurais repoussé toute cette fortune, toutes ces promesses, sans cette voix qui répétait sans cesse à mon oreille : « Tu mourras, mais le plus grand de la terre mourra aussi, » et s'il n'avait pas été écrit dans mon horoscope que j'étais destiné à donner un grand exemple au monde¹.

VI

● PORTRAIT MORAL ET PHYSIQUE DE DAMIENS.

(Suite.)

La matinée finissait; une compagnie des gardes-françaises vint détacher le prisonnier pour le conduire à la grand'chambre, où ses interrogatoires continuaient en présence des princes et des pairs du royaume, ainsi que des maîtres des requêtes, des présidents et conseillers.

Autour de la prison de Damiens le mouvement était continuel, et une rumeur éclatante se faisait entendre sans cesse.

¹ La dame Saintreuse, rue d'Enter, chez qui Damiens avait été domestique. Elle avait le don de tirer des horoscopes.

Plusieurs régiments étaient sur pied pour s'assurer de la personne d'un malheureux demi-fou et demi-mort ; et même il est dit dans le recueil des pièces du procès, qu'on avait *choisi ces régiments parmi les plus sûrs et les plus dévoués.*

Les princes du sang, les pairs de France, la cour entière, séant à la grand'chambre, s'occupait depuis près de trois mois à instruire, commenter et méditer l'action d'un pauvre diable fanatisé par les plaintes du peuple, et qui, dans un moment où le sang lui montait à la tête, s'était porté à un acte de violence qu'une mort simple et prompt eût suffisamment puni.

Pour décider son supplice, les fortes têtes du royaume, aidées des lumières de la faculté de médecine, cherchaient ensemble ce que la nature physique peut supporter de plus atroces souffrances avant de succomber.

Le génie de la France se réduisait en ce moment à perfectionner l'art du bourreau.

Avide du spectacle qu'offrait ce déploiement intérieur de force armée, ce va-et-vient des conseillers en robes rouges, des princes, des pairs en manteaux d'hermine, une foule oisive, béante, hurlante, battait à toute heure du jour les murs de la Conciergerie.

Le comte d'Uzès, errant à travers cette cohue, incertain de ce qu'il devait tenter pour satisfaire le désir d'Élisabeth, rencontra, aux portes de la prison, le soldat ami inconnu de Damiens, qui venait d'être relevé de sa garde.

— Ah ! c'est vous ! dit d'Uzès, en lui tendant la main d'un air de familiarité peu naturel entre un jeune seigneur et un simple soldat. Eh bien ! vous venez de là-haut, le procès touche-t-il à sa fin ?

— C'est aujourd'hui le dernier interrogatoire ; le jugement sera prononcé demain 27 ; le jour suivant, la question sera appliquée et l'exécution suivra de près.

— Et quel genre de mort choisira-t-on ?

— Le supplice réservé au *crime de lèse-majesté au premier chef*.

D'Uzès fit un geste d'horreur en songeant à cet amas de cruautés.

— Oui, ajouta le soldat, voici bientôt trois mois que la cour amasse toutes les paroles d'exécration que lui fournit sa mémoire, et projette tous les tourments inventés contre un misérable valet qui a blessé le roi, de manière à ce que Sa Majesté très-gracieuse et très-sainte a dit, en portant la main à son côté : « On m'a poussé bien rudement, ou une épingle m'a piqué. » Que pensez-vous qu'on eût fait au roi, si, d'un coup mieux asséné que celui-là, il eût tué un homme ?

— On lui aurait demandé si, en frappant, il ne s'était point fait mal à la main.

— Précisément. C'est digne d'horreur et de pitié de voir une nation qui admet tant de vices, qui a ses crimes de tous les jours comme son pain quotidien, et qui s'acharne sur un malheureux en démence, pour

faire croire qu'elle a conservé de la justice, et punit encore quelque chose.

— Damiens est-il un fou ou bien un scélérat? Qu'en pensez-vous, vous qui le voyez de près?

— L'un et l'autre. Ses inclinations sont mauvaises : il s'est toujours éloigné de sa famille simple et honnête pour vivre avec des gens de mauvais lieu ; il vous a volé, comte d'Uzès, quand il était à votre service, sans que rien dût le porter à cette bassesse. Il y a une guerre continuelle entre sa nature et sa position. Il possède assez de développement d'intelligence pour souffrir de se voir à un rang inférieur, et pas assez pour en forcer les limites et s'élever au-dessus. Il joint à cela une vanité dévorante : l'amour-propre s'est emparé de son âme avec une violence extrême ; il est devenu l'égoïsme incarné, égoïsme fanatique, arrivant au degré de vice social, de vice privé qu'il était. L'insensé a pris en horreur profonde tout ce qui s'élevait au-dessus de lui, tout ce qui florissait à côté ; il n'a pas compris ce sacrifice d'une partie de leur liberté que les individus doivent faire à la masse, pour vivre en société ; il n'a pas su voir que, de même qu'on paie un impôt d'argent sur ses biens dont on retrouve quelque chose en participant aux améliorations publiques, on paie un impôt de bonheur particulier, dont on retrouve une partie dans la paix et l'harmonie générale.

Cet amour enragé de lui-même l'a perdu. Il est sorti

des voies communes sans s'élever ailleurs ; trop exalté pour rester en paix, et pas assez habile pour réussir.

— Il était ainsi fatalement entraîné au mal.

— Joignez à cela les influences physiques : une force d'Hercule pour imposer, et nulle grâce pour se faire bien venir, ce qui lui donne une humeur taciturne et morose, qui concentre toutes ses impressions en lui-même, où elles ont le temps de bouillonner, de fermenter et de s'aigrir ; un éloignement pour les hommes et un besoin d'expansion qui le portent à parler seul sans cesse, à se raconter mille choses à toute heure du jour et de la nuit ¹, si bien qu'il en a conservé un tic nerveux dans la bouche qu'il remue sans cesse ; et, plus que tout le reste, un sang âcre et impétueux qui, se portant à la tête, déränge son cerveau, lui fait prendre pour une *inspiration surnaturelle*, ce qui n'est qu'une simple pensée, pour une voix secrète le simple désir qui passe dans son esprit, et par cette superstition, le porte à exécuter des actes dont l'idée naitrait en lui, parce qu'ils découlent de sa nature, mais dont la raison, s'il la possédait, repousserait l'accomplissement.

— Et pourquoi, mon ami, restes-tu aussi constamment attaché au chevet de cet homme, puisqu'il te semble si peu digne d'intérêt.

— D'Uzès, vous connaissez ma vocation ?

¹ Il remuait constamment les lèvres, ayant l'habitude de parler seul, le jour et la nuit. (Notice sur Damiens.)

— Oui, comédien dans l'âme, mon cher Banières. Je reconnais en toi l'espoir du Théâtre-Français, y ayant déjà paru d'une manière brillante, et attendant avec impatience ton congé pour te livrer tout entier aux honneurs de la scène.

— Eh bien ! devant jouer bientôt Polyeucte, Œdipe, Bernadille, j'étudie sur nature les angoisses d'un condamné à mort.

— Banières, c'est atroce !

— Non, si je pouvais changer le sort de Damiens, je le ferais ; mais comme il doit souffrir et mourir, ça ne lui fait pas plus de mal que je profite de ses souffrances et de sa mort.

— C'est un outrage envers l'humanité.

— J'aime l'humanité, mais j'aime encore mieux mon art.

— Oui, messieurs les comédiens, vous êtes maintenant au niveau de tous.

— Nous sommes au-dessus. Dans cette société où toutes les professions sortent de leurs attributs pour n'être plus que d'ignobles sources de fortune, des *moyens* portant la toque, l'hermine ou la soutane, la nôtre seule suit encore sa destination, porte son intérêt, son but, sa récompense en elle-même. Aussi vos gens du monde le sentent bien !... Cette belle Comédie-Française, comme ils lui rendent hommage ! Messieurs les Français ; nos querelles occupent les rois, les princes, les prêtres, les jolies femmes ; nos

représentations sont les plus grandes nouvelles de la cour et de la ville. Chacun, dans cette société factice, ayant un rôle à jouer, et consacrant sa vie à ce rôle, sait apprécier le mérite de notre art; et tout le monde juge que, dans ce siècle où tout est grimace, ce qu'il y a de meilleur est la bonne comédie.

— Banières, mon frère vient d'être nommé directeur du Théâtre-Français, je te promets un ordre de début très-prochain, et avant l'expiration de ton congé.

— J'allais vous le demander et je comptais sur vous.

— Mais revenons à ce malheureux. Penses-tu qu'on lui donne un confesseur s'il le demande?

— Non, il paraît qu'une volonté mystérieuse mais puissante s'y oppose, dans la crainte des révélations qu'il pourrait faire; et on lui refusera ces générosités de l'église dont la matière première coûte si peu.

— Il faut cependant l'obtenir; sa famille le demande à grands cris.

— Bah! les âmes de ses frères et sœurs n'ont pas donné de cautionnement pour la sienne.

— Sa fille en mourrait de chagrin.

— Oh! sa fille, à la bonne heure, je conçois qu'on fasse tout pour elle. On dit que c'est une charmante créature, une vraie sainte vierge de beauté, de grâce, de vertu.

— Elle est tout ce que tu dis là et bien plus encore. Elle est semblable pour la forme, la blancheur et le

regard inspiré aux plus belles saintes dont elle passe sa vie à colorier les images : mais elle joint à cela quelque chose d'humain qui porte à l'aimer en sœur. Cette chère enfant demande de toutes les forces de son âme et de sa piété les secours de la religion pour son père.

— Eh bien ! on y songera.

— Mais le temps presse, après demain tout sera fini. J'allais en ce moment supplier mon père d'employer tout son pouvoir pour obtenir cette grâce.

— Votre père est trop honnête homme pour avoir de l'influence ; on ne fera rien pour lui, parce qu'on ne le craint pas.

— Mais à qui faut-il donc que je m'adresse ?... Parle, je t'en conjure... parle comme si ma vie en dépendait.

— N'avez-vous point quelques maitresses qui soient bien, très-bien avec quelque évêque ?

D'Uzès fit un geste de dégoût.

— Vraiment si ! continua le comédien en réfléchissant, vous avez été intimement lié, l'été passé, avec madame Corentin, jolie dévote vouée à Dieu et à l'amour, point prude, point raisonneuse, point trop fidèle ; maitresse modèle, à conserver dans un cabinet d'histoire naturelle pour y représenter la femme du dix-huitième siècle.

— Comment connais-tu si bien les richesses que je possédais !

— Par droit de succession. Madame Corentin a eu

l'insigne folie de faire passer les trésors de bonté et de grâce qu'elle vous prodiguait sur la tête d'un pauvre militaire, d'un pauvre artiste. Quoi qu'il en soit, de cette fantaisie, servez-vous-en pour exploiter son influence. Madame Corentin est femme d'un président, amie de l'archevêque; elle peut beaucoup pour ce que désire la famille de Damiens. Réveillez de doux souvenirs; surtout promettez-lui de me faire débiter au Théâtre-Français. Cet amour aîné, berçant un plus jeune amour, aura des charmes irrésistibles... Vous le voyez, je consens à être trahi pour vous... je vous donne la préférence.

— Mon ami, rien n'est si difficile que de plaire à une femme qui vous a aimé. Quelques instants après (malgré cette réflexion très-judicieuse), d'Uzès, tout en rêvant, s'était acheminé vers la maison de la belle présidente. Un peu avant d'y arriver, il passa devant la demeure d'Élisabeth. Il vit au dernier étage une petite fenêtre ornée de rideaux rouges, et au-dessous de leur draperie, une jeune tête blonde, d'une fraîcheur d'ange, d'une pureté de vierge, gracieusement penchée sur une petite table, et demeurant dans l'immobilité de l'attention et du labeur. En s'arrachant à sa douce contemplation et en reportant ses regards dans la rue, il remarqua deux hommes en costume d'ouvrier, mais qui paraissaient porter le sarreau de toile bleue, moins pour se vêtir que pour cacher un autre vêtement. Ils erraient dans la rue sans occupa-

tion visible, et regardaient la maison d'Elisabeth avec une attention singulière. Cette observation l'agita vivement; mais le temps était précieux; le service qu'il rendrait à Elisabeth en restant autour de sa demeure était incertain; le secours qu'il pouvait lui porter ailleurs était plus assuré. Il continua donc sa route; et un instant après, on l'annonçait chez madame Corentin.

VII

LE COMTE D'UZÈS CHEZ MADAME CORENTIN.

La belle présidente était assise devant un pupitre de vermeil; elle répondait en prose pomponnée à un madrigal, une épître, ou peut-être même à une héroïde de Dorat qui venait de lui envoyer des vers. Elle flattait l'auteur de *Régulus* et de la *Feinte par amour*, voulant qu'il fit un rôle pour son acteur chéri, pour le jeune Banières, vers qui tournaient toutes ses pensées du jour, et qu'elle voulait à tout prix voir sortir des théâtres inférieurs pour briller sur une plus large scène.

Mille couleurs bigarraient le boudoir; un prétentieux chiffonnage grimait de mille manières ses nombreuses draperies; des girandoles se croisaient en tous sens comme les lianes des forêts; des lustres de toute forme pendaient du plafond comme les stalactites d'une grotte. La personne de la maîtresse du logis était également chargée d'ornements; des bouquets

de fleurs, de plumes, se dressaient de ses cheveux poudrés, du haut de son corsage et de tous les pans de sa jupe. On voyait de toutes parts les extravagances de la mode devenue folle, se torturant de mille manières, sans choix et sans idées.

La seule chose qui fût identique dans tous les objets, était un air d'impudeur et de licence : chacun d'eux avait l'air de tenir un propos lascif en minaudant. Partout l'absence de spiritualités et l'aberration des sens livrés à eux-mêmes ; chaque boudoir de la ville était un reflet de ce terrible boudoir de Louis XV, qui coûtait au peuple cent millions par an et l'honneur de cent familles.

Les chiffons régnaient à la place du vrai beau, comme la galanterie à la place de l'amour, comme les pratiques dévotienses à la place de la religion. Le XVIII^e siècle était la saison des fleurs artificielles :

Le comte d'Uzès, dès le commencement de sa visite, eut soin d'annoncer la nomination de son frère à la direction du Théâtre-Français, et de manifester une complaisance parfaite pour tout ce qu'on pouvait lui demander de ce côté, afin d'obtenir protection pour ce qu'il désirait lui-même d'autre part. Puis il tâcha, en dirigeant la pensée de la belle présidente, de la ramener au temps peu éloigné où elle était pour lui dans les dispositions les plus favorables.

— Je vous demande pardon de vous retenir, madame, dit-il ; vous allez sans doute aux Trianons.

— Aux Trianons, dans ce temps-ci, bon Dieu! il faudrait porter son foyer avec soi dans les jardins!

— Ah! il est vrai que nous sommes au mois de mars. En vous revoyant, l'hiver s'efface de ma mémoire; je ne pouvais croire que nous fussions déjà si loin des *beaux jours*.

Elle tourna la tête d'un autre côté.

— J'écrivais à Dorat, dit-elle.

Uzès toucha avec distraction les divers colifichets qui couvraient le guéridon, et regardant avec un air de réflexion mélancolique un coffret garni d'émaux où madame Corentin enfermait ses lettres d'amour, et où les siennes gisaient depuis cinq ou six mois :

— Il faudrait, dit-il, donner à ces coffrets la forme de tombeaux; ce qu'ils contiennent se réduit si vite en cendre.

— Il n'est pas nécessaire d'augmenter la tristesse des amours éteints, il est des instants où on la sent si bien! répondit-elle en cherchant de son côté à captiver d'Uzès par le charme des souvenirs.

— Non, répondit-il, un amour passé n'est jamais une pensée douloureuse; quand on s'attriste de le voir terminé, il subsiste encore; quand il a cessé d'être, on ne le regrette plus; on a oublié son existence.

— Pourtant, entre personnes qui se sont aimées, quelque oubli qui puisse régner, l'indifférence est plus cruelle qu'ailleurs.

— Deux personnes qui se sont aimées ne peuvent

guère se retrouver sans que les scènes du passé ne surgissent en même temps dans leurs esprits; elles pensent ensemble aux mêmes choses; elles y pensent avec douceur, ce n'est déjà plus de l'indifférence, c'est une harmonie particulière entre elles.

— Elle est bien froide, cette union, c'est le pas de deux étrangers qui suivent ensemble le même chemin.

— Parfois, loin d'un pays où l'on a vécu, un air chanté à côté de vous, la senteur de telle plante apportée par le vent vous reporte soudain aux lieux, aux temps où vous avez entendu cette musique, respiré ce parfum. Ainsi, auprès de la personne autrefois aimée, on retrouve soudain tel geste, telle pose, telle inflexion de voix, telle manière particulière de porter la main à ses cheveux ou de soutenir sa tête, qui vous ramène mystérieusement au temps où vous viviez de son amour. Alors la distance qui vous sépare de ce temps est effacée; il n'y a plus de différence entre l'heure qui sonne et celle qui a sonné dans des jours plus heureux...

— C'est comme un fruit de la belle récolte qu'on aurait mis en réserve pour ce moment-là.

— Et qu'on goûterait avec d'autant plus de douceur, que l'hiver, plein de privations, a passé depuis, et qu'on en a senti la rigueur.

Le *bonheur du jour* sur lequel la présidente écrivait l'instant d'anparavant à Dorat, se trouvait couvert par hasard de plusieurs objets que d'Uzès lui avait offerts l'été précédent. C'était un bracelet qui portait à l'inté-

rieur leurs chiffres réunis, une statuette en albâtre de l'Amour enfant, tel qu'on le figurait alors, un livre d'heures richement relié, et portant à la première page quelques vers galants de la main du colonel... enfin, tous ces objets appelés *souvenirs*, et qui n'en sont plus au bout de quelques mois... Le petit chien de la présidence sauta sur ses genoux et, secouant la tête, fit tomber sur sa robe un collier que d'Uzès lui avait donné, et sur lequel il avait fait graver :

Tous deux nous vous serons fidèles. Serment qui du moins avait été tenu par *Médor*.

En ce moment la pendule sonna *deux heures*, que le jeune colonel et Julie, avaient longtemps appelée leur *heure aimée*, parce que c'était celle où ils s'étaient rencontrés pour la première fois. Un souffle du vent souleva doucement la portière de damas, et laissa voir la porte dérobée que d'Uzès avait tant de fois fait tourner sourdement sur ses gonds...

En même temps, la main du jeune homme, s'avancant pour carasser Médor, rencontra celle de Julie, et ces deux mains, accoutumées à s'étreindre, ne se quittèrent plus... L'illusion était complète : la saison passée était revenue avec ses plaisirs faciles et rapides.

Ils en goûtèrent quelques instants les éphémères douceurs, et ils paraissaient tous deux bien loin de songer aux demandes intéressées qu'ils avaient à se faire...

VIII

ENLEVEMENT D'ÉLISABETH

Cependant, après ce raccomodement, ou plutôt ce moment de souvenir, d'Uzès monta dans la voiture de la présidente et ils allèrent ensemble chez le frère du colonel, qui promit positivement de délivrer un ordre de début au jeune comédien Banières.

Ensuite il se rendit chez l'archevêque, auquel madame Corentin parla avec la douce autorité d'une femme qui ne peut rien se voir refuser.

Le prélat consentit à envoyer un des membres de son clergé dans la prison du condamné. Mais, comme le parlement pourrait s'opposer à cette détermination, si elle était connue d'avance, d'Uzès viendrait à l'archevêché le lendemain soir, qui était la veille de l'exécution, et il emmènerait avec lui un prêtre qu'il conduirait avec le plus de mystère possible à la prison de la Conciergerie.

Tout semblait marcher à la réalisation des désirs d'Élisabeth. Pour que son père reçut les sacrements avant l'heure suprême, il fallait d'abord que cet homme orgueilleux et incrédule y voulût bien consentir, et puis arriver à tromper là-dessus les desseins de l'autorité.

Or, c'était précisément le lendemain que la jeune

fille, par les soins de d'Uzès, devait voir le prisonnier encore une fois.

Dans cet entretien, elle aurait sans doute le pouvoir de le faire céder aux désirs de sa famille, et, dès le soir même, grâce au bon vouloir du prélat, la visite du saint ministre au condamné précéderait la décision du parlement.

Impatient d'apprendre ces heureuses nouvelles à Élisabeth, d'Uzès se rendit en toute hâte chez elle. Il franchit précipitamment l'escalier qui conduisait à sa chambre élevée... mais en y arrivant, il trouva la porte ouverte et la chambre vide. Un frisson mortel le saisit en se rappelant les indices qui, quelques heures auparavant, lui avaient fait craindre un malheur pour la pauvre abandonnée.

Il chercha la dame Gaillet, qui habitait seule avec elle cet étroit logement : elle était sortie depuis le matin.

Le cœur navré, palpitant d'inquiétude, il revint dans la chambre de la jeune fille. Tout y était dans l'état habituel ; sa palette, ses peintures commencées étaient sur le pupitre ; la mante dont elle s'enveloppait au dehors n'avait point été prise ; la porte était demeurée ouverte ; tout annonçait qu'Élisabeth avait dû sortir subitement et sans préparation.

Le jeune homme errait dans cette pièce, interrogeant tous les objets, cherchant partout une lettre, un adieu, parcourant ce lieu en tous sens, comme s'il eût

dû lui rendre son Élisabeth. Ses regards tombèrent sur un livre d'évangiles ouvert sur le prie-Dieu... Son cœur battit d'espérance : il venait d'y voir quelques mots tracés au crayon. Il lut : *Dans la rue Culture-Sainte-Catherine... la maison isolée.* Ces mots avaient peut-être été écrits le matin en souvenir des instants qu'ils avaient passés tous deux sur le banc placé devant cette demeure... mais n'importe, c'était un faible motif de diriger ses recherches de ce côté, un but où porter son ardente inquiétude... Il s'achemina à pas pressés vers cet endroit. La nuit commençait à tomber.

Élisabeth, dans l'après-midi de ce jour, tandis qu'elle travaillait, absorbée dans ses pensées, avait soudain vu entrer dans sa chambre deux hommes dont le sarreau de toile laissait apercevoir une livrée de laquais. Ils lui avaient enjoint de les suivre à l'instant dans une voiture qui l'attendait à la porte...

La malheureuse enfant jeta un cri de frayeur et se précipita dans la chambre de son hôtesse... Mais personne ne répondit à son cri, elle ne trouva personne à côté d'elle!...

Elle s'aperçut que ces hommes, au mouvement qu'elle fit pour approcher de la croisée et appeler du secours, se disposaient à lui fermer la bouche d'un mouchoir et à l'emporter dans leurs bras...

Elle était seule, sans aucun moyen de leur résister... Frémissant à l'idée de sentir leurs mains ignobles sur elle, elle leur dit de ne point l'approcher, de

lui donner un instant pour recommander son âme à Dieu, et qu'elle jurait de les suivre ensuite sans résistance.

Élisabeth, d'après les propositions qui lui avaient été faites le matin même par son mystérieux visiteur, ne doutait point qu'il ne voulût obtenir par la force ce qu'elle lui avait constamment refusé.

Elle pria avec ferveur, et, tandis que les laquais se penchaient à la fenêtre pour faire signe au cocher d'avancer la voiture le plus près de la porte possible, elle traça rapidement sur le livre saint le peu de mots qui pourraient éclairer sur son sort le regard de l'ami qui viendrait la chercher dans sa retraite.

Dans un carrosse hermétiquement fermé, et accompagné de deux domestiques qui eussent fait taire à l'instant ses moindres cris, elle fut conduite dans la petite maison de la rue Culture-Sainte-Catherine. Là, le respect fit place à la violence. On la fit entrer dans un jardin délicieux, où on lui dit d'attendre quelques instants celui qui l'avait fait venir.

IX

DÉLIVRANCE D'ÉLISABETH

Elle se laissa tomber sur un banc, au fond d'un bosquet encore dépouillé de verdure, mais déjà tout parfumé de ces arbustes de printemps dont les touffes

de fleurs blanches et roses précèdent le feuillage. L'air frais et suave calma un peu ses sens et lui rendit quelques forces. Bientôt le maître du lieu arriva. Il essaya par la douceur des plus affectueuses paroles de lui faire perdre le souvenir de la violence dont il avait usé envers elle. Il lui dit qu'il avait été poussé à cette extrémité par son obstination à refuser de venir dans cette demeure, la seule où elle pouvait être en sûreté; il lui jura que désormais il n'aurait plus pour elle que les plus tendres égards.

Au bout de quelques instants, il voulut l'emmener dans le salon voisin, craignant pour elle la fraîcheur du soir. Mais elle avait horreur de pénétrer dans cette maison dont elle devinait instinctivement l'usage impur; il lui semblait que l'air y avait été empoisonné, que des images impudiques blesseraient ses yeux, qu'une atmosphère de plomb pèserait sur sa poitrine.

Dans ce jardin, du moins, elle était sous la voûte du ciel, au milieu des plantes pures et innocentes comme elle.

Longtemps le seigneur du lieu, pour ne pas renouveler de violence envers elle, se conforma à ce caprice absolu. Mais Élisabeth était tête nue et légèrement habillée; il s'impatienta, à la fin, de la voir demeurer ainsi à l'air froid de la nuit; il mêla des ordres à ses prières, et voulut à tout prix l'arracher de cet endroit.

Comme il s'approchait d'elle pour l'entraîner, elle se précipita au pied d'un saule, et l'enlaça fortement

de ses bras ; il lui semblait que cet arbre, cet enfant de la nature si pur et si beau, devait la protéger ; et en effet, en se pressant de toutes ses forces contre lui, elle y trouvait un point d'appui.

Elle était à genoux, les cheveux dénoués, blanche et douce figure, légèrement éclairée par la lune, au milieu de ce jardin blanchi par les derniers froids et par les masses de fleurs naissantes...

Le ravisseur la trouva si belle ainsi, qu'il s'arrêta d'admiration au moment de la saisir... Mais enfin il allait l'emporter malgré ses pleurs... quand un homme, élané du haut du mur, fondit devant lui l'épée au poing et la rage dans les yeux.

Élisabeth se jeta dans les bras de ce sauveur, en s'écriant : d'Uzès !

Le ravisseur fit entendre un sourd rugissement de colère.

D'Uzès, d'un bras tenait Élisabeth pressée contre lui, de l'autre il faisait flamboyer son épée aux yeux de l'ennemi inconnu qui lui barrait le chemin.

— Misérable ! s'écria-t-il, livre-moi passage ou tu es mort.

Au premier mouvement que fit l'inconnu pour se mettre en défense, son manteau et son chapeau tombèrent en arrière, mais, à la demi-lueur de la lune voilée, on ne distinguait que des ombres.

Cependant, les deux hommes croisèrent leurs fers avec une fureur égale ; les coups se précipitaient de

manière à en finir promptement avec la vie de l'un d'eux.

A l'instant, au cri d'effroi poussé par Élisabeth, des domestiques accoururent de l'intérieur, apportant des flambeaux... La clarté frappe sur le visage du seigneur... D'Uzès reste immobile, accablé de stupeur... son épée tombe de sa main, et ce cri sort de sa poitrine :

— Ah ! qu'ai-je fait ?

Puis il enlève Élisabeth dans ses bras, s'élançe comme un trait à travers le jardin, avant que le maître du lieu, revenu de son trouble, ait le temps de le faire arrêter. Il gagne la porte d'entrée qui n'est point fermée en dedans, il arrive dans la rue, il se jette dans une voiture de place qu'il fait partir au grand galop, et, au bout de quelques minutes, il se trouve avec son Élisabeth hors de toutes les poursuites.

Un instant après, la jeune fille était ramenée dans sa demeure, que d'Uzès fit aussitôt entourer d'une compagnie de gardes-françaises pour la tenir en sûreté.

Le lendemain était le jour où Élisabeth devait voir son père encore un instant, et pour la dernière fois.

Brisée des terreurs de la veille, et dévorée d'inquiétude sur cette entrevue que d'Uzès pensait lui ménager, prenant pour cela le moment où Banières serait de garde dans l'intérieur, elle ne s'était point couchée, elle avait passé la nuit en prières.

Vers neuf heures du matin, le colonel des gardes-françaises vint la prendre pour l'accompagner à la

Conciergerie. Il croyait pouvoir, grâce aux libéralités qu'il répandrait entre les mains des gardes, parvenir jusqu'aux portes de la prison, et là, son ami posté dans la chambre de Damiens, lui en ouvrirait l'entrée.

X

ELISABETH DANS LA PRISON DE SON PÈRE

La jeune fille et son conducteur partirent pour la Conciergerie.

Une ample Thérèse, dont elle serra la coulisse, cacha la touchante figure d'Élisabeth qui, sans cette précaution, aurait vu la populace s'ameuter sur ses pas ; car elle était bien connue dans la ville depuis qu'elle avait paru dans plusieurs interrogatoires où son admirable beauté avait vivement occupé l'assistance, et on ne pouvait parvenir qu'à pied dans les avenues de la prison, gardées par des piquets de cavalerie.

Ils arrivèrent au premier étage de la tour de Montgomeri.

D'Uzès resta en dehors pour veiller à la sûreté d'Élisabeth, et Banières vint la prendre et l'introduisit dans l'intérieur.

Lorsque la jeune fille pénétra dans la chambre du condamné, on était au milieu de la journée, mais il n'y avait point de journée dans cette prison.

Son aspect était terrible et funeste.

Les lampes qui depuis trois mois brûlaient jour et

nuit sous son étroite voûte l'avaient entièrement noireie; l'air était chargé de leur fumée; les murs épais et sans fenêtres semblaient faire sentir leur pesanteur; l'horloge de bois accentuait ses secondes d'un ton sourd et lugubre; aux parois humides étaient suspendus les vêtements que portait Damiens le jour de l'arrestation, le sac qui avait contenu l'or volé par lui, le couteau dont il s'était servi pour l'assassinat, tous les insignes du criminel.

Les gardes fatigués de la longueur du procès avaient pris aussi une figure plus rembrunie; ils ne jouaient plus aux cartes, ils ne sifflaient plus de longs airs; l'un était accablé de sommeil, l'autre se plaignait d'un rhume pris dans cet air humide; l'un avait cassé sa pipe, l'autre trouvait le vin aigre...

Ils se plaignaient de semblables malheurs devant ce misérable qui allait connaître, pour mourir, toute l'habileté du fer et du feu à torturer la chair humaine.

Depuis trois mois, Elisabeth n'avait vu son père que dans les confrontations des séances, devant un appareil effrayant pour une pauvre fille, devant ces robes rouges qui lui semblaient réfléchir les flammes de la justice, devant ces hommes dont chaque question était une torture morale pour elle, qui ignorait si sa réponse n'allait point avancer d'un pas la condamnation de son père.

Damiens était toujours étendu sur son lit, couvert d'innombrables courroies.

Ses cheveux, défaits de la bourse qui les retenait ordinairement, se dressaient noirs et crépus sur son front; ses yeux étaient devenus plus hagards, et, des couleurs habituelles de ses longues joues, il ne restait plus que des taches violettes sur un fond livide.

Élisabeth s'agenouilla devant ce reste du crime et du malheur.

C'était son père! son père condamné à mort!

Elle baisa sa main, garottée de liens jusqu'au poignet.

Il arrêta les yeux sur elle avec un air de regret indicible.

Ce regard contenait le repentir de toute sa vie, qui s'exprima par ces mots :

— Mon enfant, tu n'as jamais pu m'aimer. — Je vous aime en ce moment plus qu'aucune fille n'aime son père, parce que nul père n'est aussi malheureux que vous. — Si je conservais la vie par une clémence extraordinaire du roi, ma conduite à l'avenir me rendrait digne de toi, mon enfant, je te l'assure. — Je le crois. Mais si vous n'êtes pas destiné à rester plus longtemps dans ce monde, vous allez entrer dans un autre où vous n'aurez rien à regretter de cette vie. Seulement pour y pénétrer, il faut recevoir le saint pasteur qui vous en ouvrira l'entrée et qu'on vous fait la grâce de vous envoyer. — J'avoue que c'est bien la grâce dont je me soucie le moins. — Oh! n'importé! la foi entrera dans votre âme avec ses paroles, et en

même temps, je prierai tous les saints protecteurs de vous toucher et de vous préparer une place dans le ciel. — Les saints sont les prêtres de l'autre monde ; je ne les aime pas mieux que les prêtres de celui-ci. — Mon père, dit-elle en frémissant, vous insultez ces divins seigneurs parce que vous savez bien qu'en ce moment vous êtes trop à plaindre pour qu'ils veuillent s'armer de leur colère contre vous. — Ils ne peuvent rien pour me sauver ou me perdre. Dans ma position, que puis-je attendre de Dieu même? — La seule chose dont vous avez besoin ; le courage. Voyez, mon père, je ne suis rien qu'une pauvre fille, sans force et sans savoir, hier encore un enfant. Regardez la faiblesse de ces bras plus frêles que des roseaux ; mon esprit est plus faible encore. Eh bien ! si ma tâche était de mourir, je la remplirais avec fermeté ; je ne reculerais devant aucune souffrance, parce que je saurais qu'au delà Dieu m'attend ; le supplice serait le seuil qu'il faudrait franchir pour arriver à lui, je m'y jetterais avec joie... Oh ! oui, la foi donne tout, force, grandeur, puissance...

Elle dit encore en joignant les mains et en levant les yeux vers le ciel :

— Mon Dieu ! Dieu des malheureux ! regardez avec pitié cet homme, le plus à plaindre de tous !... mon Dieu ! un rayon de votre lumière sur lui ! — Ma fille, répondit Damiens avec une triste ironie, il est un peu trop tard maintenant pour que je change de vie. Je

ne verrai de prêtre que sur l'échafaud. Là, un confesseur sera près de moi comme partie de l'appareil, comme acteur indispensable du spectacle : il relèvera le tableau des tortures assemblées par les hommes par le contraste de la *miséricorde* divine... Affreuse moquerie ! un ministre de Dieu au milieu des bourreaux ! Comme si la bonté céleste pouvait être présente à cet amas de souffrances sans en adoucir une seule !

Elisabeth essuya de grosses gouttes de sueur qui tombaient du front de son père, et le malheureux continua :

— J'aurai donc un prêtre à mes côtés sur la charrette du dernier voyage, près du bûcher où mes os seront consumés, mais je ne le verrai pas avant ce moment, car je ne crois pas en lui.

— Eh bien, mon père, dit Élisabeth désolée, puisque vous êtes si éloigné de recevoir ses secours pour votre propre soulagement, daignez y consentir par bonté pour votre famille tout entière, qui est à genoux avec moi pour vous en prier ; faites ce sacrifice à votre femme, à votre enfant... Mon père ! mon père ! il est doux pour celui qui meurt de laisser aux siens un héritage sacré ; c'est se survivre à soi-même par le bien qu'on fait, c'est laisser près de ses descendants une voix qui parle de vous sans cesse, c'est un lien entre les deux mondes... Mon père, laissez-nous pour héritage l'exemple d'un pieux repentir, d'un saint adieu à cette terre. — Pauvre enfant, c'est bien peu !

— C'est tout pour moi ! Je vous en bénirai toute ma vie. Pour l'obtenir de vous, il n'est rien que je ne fasse. Dites, mon père, exigez ce que vous voudrez, et vous verrez si je marchandé cette grâce, si je compte les sacrifices ; faut-il renoncer à d'Uzès, dites, je le ferai ; faut-il entrer dans un couvent ? tenez, voilà mes cheveux, coupez-les vous-même pour gage de ma foi.

Et la pauvre enfant laissait tomber ses longues tresses blondes sur ce lit de douleur, sous les yeux de son père.

Damiens fit un mouvement pour toucher à ces douces nattes ; ses liens l'en empêchèrent ; mais une larme de pitié et d'amour était dans ses yeux : larmes douces à répandre, dernier bien que cette divine enfant lui faisait encore éprouver dans ce monde.

— Et bien, ma fille chérie, dit-il, je le ferai pour toi ; je te le promets...

Élisabeth allait couvrir les mains de son père de baisers et de pleurs pour le remercier mille fois, lorsque d'Uzès entra précipitamment dans la prison, prit la légère jeune fille dans ses bras, l'enveloppa de son manteau, et, rapide comme le vent qui emporte une feuille, descendit en courant l'escalier.

Depuis l'entrée d'Élisabeth près du détenu, d'Uzès veillait à la porte du cachot, et comptait avec anxiété les minutes.

Une grande rumeur s'était fait entendre à l'étage supérieur ; des lueurs répandues de ce point dans le

sombre escalier, précédaient les gens de *robe courte*, qui venaient, la veille du jugement, prendre possession du prisonnier, en remplacement des gardes-françaises.

XI

UN COMBAT SINGULIER

Lorsqu'ils furent un peu sortis de la foule, la tremblante Elisabeth, appuyée sur le bras de son amant, murmura bien bas à son oreille :

— D'Uzès, mon père sera sauvé ; il m'a promis de demander la rémission de ses péchés au pasteur qu'on lui enverrait. Je suis déchargée maintenant de cette terrible responsabilité... Je puis être à toi.

Elisabeth n'avait que cette pensée : *l'âme de son père*, le salut de l'autre monde ; pour celui-ci, elle savait qu'il n'y avait rien à espérer pour le criminel.

Et d'ailleurs, l'éloignement dans lequel elle avait toujours vécu de cet homme corrompu, ne lui avait pas laissé prendre des habitudes de tendresse qui auraient rendu sa position plus douloureuse.

D'Uzès emmena la jeune fille chez elle.

Ils s'occupèrent activement des préparatifs de leur départ qui devait avoir lieu le plus tôt possible pour enlever Elisabeth à ses cruels souvenirs.

A l'entrée de la nuit, Banières vint rejoindre le colonel au cloître Saint-Étienne-des-Grés pour se diriger avec lui à l'archevêché, où ils devaient trouver le

prêtre chargé par son supérieur de revenir avec eux à la prison de Damiens.

Élisabeth ne connaissait point ce généreux ami de d'Uzès qui la secourait ainsi dans toutes ses peines ; mais elle le bénit du fond de son âme.

A neuf heures du soir, le colonel d'Uzès et Banières sortaient de l'archevêché emmenant le curé de l'église Saint-Paul, que le prélat avait choisi pour porter les derniers sacrements à Damiens.

Ils n'avaient avec eux ni domestiques ni flambeaux.

Les gardes de la Conciergerie laisseraient certainement pénétrer auprès du prisonnier un ecclésiastique porteur d'un mandat de l'archevêque, si rien n'éveillait leur attention sur ce fait ; mais si le peuple soupçonnait ce bienfait de l'église, et cherchait à s'y opposer par ses féroces clameurs, les officiers de la prison voudraient sûrement attendre là-dessus la décision du parlement.

Tous trois marchaient donc à petit bruit et cherchant à éviter les regards des passants ; le prêtre au milieu, d'Uzès et le soldat de chaque côté de lui.

La nuit était assez claire.

Un homme à cheval et enveloppé d'un long manteau passa à leur côté sans paraître leur donner aucune attention, et les larges bords de son chapeau empêchèrent de voir si son regard était tombé sur eux...

Dès qu'il se fut éloigné, d'Uzès s'approcha de son compagnon et lui dit tout bas :

— Si cet homme nous a vus, nous sommes morts.
— N'importe ! marchons toujours, dit le comédien.
— J'use bien largement de ta vie, mon pauvre Banières. — A votre service, monseigneur. — Surtout, gardons bien notre prêtre, car c'est une chose précieuse pour nous, et je ne sais guère où nous pourrions en prendre un autre... Ainsi, quoi qu'il arrive, le plus profond silence ! — Je vous promets de n'avoir d'autre conversation que celle des balles et du poignard, si l'occasion s'en présente. — Dans celle-là, nous pourrions bien ne pas avoir le dernier mot. — Alors on baissera la toile. — O ma chère Élisabeth ! tu ne sais pas à quoi ta sainte fantaisie nous expose !...

Ils reprirent leur place de chaque côté de l'ecclésiastique et marchèrent en silence et lentement, pour se conformer au pas pesant du vieux prêtre.

Ils traversèrent les quais sans encombre ; mais arrivés au pied du Pont-au-Change, à l'endroit où le vaste bâtiment du Palais-de-Justice jetait une ombre épaisse, ils se trouvèrent en face de quatre individus qui se tenaient de front de manière à leur fermer le chemin.

D'Uzès se jeta devant le prêtre, et voulut forcer cette barrière qui venait les arrêter : ces hommes se serrèrent davantage, tenant ferme comme des rocs ; le jeune colonel tira son épée ; deux des adversaires tentèrent de le désarmer, et, dans une lutte inégale, l'entraînèrent à quelques pas.

Banières, ne voyant que le danger de son chef, de son ami, se précipita de ce côté.

Il y eut là un combat étrange, où quatre hommes, luttant au milieu de la nuit, joignaient à son ombre le plus profond silence; d'Uzès et Banières pour ne pas rompre le mystère dont ils avaient besoin, les assaillants pour ne pas appeler sur ce point le poste voisin, qui eût porté assistance au colonel.

La violence du choc, qui ne pouvait s'exhaler par aucun regard et aucun cri, se concentrait sur les coups que les combattants portaient avec plus d'ardeur : ils eussent voulu retenir jusqu'à leur souffle, faire taire les éclats de l'acier, et pourtant en finir avec la vie les uns des autres le plus rapidement possible...

Un seul bruit termina ce meurtrier silence, ce fut celui de deux corps qui tombaient à la rivière...

Puis les flots eux-mêmes se turent de nouveau.

D'Uzès et son ami se dirent en même temps, la voix encore haletante de fatigue :

— Nous en avons fini avec ceux-ci, aux autres maintenant !

Mais en retournant à la place où ils avaient été arrêtés, ils ne trouvèrent que le corps du vieux prêtre gisant sans vie sur le pavé.

XII

LA LECTURE DU JUGEMENT

Le matin du vingt-huit mars, le jugement de Damiens qui la veille avait été sonné à son de trompe dans tous les quartiers de la ville¹ fut signifié au condamné.

Il en entendit la lecture à genoux dans la chambre de la question.

Il écouta l'énumération de ses longues et atroces tortures qui allaient lui être appliquées avec une fermeté sombre, et dit seulement en se relevant : — *La journée sera rude.*

Quelques heures après, il subit la question ordinaire et extraordinaire, qui fut accompagnée d'un dernier interrogatoire dans lequel il répéta ce qu'il avait dit soixante fois : « Qu'il n'avait point de complices ; « qu'on pouvait chercher jusqu'au fond de la terre, « qu'on n'en trouverait point. » Puis la bénédiction du Saint-Sacrement fut donnée dans la chappelle de la Conciergerie, et le cortège se mit en marche.

¹ L'arrêt de nos seigneurs du parlement a été lu et publié à son de trompe et cri public par moi, Ambezas, juré-crieur ordinaire du roi, et quatre jurés-trompettes de sa majesté, dans toutes les rues et tous les carrefours de la ville, depuis sept heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, sans discontinuation, à l'exception des heures de repos, tant pour les hommes que pour les chevaux.

(*Extrait du procès-verbal.*)

Élisabeth n'avait aucune nouvelle de ce qui s'était passé la veille au soir.

Le colonel d'Uzès n'avait point voulu la voir, ne se sentant pas le courage de lui apprendre, après les espérances dont elle s'était bercée, le funeste résultat de la tentative qu'il avait faite pour amener un ministre de la religion au chevet du condamné.

Il eût donné tout au monde pour pouvoir emmener la malheureuse enfant loin de Paris avant le jour d'horreur qui venait de se lever ; mais il devait se trouver sur le lieu du supplice, à la tête de son régiment des gardes-françaises, et sa disparition un jour de service extraordinaire portait atteinte à son honneur dans la susceptibilité des lois militaires.

Il fallut donc se résigner à demeurer éloigné d'Élisabeth cette journée encore.

Il fit recommander à la dame Caillet de veiller sur cette malheureuse enfant, de ne point la laisser sortir dans ce jour plein d'effroi et de dangers pour elle, et se rendit où le devoir l'appelait.

Mais dès le point du jour, quand sa bonne hôtesse entra dans sa chambre, Élisabeth n'y était plus.

L'inquiétude qu'elle conservait encore sur les actes religieux de son père, l'idée des tourments que le malheureux allait endurer lui avaient donné une fièvre ardente.

S'échappant de chez elle avant le lever du soleil, elle était allée errer aux alentours de la prison, enveloppée

dans une mante qui la cachait aux regards; tantôt repoussée en arrière et brisée par la foule, tantôt rompant cette barrière par les forces passagères d'une extrême exaltation.

Enfin, lasse de marcher en tout sens sans pouvoir rien découvrir ni rencontrer un être ami à qui elle osât s'adresser, elle s'abrita du tumulte sous la voûte encore debout de l'ancienne fontaine du Châtelet.

Comme elle était là depuis un instant, elle sentit une main s'appuyer sur la sienne.

Avant qu'elle pût savoir d'où venait ce contact, un frisson mortel parcourut tout son corps... elle leva les yeux, et vit devant elle son faux protecteur, son ravisseur odieux; non plus couvert de ce manteau qui l'avait toujours enveloppé à ses yeux, mais vêtu d'un habit somptueux, décoré de ces signes de cour qui inscrivent le rang d'un homme sur sa poitrine, et de cette moire bleue que les princes seuls peuvent porter.

— Élisabeth, dit-il à la pauvre enfant, avant qu'elle ait eu la force de faire un mouvement pour s'éloigner, par une obstination insensée, vous avez voulu appeler les secours de la religion auprès de l'indigne régicide; le ciel a puni ce zèle impie; vous êtes restée loin de votre but, et vous avez amené un crime et un malheur de plus...

— Oh! monseigneur, s'écria-t-elle en joignant les mains, vous savez quel a été le sort de mon père..... Vous dites qu'il n'a pas eu la dernière bénédiction de

l'Église!... Mais c'est impossible!... Dieu n'est pas si cruel!

Le seigneur fit un mouvement pour s'éloigner.

Ce fut alors Élisabeth qui le retint.

Elle se prosterna devant lui, se traîna à ses genoux, tendant les bras, implorant un mot, un seul mot de réponse.

— Ah! monseigneur!... Eh bien, mon père!... mon père!... dites! par grâce... par pitié!...

Sa mante s'était rejetée en arrière, et cet homme, sans avoir compassion des horribles angoisses qui se peignaient sur sa figure, lui répondit :

— Priez pour lui toute votre vie, car il n'a pas prié dans les dernières heures qui lui restaient; il n'a pas confessé ses crimes dans cette nuit qui précédait le jour de son supplice; il n'a pas demandé le pardon du ciel avant de monter sur cet échafaud qui se dresse pour lui.

— O désespoir! s'écria-t-elle. Et le malheureux va finir sa triste vie sans secours, sans consolation!

— Sans secours, sans consolation! répéta son persécuteur.

D'Uzès, qui avait aperçu Élisabeth et accourait vers elle, entendit ces derniers mots... Il pâlit en voyant celui qui les prononçait; mais il s'écria avec force :

— Il n'en est pas ainsi, sur l'honneur; ne le croyez pas, Élisabeth, notre ami n'a pas quitté le malheureux condamné; Banières restera près de lui jusqu'à son dernier souffle.

— Est-il vrai? demanda-t-elle avec l'expression d'un triste soulagement.

— Oui, répondit le seigneur en s'adressant à la jeune fille; Banières est près de lui; votre père aura pour l'assister à ses derniers moments... *un comédien.*

Et il s'éloigna à grands pas.

— Un comédien! répéta Élisabeth avec l'exaltation du désespoir; celui qui nous a conduits près de mon père et l'accompagne dans ces affreux instants, est un comédien!

Et en demandant cela, son regard attaché sur d'Uzès, avec une ardeur dévorante, semblait vouloir lui arracher la réponse du fond de l'âme.

Il fit un signe affirmatif.

Les bras d'Élisabeth qui étaient suspendus au cou de son amant se détachèrent; elle pâlit, son corps défaillit et plia... En ce moment on découvrait dans la partie la plus élevée du pont Notre-Dame le tombeau qui amenait le criminel... La malheureuse enfant y porta un regard et tomba évanouie.

D'Uzès la transporta promptement à sa voiture qui était à quelques pas, donna ordre qu'on la conduisit au cloître Saint-Étienne, et retourna prendre son poste au milieu du cortège.

Alors s'avança la charrette qui amenait Damiens, nu en chemise, ayant une corde au cou, une forche de cire jaune du poids de deux livres à la main, et à côté e lui, l'abbé de Marcilly, docteur de Sorbonne, et

placé là seulement pour accompagner le patient, comme faisant partie indispensable de la cérémonie.

XIII

LE SUPPLICE

Arrivé au parvis Notre-Dame, le condamné, à genoux, fit amende honorable dans les termes qu'on lui dicta, d'avoir commis le très-méchant, très-détestable, très-abominable crime de porter des mains sangui- naires et parricides sur l'oint du Seigneur, le meilleur des rois et le plus grand des hommes.

De là il fut conduit sur la place de Grève, et, l'aver- tissement en ayant été fait par l'exécuteur de la haute justice, le greffier lui lut de nouveau son arrêt, et lui fit observer que les affreux supplices dont il voyait l'ap- pareil suffisaient à peine pour venger la justice hu- maine et la justice divine.

Un échafaud était élevé au milieu de la place.

Là, se passa la plus belle fête qui ait jamais été donnée à la cruauté, à la bassesse, à la superstition. Aussi la foule était grande pour y assister.

Chaque fenêtre de la Grève était louée un louis d'or; des places étaient réservées pour l'élite de la popula- tion; la plèbe couvrait l'étendue de la place et en inon- dait les abords. Les lieutenants de robe courte et leurs gens, les soldats du guet à pied et à cheval, les corps

de gardes-françaises étaient placés dans les alentours, et leurs postes s'étendaient dans un rayon immense jusqu'aux plus lointains faubourgs.

Les pairs du royaume, les magistrats, les généraux, les hommes de cour, passèrent une heure trois quarts à voir les dents du fer mordre et dépécer la chair humaine, tandis que l'huile bouillante, le plomb fondu coulaient dans les plaies sanguinolentes.

Une heure et trois quarts ils regardèrent, sans qu'un seul d'entre eux criât une fois : *C'est assez!*

Le peuple, enivré de la vue du sang, joignait ses injures, ses imprécations, ses hurlements aux tortures du patient, et saluait de ses *vivat!* la puissance féroce qui ordonnait le supplice.

La dévotion, aussi invitée à la solennité, mêlait ses litanies, ses oraisons, ses bénédictions à ces horreurs, et confirmait dans les stupides esprits la croyance que toutes choses étaient légitimes et saintes.

Je ne dirai rien de ce qui se passa dans ces heures de damnation; le procès-verbal de cette boucherie donne la fièvre.

Ce qu'on ordonnait froidement dans ces temps-là, ce qu'on exécutait ponctuellement, ce qu'on enregistrerait par routine, nous ne pouvons pas même le voir en imagination, pas même en entendre la lecture : les hommes d'aujourd'hui ne peuvent penser à de semblables choses sans frémir d'horreur dans leurs entrailles humaines... Et on exalte le passé! et on ose parler de la

méchanceté de notre siècle ! Mais si on pesait le mal qui règne aujourd'hui et celui qui existait autrefois, le fer seul de la torture suffirait pour faire pencher la balance du côté du passé.

Damiens, dans les moments d'intervalle où des cris affreux ne sortaient pas de sa poitrine, regardait avec une attention curieuse les entailles qui se faisaient dans ses chairs ¹.

On eût dit que cet homme, consacré par la souffrance, éclairé par l'approche de la mort, cherchait, comme le prêtre des temps antiques, à lire l'avenir dans des entrailles fumantes.

A la fois prêtre et victime, il observait son propre corps entr'ouvert ; il lisait dans ses plaies l'annonce des déchirements qui se préparaient pour les hommes qui le faisaient torturer ainsi, et dans les gouttes de son sang il voyait couler les flots de sang de cette nation qui assistait à son supplice ².

Au bout d'une heure trois quarts, ces restes d'homme avaient encore des fibres palpitantes.

Comme la nuit approchait, et que *tout le monde était*

¹ « A chaque tenaillement, on l'entendit hurler ensuite, il regarda ses plaies et les examina à chaque reprise avec une curiosité singulière. » (*Pièces originales du procès.*)

² Damiens avait à Arras deux frères nommés Robert et Pierre. Après la mort du régicide, ses deux frères quittèrent le nom de Damiens, et réunirent leurs noms de baptême pour s'appeler Robert-Pierre, dont on fit bientôt *Robespierre*. Le fils de l'aîné fut Maximilien Robespierre.

*fatigue*¹, les commissaires de la cour décidèrent que quelques coups de hache devaient en finir et opérer le démembrement.

— *Enfin!* prononça sourdement un des seigneurs placés sur une estrade.

Quelques jours après l'exécution de Damiens, le voile fut donné dans le couvent des Annonciades à une novice de dix-huit ans, la plus belle qui eût jamais porté la guimpe et le bandeau des *Filles-Bleues*.

Longtemps le monde fut attiré dans la belle église de ce monastère par un chant d'une suavité et d'une mélancolie admirables, qu'on entendait dans le chœur des religieuses aux heures des offices. Cette hymne, d'où semblaient s'élever le repentir gémissant et l'onction avec toutes ses grâces mélodieuses, était appelée *la Prière de la fille de Damiens*.

Le colonel d'Uzès mourut jeune. Il avait d'avance consacré une partie de sa fortune à se faire construire un magnifique mausolée dans l'église des Annonciades.

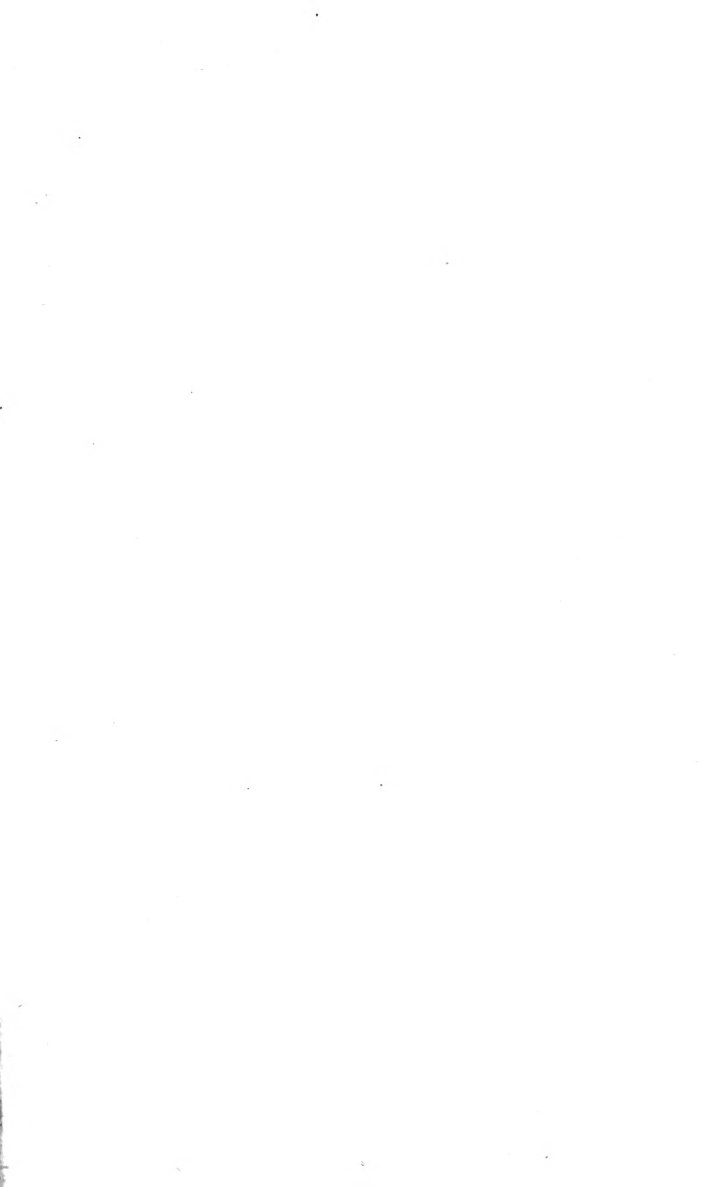
On voit encore des vestiges de ce remarquable morceau d'architecture, avec quelques restes du cloître où il s'élevait, au bas de la rue Culture-Sainte-Catherine, à la place qu'occupait avant la révolution le couvent des Annonciades.

¹ Procès-verbal.

TABLE.

	Pages.
CHAP. I ^{er}	4
— II.	17
— III.	31
— IV.	45
— V.	59
— VI.	77
— VII.	91
— VIII.	109
— IX.	123
— X.	137
— XI.	151
— XII.	159
— XIII.	177
— XIV.	188
— XV.	201
LA FILLE DE DAMIENS.	219

FIN DE LA TABLE.







PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

P₄ Robert, Antionette Henriette
2388 Clemence
K2M37 Le marquis de Pombal

